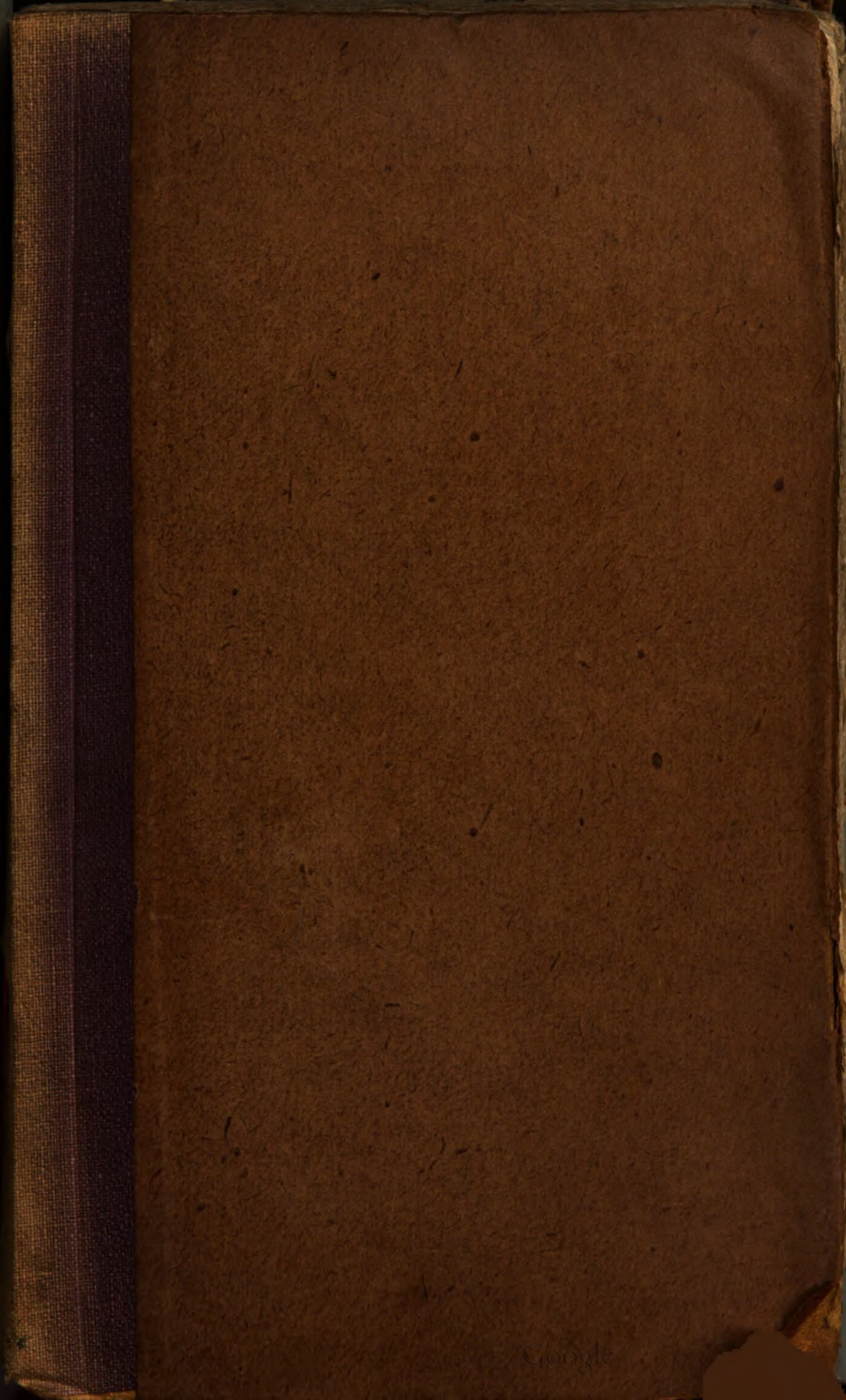



ACAD. LUGD.

CÉLIDE,

OU

HISTOIRE

DE LA MARQUISE

DE BLIVILLE.

Par MADEMOISELLE M.****.

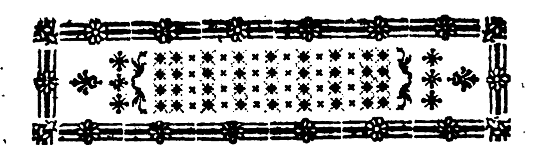
PREMIÈRE PARTIE.



à la HAYE, *& se trouve à Paris.*

Chez { La Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques.
MOUTARD, Quai des Augustins.
LALAIN, rue de la Comédie Françaife.
MERIGOT jeune, Quai des Augustins.
L'ESPRIT, au Palais Royal.

M. DCC. LXXV.



A MONSEIGNEUR

DE

A. B. E. E. E. H. L. M. R. S. S.

MONSEIGNEUR,

Entraînée par la vivacité de l'admiration que vous avez fait naître dans mon ame ; par ce ſentiment qui m'eſt commun avec tous ceux qui ſavent penſer ; j'oſe, ſous le voile qui dérobera ſans doute à tous les mortels, & à vous-même, Monſeigneur, la connaiſſance de ma témérité ; j'oſe faire hommage au plus grand des hommes, des pré-

mices de ma faible plume : quel hommage ! est-il digne ! . . . Je m'arrête, étonnée de moi-même... ma raison, seriez-vous égarée ? Quoi, c'est à! .... & j'ose! .... mais on l'ignorera toujours : moi seule je le saurai. Quelle satisfaction, dira peut-être quelqu'un, retirerez-vous d'une action ignorée ? Quelle satisfaction ! quoi ! en est-ce une légere de goûter la douceur de répandre des sentimens que l'europe entiere partage avec moi ? Oui, Monseigneur, oui, cette pensée occupera délicieusement le reste de mes jours ; rien ne pourra troubler le ravissement qu'elle m'inspirera. Cependant, ce que j'ose vous adresser, ne parvien-

dra pas jusqu'à vous. Ah! si jamais il pouvait! .... si un jour vos regards daignaient s'abbaisser! .... pourriez-vous vous ignorer vous-même?.. Mais, que dis-je? vain espoir! erreur enchanteresse! cessez d'étaler tous vos charmes! Non, Monseigneur, non, je cesse de me flatter. Au milieu des occupations sublimes qui vous environnent: parmi les idées héroïques qui font l'essence de votre imagination; je sens toute l'impossibilité de mon aimable chimere. Je cesse donc de chercher d'autre satisfaction que celle que je trouve dans mon propre cœur. Du sein de la retraite & de l'obscurité, ma voix s'éleve pour dire que vous....

Ah! que ne puis-je vous nommer! .. Orateurs fameux! esprits profonds! génies élevés! venez tous! déployez la délicatesse & les graces de votre style; que vos idées s'aggrandissent! que vos ames s'élevent! que vos cœurs s'enflamment! surpassez-vous vous-mêmes! vous aurez encore peu fait pour louer mon Héros. Son nom est la seule louange qui soit digne de lui. Toute l'éloquence humaine ne pourrait rendre que faiblement ce que ce nom exprime. A ce nom, je crois voir tout l'Univers ému, saisi, transporté, oublier ses infortunes; arrêter ses pleurs; suspendre ses alarmes; cesser ses fureurs, pour se livrer à la douce contemplation des vertus du sa-

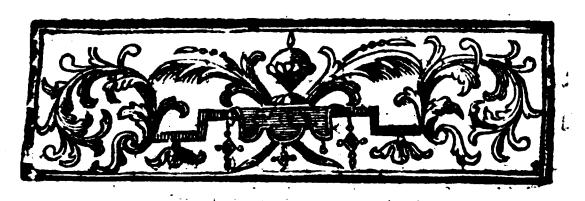
ge, dont ce nom à jamais immortel, présente le vrai & ravissant tableau ! Par-tout où vous vous avancez, Monseigneur, voyez disparaître le poison de la calomnie ; les horreurs de la jalousie ; voyez les affreux serpens de l'envie s'enfoncer dans leurs sombres retraites : votre souffle seul les anéantit ; il leur est mortel ; ils ne peuvent habiter dans les lieux où vous respirez. Ah ! Monseigneur, ô vous ! objet de l'amour & de la vénération de vos concitoyens, qui fiers de ce titre, s'applaudissent de voir envier à ces murs fortunés, la gloire de vous avoir vu naître ! que ne puis-je développer ce qui est concentré au dedans

de moi-même ! que ne puis-je !.....
Ah ! qu'il eſt cruel pour moi de mettre ſi peu d'énergie dans mes expreſſions ! de ſentir tout de feu, & de peindre tout de glace ! Mais, je le répete encore ; il faudrait votre nom : ne pouvant le dire, je dois donc me taire ; & me renfermer dans le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſante
ſervante,

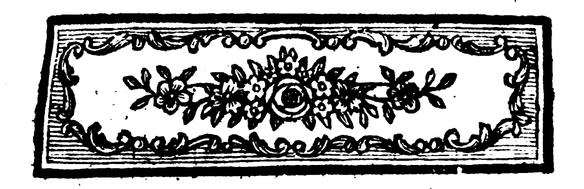
M****.



AVERTISSEMENT.

Quiconque écrit, eſt ſoumis au jugement du Public, & par conſéquent en butte aux traits de la critique. Les Ecrivains les plus célébres ſont rarement à l'abri de la cenſure, Quelle eſt donc celle que je dois attendre? Que de motifs ſe réuniſſent pour m'y expoſer. Je produis pour la premiere fois, le fruit de mes travaux: au lieu de jouir de cette réputation qui devance en tous lieux, & qui eſt toujours garant du ſuccès, mon nom eſt encore inconnu: éloignée des ſociétés bruyantes, je vis dans la ſolitude, ſous les yeux des reſpectables pere & mere, dont il plut au Ciel de me favoriſer: la tranquillité eſt le cen-

tre des réflexions : l'imagination que rien ne diſtrait, crée des idées : j'ai eu les miennes ; je les donne pour ce quelles ſont : c'eſt-à-dire, pour les eſſais d'une perſonne, qui depuis qu'elle reſpire, n'a vu écouler que trois luſtres. Ma jeuneſſe préviendra encore contre l'ouvrage. Je l'entends déjà traiter de puérilités, par ceux mêmes qui ne l'auront pas lu. Je n'ai garde d'entreprendre mon apologie. Cependant, je ne me pare pas ici d'une orgueilleuſe indifférence : j'avoue que je ſouhaite les ſuffrages du Public : mais loin de chercher à les captiver par un diſcours ſuppliant & inutile, je ne veux les devoir qu'à ſa juſtice ; puiſſe-il m'être favorable !



CÉLIDE,

OU

HISTOIRE

DE LA MARQUISE

DE BLIVILLE.

PREMIERE PARTIE.

CÉLIDE, dont j'entreprends d'écrire l'Histoire, était une de ces personnes rares, favorisées des plus précieux dons de la nature. Vertu, modestie,

généroſité, eſprit, beauté; en un mot, toutes les qualités qui peuvent plaire, ſe trouvaient réunies en elle.

Mais avant de rien dire de plus de notre Héroïne, il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut, & parler des Pere & Mere, qui eurent le bonheur de donner le jour à cette admirable fille.

Le Comte de Bricour, dont les Ancêtres s'étaient toujours diſtingués par leur attachement pour le Souverain, par leur zèle pour la Patrie, devait eſpérer, qu'en marchant ſur leurs traces, il acquerrait du moins l'eſtime de ſon Prince; cependant, le contraire arriva; après avoir, pendant trente-trois ans, prodigué

ſon ſang pour ſon Roi, avoir eu le corps tout couvert de bleſſures, avoir épuiſé preſque tout ſon patrimoine pour ſon ſervice, il n'en reçut aucune récompenſe; il fut déſſervi à la Cour par des courtiſans jaloux, qui ne pouvant lui ôter ſa gloire, lui ôterent au moins la faveur du Prince.

Le Comte, qui était naturellement Philoſophe, regarda d'un œil ſtoïque, l'injuſtice qu'on lui faiſait, & réſolut, ſans murmurer, d'aller paſſer le reſte de ſa vie avec ſa femme & ſa fille, dans une petite terre, à ſoixante lieues de Paris, le ſeul bien qui lui reſtait. La Comteſſe ſoutint ſon infortune avec la

même fermeté : la tendresse qu'ils avaient l'un pour l'autre, les eût consolés dans leur disgrace, si l'intérêt de leur chere fille, (qui est cette Célide :) ne leur eût fait souhaiter bien souvent des richesses qu'ils n'avaient jamais désirées pour eux-mêmes.

Célide n'avait alors que quatorze ans ; & quoiqu'elle fût aussi capable de sentir le poids de son malheur, que si elle eût été dans un âge plus avancé, elle n'en parut pas plus mélancolique ; craignant d'ajouter aux chagrins des Auteurs de ses jours, qu'elle savait n'être affligés, que pour elle.

Le Comte & la Comtesse,

s'attacherent dans cette ſolitude, à perfectionner l'éducation de leur aimable fille ; à lui inſpirer de l'amour pour la vertu, & du mépris pour les richeſſes : —— Ma chere Célide, lui diſait un jour la Comteſſe ; ſi vous voulez être heureuſe, ne donnez pas à l'ambition, l'entrée de votre cœur : cette funeſte paſſion empoiſonnerait vos plus beaux jours ; quoiqu'on faſſe pour elle, on ne peut la ſatisfaire : ſes jouiſſances même ſont des tourmens, & ne valent pas le repos dont vous jouiſſez ici. —— Ah ! Madame, s'écria Célide ; que je plains les ambitieux, s'ils ſont tels que vous le dites ! —— s'ils ſont tels ? croyez ma fille, croyez

que quelqu'énergique, que vous paraisse le trait dont je viens de les peindre, il est encore bien faible auprès de la vérité. Il est encore une autre passion non moins dangereuse, c'est l'amour: ah! ma fille, écoutez attentivement, ce que j'ai à vous dire sur ce sujet; & gravez le dans votre cœur, en caracteres ineffaçables: l'amour plaît, il flatte à son premier abord; mais que ces momens sont courts! il n'est point pour le cœur de plus mortel poison; ne croyez pas, ma fille, être aimée, parcequ'on vous le dira, fuyez ceux qui vous feront de pareils aveux comme vos plus cruels ennemis: ne vous laissez séduire, ni par la figure, ni par l'esprit: pensez

en vous-même, que ces dehors attrayans, cachent une ame perfide. —— Quoi, ma mere, tous les hommes sont donc trompeurs ? —— ils ne le sont pas tous ; mais le nombre des autres est si petit, que le plus sûr est de ne se fier à aucun ; sachez aussi, Célide, qu'une fille vertueuse, ne doit point avoir d'affections ignorées de ses pere & mere. ——

C'était ainsi, que cette tendre mere, tâchait d'assurer le bonheur de sa fille. Que Célide aurait été heureuse, s'il avait plû au ciel, de la lui laisser plus longtems ! mais elle était destinée à éprouver les coups les plus rudes, dont un cœur sensible, puisse être frappé.

La Comtesse vécut dans cette retraite pendant six mois, dans la plus parfaite santé: mais au bout de ce tems, elle tomba dans une langueur, qui alarma son époux & sa fille. En proie à des insomnies continuelles; se refusant même à la nourriture; le commerce du monde lui était devenu insupportable; une anxiété secrette, dont elle-même ne pouvait rendre raison, empoisonnait tous ses momens; & les plus célébres médecins qui avaient été mandés, ne donnaient qu'une très-faible espérance du retour de sa santé: Célide, de son côté, voyant l'état de sa mere, vivait dans les larmes, & passait les nuits,

livrée à la douleur, comme sa mere aux souffrances. Sa femme de chambre, essayait vainement de la consoler : Ah ! — ma chere Angélique, (c'est ainsi que cette fille se nommait.) Quand je pense, que peut-être dans peu, je serai privée pour toujours d'une mere que j'adore ; la raison ne peut rien sur mon désespoir. Tendre mere ! quoi ! je ne vous verrais plus ! — Ces paroles étaient toujours entrecoupées de sanglots. — Mais, mademoiselle, lui disait Angélique, vous pleurez sur ses dangers, comme vous pleureriez sur sa perte. — Ah ! ce coup me donnerait la mort ! je ne survivrai point à ma mere. — L'aimable

Célide ne se contraignait que devant la Comtesse ; encore était-ce avec les plus grands efforts ; & l'on peut dire qu'elle avait le sourire à la bouche, & le désespoir dans le cœur.

Le Comte de Bricour, de son côté, n'était pas moins affligé que sa fille : il allait souvent se promener dans un petit bois attenant à son jardin, où il goûtait la triste satisfaction de pleurer en liberté. —— Ciel, disait-il ; est-ce ainsi que vous récompensez la résignation que j'ai pour vos volontés ! j'ai supporté sans me plaindre, l'ingratitude dont on a payé mes services ; j'étais né pour vivre dans les honneurs ; j'ai vécu sans

murmurer dans l'obſcurité : eſt-ce un trop léger châtiment de mes fautes? faut-il encore m'ôter une épouſe que j'idolâtre ! jettez les yeux ſur cette fille infortunée : que ſon innocence vous attendriſſe ! conſervez lui ſa mere ! —— Enfin, le Comte, quand il était ſeul, s'abandonnait comme Célide, aux ſoupirs, & aux larmes; & devant ſa chere épouſe, il affectait une auſſi grande tranquillité, que ſi ſa guériſon eût été certaine. Malgré leurs précautions, l'infortunée Comteſſe liſait dans l'ame de l'un & de l'autre, & en avait le cœur déchiré: elle ſentait bien que ſon mal était mortel, & elle feignait auſſi bien qu'eux pour les raſſurer à ſon tour.

Cependant, ſe ſentant un jour beaucoup plus mal, elle les fit appeller tous deux, & leur tint ce diſcours. —— Mon cher époux, & vous ma chere fille, ne nous abuſons pas plus long-tems mutuellement : vous avez voulu me cacher vos douleurs, & moi, mes maux : & aucun de nous n'y a réuſſi. Voici le moment où tout déguiſement ſerait inutile ; je ſens que ma fin s'approche : employons donc les courts inſtans qui nous reſtent à être enſemble, à ne nous pas quitter, puiſqu'il faut nous ſéparer bientôt pour toujours. —— Pendant que la Comteſſe parlait, le Comte & Célide avaient les yeux mouillés de lar-

mes. —— Chere épouse, s'écria le Comte; ah! que nous dites-vous. —— Faites usage de toute votre raison, mon cher Comte; ainsi que toi, ma chere Célide, ajouta-t-elle, en entendant les sanglots qui lui échappaient, & qu'elle s'efforçait vainement de retenir. Songez que ce qui arrivera dans peu, ne serait arrivé qu'un peu plus tard; la loi de la nature, eût fait ce que la rigueur du ciel ordonne: mon cher Bricour, vous me reverrez dans ma fille; & toi, Célide, tu pourras supporter ma perte, avec le pere que le ciel t'a donné. —— Ah! ma mere! ma tendre mere! s'écria Célide, en se précipitant entre ses bras: ne nous accablez

pas, je vous en conjure, par un discours si cruel : laissez-nous espérer que le ciel touché de nos pleurs, va vous rendre à nos vœux!—— Je le souhaite, mon enfant, plus que je ne l'espere, répondit la Comtesse les larmes aux yeux.——Pendant cette scène attendrissante, la violence des sentimens qui agitent le Comte, empêche ses pleurs de couler. Il regarde sa femme & sa fille, les yeux egarés; en un mot, tout en lui, exprime le déses-poir le plus vif. Enfin, il les prend l'une & l'autre dans ses bras, & couvre de larmes le visage de la mere & de la fille: quant à la Comtesse, toute sa fermeté l'abandonne; elle sou-

pire, elle pleure, elle se plaint avec eux. On n'entendait que ces mots : —— chere épouse ! —— aimable époux ! —— Adorable mere ! —— Ma chere fille : —— il faut donc nous quitter pour toujours ! —— Cette scène touchante dura près d'une heure, & aurait encore duré plus long-tems, si la Comtesse la premiere ne l'eût interrompue : cette respectable femme, faisant un dernier effort sur elle-même, seche ses larmes, se dégage de ces douces étreintes qui attendrissent trop son cœur ; & les regardant d'un air un peu sévere, quoique fort touchant : —— Qu'est-donc devenu, dit-elle à son mari, ce stoïcien, dont rien ne pouvait

ébranler l'âme? Quoi! La destruction d'une simple mortelle fait couler ses pleurs! ah! mon cher Comte! je ne reconnais plus en vous, cette fermeté qui vous caractérisait si bien: —— & toi, ma fille, qu'as-tu fait de toutes les leçons que tu as reçues de ta mere? ne t'ai-je pas dit cent fois, qu'on devait souvent regarder comme un bien ce qui paraît un mal à nos faibles regards: qu'il faut remercier le ciel de tout, & baiser la main qui nous frappe. —— La Comtesse eut à peine achevé ces mots, qui furent les derniers de sa vie, qu'elle tomba dans une faiblesse, qui enleva de la terre, la plus digne & la plus vertueuse des femmes.

De

De quelles expressions me servirai-je pour rendre la douleur du Comte & de Célide, après ce fatal événement? Peu s'en faut que je n'imite ce peintre, (*a*) qui ayant à représenter l'affliction, qu'Agamemnon ressentait du sacrifice d'Iphigénie, & qui désespérant de pouvoir atteindre à ce degré de perfection, lui couvrit le visage d'un voile pour faire voir, que les grandes douleurs sont inexprimables.

Cependant, pour satisfaire la curiosité de mes lecteurs, je

(*a*) Timanthe, natif, selon quelques-uns, de Cythne, l'une des Cyclades, & selon d'autres, de Sicyone, Ville du Péloponese.

vais leur tracer, autant qu'il me ſera poſſible ce touchant tableau.

A la mort de la Comteſſe, le Comte & Célide s'évanouirent, & ne revirent le jour, que pour vouloir attenter à leur vie; on fut obligé d'éloigner d'eux, tous les inſtrumens meurtriers, qui pouvaient ſervir à leur perte. Ils furent près de quinze jours dans ce funeſte état; la douleur leur ſervant preſque ſeule d'alimens: lorſqu'en revenant à eux, les yeux du pere & de la fille ſe rencontrerent, ils fondirent tous deux en larmes: —— Ah! ma fille! ah! —— Mon pere! furent les premieres paroles, qu'ils eurent la

force de prononcer. Le Pasteur du lieu, vieillard respectable par sa piété, attendait un moment plus calme, pour leur adresser les consolations de la Religion; ce saint homme, voyant enfin qu'un sentiment plus doux, avait succédé à l'horreur des premiers, s'approcha d'eux; & leur dit : —— monsieur & mademoiselle, la perte que vous faites, n'exige que trop, les larmes que vous versez; mais pour ne pas offenser le ciel, il faut mettre des bornes à sa douleur; vous avez voulu attenter à des jours, qui ne vous appartienent pas, puisqu'ils sont à Dieu; & ce serait y attenter de nouveau, que de vous aban-

donner à l'excès du déſeſpoir : celle que vous pleurez n'eſt morte qu'à la terre ; & ſes vertus, nous donnent lieu de penſer, qu'elle habite le ſéjour de la félicité : en ſuivant le chemin de cette même vertu, qui aſſure un bonheur éternel, à l'objet de vos regrets, vous avez l'eſpoir de le rejoindre, pour n'en être plus ſéparés : quoi ! toujours des larmes, continua-t-il, embrâſé du ſaint zéle qui l'animait ; ah ! réjouiſſez-vous plutôt de l'heureuſe demeure dont elle a pris poſſeſſion : penſez que la terre eſt un paſſage, qu'elle n'a quitté qu'un peu plutôt que vous. —— L'onction avec laquelle ce ſaint homme parlait,

adoucit la vive amertume, qui régnait dans le cœur du Comte & de sa fille. L'espérance qu'il leur donnait de se réunir un jour à la Comtesse; servit d'antidote à la douleur qui les dévorait. Le tems qui remédie seul aux maux de l'ame, y contribua plus encore que les discours de leur Pasteur. Mais ils ne perdirent jamais le souvenir de celle qu'ils avaient tant aimée: elle faisait presque toujours leur unique entretien: le Comte se rappellait les vertus & la beauté de son aimable épouse; & Célide, les bons exemples qu'elle avait reçus de sa mere: il n'y avait pas une parole de la Comtesse, qu'elle n'eût rete-

nue, & qui n'eût pris la forme d'un précepte dans son cœur. Elle repassa dans son esprit, tout ce qu'elle lui avait dit de l'ambition, & de l'amour; & elle résolut fermement d'être en garde contre ces deux passions. Hélas! que cette résolution fut vaine! le moment approche où son cœur va connaître une sensibilité nouvelle; à laquelle elle se flattait inutilement d'échapper. Mais pour faciliter l'intelligence de la suite de cette histoire; il est nécessaire d'instruire le lecteur, de quelle maniere, le Comte & sa fille vivaient dans leur château.

Le Comte de Bricour ne voyait presque personne; là

compagnie qui lui plaiſait le plus, était celle de ſa chere Célide, qui avait autant d'agrémens dans l'eſprit, que dans la figure: ſes amuſemens étaient la chaſſe, la promenade, & la lecture. Ce dernier faiſait principalement celui de mademoiſelle de Bricour; quant à la promenade, ce n'était jamais, que dans les jardins du château, qu'elle en prenait le *plaiſir*; elle s'occupait auſſi à quelques petits ouvrages propres aux perſonnes de notre ſexe, où elle excellait admirablement; mais cette charmante fille excellait en tout.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la Comteſſe;

lorsqu'un jour le Comte étant allé faire une tournée autour de son château, entra dans un bois, qui en était un peu éloigné; & s'y enfonça en rêvant à son aimable femme, qui occupait encore vivement son cœur: l'obscurité de la nuit qui commençait à paraître, n'étant que plus propre à ses sombres pensées, ne lui fit point discontinuer sa promenade; il s'avance toujours: arrivé au milieu du bois, il entend du bruit, aussitôt il leve les yeux, & voit venir à lui trois hommes: deux s'avancent pour le saisir, & le troisieme s'approche le pistolet à la main: à cet aspect, le Comte rappellant tout son courage,

ſe recule, tire ſon épée & en bleſſe un ; mais, c'était en vain qu'il ſe défendait ; il allait ſuccomber, ſi le ciel, protecteur de la vertu, ne lui eût envoyé du ſecours.

Le Marquis de Bliville, (fils du Duc de ce nom ;) Colonel d'un des premiers Régimens d'Infanterie de France, qu'il allait joindre à *** paſſait dans ſa chaiſe, avec quatre domeſtiques, un peu plus loin de l'endroit où le Comte était attaqué ; entendant un coup de piſtolet, il ordonne à ſes gens d'arrêter; il ſe précipite à terre, l'épée à la main, & dirigeant ſes pas vers le bruit qu'il avait entendu, ſuivi de ſes domeſtiques,

il s'approche & apperçoit le Comte qui se défendait seul, contre ses assassins : --Courage, monsieur, lui cria le Marquis, en se rangeant de son côté avec les siens qui, aussi-bien que lui, mirent tous le pistolet à la main. Mais, à peine eurent-ils le tems de se mettre en défense, qu'ils virent sortir d'entre les arbres, six hommes armés de même que les premiers. Le Marquis fit des prodiges de valeur, ainsi que le Comte ; ses valets même, seconderent leur maître, plus vaillamment qu'on n'aurait dû l'attendre de ces sortes de gens : sur-tout un d'eux, nommé la Forêt, qui lui étoit singuliérement attaché. Le Comte tua

un de ces brigands, en mit deux hors de combat ; & le Marquis en tua trois de ſa propre main ; mais il reçut un coup de piſtolet, dans le bras droit, & un autre dans la hanche du côté gauche: la Forêt en reçut auſſi un à l'épaule ; ce brave garçon s'étant mis devant lui, pour lui faire un rempart de ſon corps.

Quand le Comte fut délivré du danger qu'il avait couru, il ſe tourna avec précipitation vers le Marquis pour lui faire ſes remercimens ; mais quelle fut ſa douleur, quand il l'apperçut bleſſé, & à demi évanoui dans les bras de ſes gens. Car le Marquis ayant toujours combattu malgré ſes bleſſures, ſes forces

s'étaient totalement épuiſées. —— Que l'état où je vous vois, généreux inconnu, s'écria-t-il ; empoiſonne la vie que vous m'avez conſervée! —— Auſſi-tôt, il le fait remettre dans ſa chaiſe & conduire, chez lui ; quand on eut deſcendu le Marquis, on le tranſporta ſur un lit, où il perdit entiérement connaiſſance.

Le Comte donna ordre à un de ſes domeſtiques, d'aller promptement chercher les Chirurgiens, & revint dans la chambre où était de Bliville, qui commencait à reprendre ſes ſens: un moment après, le Comte s'étant informé où étaitſa fille, on lui dit qu'elle était dans ſon cabinet, il y fut à l'inſtant, &

la trouva qui lisait tranquillement, n'ayant rien entendu de tout ce qui s'était passé. Mais, quel fut l'effroi de Célide ! lorsqu'en s'approchant de lui, elle apperçut des traces de sang, en plusieurs endroits de son habit. —— Ciel ! que vois-je : s'écria-t-elle, en pâlissant & en se laissant retomber sur sa chaise; mon pere ! ah ! seriez-vous blessé ? —— non, ma chere fille, non : lui dit-il, en lui prodiguant les plus tendres caresses : ne crains rien pour ton pere. Le danger n'existe plus ; —— & alors il lui raconta le péril qu'il avoit couru, & comment il en avait été garanti, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Pendant ce récit, la terreur avait

été peinte sur le visage de Célide; mais quand le Comte eut achevé de lui dire ce qu'il devait au Marquis : la reconnaissance attendrissant son cœur, elle fondit en larmes. —— Que ne puis-je, dit-elle, au prix de mon sang, guérir dans le moment, le généreux mortel, à qui je dois le bonheur de vous embrasser! — Comme elle achevait ces mots, on vint avertir le Comte, que les chirurgiens étaient arrivés : il repassa alors dans la chambre du Marquis, dont ils visiterent les blessures. Celle qu'il avait au bras, ne fut pas trouvée considérable, la balle n'ayant passé que dans les chairs. Mais celle de la hanche, sans paraitre mor-

telle, était très-dangereuse: les Chirurgiens donnerent cependant beaucoup d'espérance de sa guérison, & resterent auprès de lui, en lui recommandant le silence; de sorte que quelque desir, qu'eut le Comte de lui parler, pour lui témoigner encore, plus vivement qu'il n'avait fait, toute sa reconnaissance; l'intérêt de sa santé l'en empêcha: quant à *la Forêt*, sa blessure fut trouvée assez légere.

Le lendemain matin, dès que le Comte fut éveillé, il envoya savoir des nouvelles du Marquis, qui se trouva aussi bien que son état pouvait le permettre: dès qu'il fut levé il passa

dans son appartement pour s'en informer à lui-même. Le Marquis, après l'avoir remercié de ses soins, lui dit que dès qu'il pourrait être transporté..... mais à ce mot, le Comte l'interrompant vivement : —— arrêtez, s'écria-t-il; de grace, généreux Marquis, ne continuez pas, je vous en conjure, un discours si outrageant pour un homme, qui vous doit le jour qu'il respire! —— C'est plutôt au hazard, qu'à moi, (qui n'ai fait que ce que tout autre aurait fait à ma place) que vous en êtes redevable. —— Ah! ne pensez pas, dit le Comte, diminuer le service que vous m'avez rendu; & dont je ne pourrai jamais m'acquitter: mais, continua-t-il,

j'ai une fille à qui vous m'avez conservé ; qui est pénétrée pour vous de reconnaissance, qu'elle va venir vous témoigner dans l'instant, si vous le permettez : —— & aussi-tôt il passa dans la chambre de sa fille, à qui, il présenta la main pour la conduire dans celle du Marquis, où elle ne fut pas plutôt, que prenant la parole, avec les graces qui lui étaient si naturelles, & un certain air attendri qui la rendait encore pluscharmante, elle lui dit : —— je vous dois tant, monsieur, que quelqu'énergiques que soient mes expressions, elles ne vous pourront jamais offrir le plus léger équivalent des sentimens de grati-

tude dont mon cœur est pénétré.
—— Ah ! mademoiselle ! dit le Marquis, en la regardant avec un visage où le respect & l'admiration étaient peints ; épargnez moi, je vous en supplie, un discours que je ne mérite pas : je ne suis que le faible instrument, dont il a plû au ciel de se servir pour vous conserver votre respectable pere : trop heureux ! dussai-je en perdre la vie, qu'il m'ait jugé digne d'y être employé.
—— Le Marquis en aurait dit davantage, mais les chirurgiens l'en empêcherent, en lui disant que le silence lui était absolument nécessaire ; & qu'il n'avait déja que trop parlé. A ces mots, le Comte & Célide se retirerent.

De Bliville ne put voir ſortir mademoiſelle de Bricour, ſans ſentir que ſon cœur en murmurait ; s'il en avait ſuivi les mouvemens, il ſe ferait volontiers plaint à ceux qui le privaient de ſon agréable compagnie. Rien n'était comparable en effet à Célide qui avait alors dix-ſept ans. Auſſi fit-elle de profondes impreſſions, dans l'ame du Marquis, qui avait cependant vû tout ce qu'il y avait à la Cour, de plus charmantes perſonnes. Mais il trouvait que Célide les effaçait toutes. Il eſt vrai qu'il y en avait peu d'auſſi accomplies : ſes yeux étaient bleus ; l'eſprit, la vivacité, la douceur, & la modeſtie, y étaient peints

des cheveux blonds d'une beauté incomparable, accompagnaient son teint, qui était d'une blancheur éblouissante. On y voyait toujours un coloris de roses, qui, sans avoir rien de factice, avait le plus grand éclat, qui en donnait encore un nouveau aux charmes de son aimable visage. —— Qu'elle est adorable! disait le Marquis, en lui-même : quelle diginité dans son air ! quelle noblesse dans ses expressions! —— enfin, il y avait des momens où il se rejouissait en quelque sorte de ses blessures, qui faisaient qu'il resterait plus long-tems chez le Comte de Bricour; où, il pourrait connaître Célide plus particuliérement : ainsi, au lieu

de chercher à bannir de son cœur, l'image qui le lui enlevait, il cherchait au contraire à l'y imprimer d'une maniere indélébile.

Célide de son côté, pensait très-favorablement, sur le compte de de Bliville, qui, à la vérité, était fort aimable: il avait ving-trois ans, était grand, bien fait, & de la figure la plus intéressante: *joint à cela*, il était brave, (ce dont on vient d'avoir des preuves,) généreux; d'une affabilité, (sans oublier son rang,) qui le faisoit adorer de tous ses inférieurs; d'une complaisance, qui le faisait chérir de ses supérieurs & de ses égaux; & outre tout cela, il avait l'es-

prit le plus tranſcendant. Célide ne put être inſenſible à tant de mérite ; le cœur, juſqu'à ce moment, exempt de toutes paſſions, elle n'avait pas même la plus légère idée de l'amour : ſa tendreſſe raſſemblée toute entiere ſur le Comte, lui faiſait croire qu'il en ſerait toujours le ſeul & unique objet. Mais la beauté de ſon ame, la délicateſſe & la généroſité de ſes ſentimens, l'on peut dire, ſa vive affection pour ſon pere ; furent des écueils, où ſe perdit ſa liberté : en effet ce fut la tendreſſe qu'elle avait pour ce pere, qui lui inſpira tant de reconnaiſſance, pour celui qui le lui avait conſervé ; & l'héroïſme

de ſon ame donna encore à cette reconnaiſſance une énergie qui ſervit de voile à l'amour, pour s'emparer de ſon cœur; & ce cœur, tendre & généreux, aima, avant de s'en appercevoir. Le Comte allait voir le Marquis, autant qu'il ſe pouvait, ſans troubler ſon repos; & y menait ſa fille une fois par jour: de dire avec quelle impatience, de Bliville attendait ce moment; c'eſt ce qu'il me ſerait impoſſible de rendre. Plus mademoiſelle de Bricour voyait le Marquis, plus ſon cœur s'engageait imperceptiblement, ſans qu'elle s'en apperçût; & elle ne prenait les ſentimens qui l'agitaient, que pour ceux de la reconnaiſ-

sance: mais l'événement qui suit, les lui fit connaître pour ce qu'ils étaient véritablement.

Le Marquis, dont les blessures pendant douze jours, avaient été de mieux en mieux, empirerent si considérablement, la nuit du treiziéme, que l'on craignit tout pour sa vie. Le Comte, le lendemain de cete funeste nuit, entrant dans la chambre de Célide: —— ah! ma fille, lui dit-il: le Marquis est bien mal, & l'on ne me répond plus de ses jours: que je suis malheureux! continua-t-il d'un ton pénétré! je vois le plus généreux de tous les hommes, exposé à perdre la vie, pour avoir conservé la mienne. —— Célide à ces

ces mots, pâlissant, prête à s'évanouir : —— ah ! mon pere, s'écria-t-elle ! serait-il vrai ? quoi ! le Marquis, le généreux Marquis ! ses jours sont en danger ! ciel ! conservez les lui aux dépens des miens ! —— Célide avait dit tout cela sans savoir seulement qu'elle le disait ; emportée par sa douleur, elle n'avait écouté qu'elle : enfin l'affreuse idée de la mort du Marquis, se présentant à son trop sensible cœur, & ne pouvant la supporter ; elle tomba sans sentiment dans les bras de son pere, qui, assisté de sa femme de chambre, qui avait été présente à ce discours, lui fit reprendre ses sens. Le Comte, quoiqu'il n'en témoignât rien pour lors, ne

laissa pas d'être surpris de l'excessive affliction de sa fille; car, la reconnaissance, quelque forte qu'elle soit, ne produit gueres de pareils effets, pour une personne qu'on ne connaît que depuis douze jours: mais tous les domestiques étaient fâchés de l'état du Marquis, qui par une seule parole, gagnait plus de cœurs, que d'autres, par des bienfaits: ses gens, sur-tout à qui il avait défendu, de faire savoir à son pere, ce qui lui était arrivé, se désespéraient, non-seulement, par l'attachement qu'ils avaient pour lui; mais par les reproches, qu'ils s'attendaient à recevoir du Duc & de la Duchesse de Bliville,

en leur allant porter la fatale nouvelle de la perte du seul enfant qu'ils avaient, & dont ils étaient idolâtres.

Mais le plus affligé de tous, était la Forêt, qui, comme je l'ai dit, avait été blessé en le défendant ; sa blessure était alors presque guérie: il était venu se ranger au chevet du lit de son cher maître, qui ne l'eut pas plutôt vû, qu'il voulut absolument qu'on le laissât seul avec lui; ce qu'il n'obtint qu'après les plus vives instances : quand ce fidéle domestique eut jetté les yeux sur le Marquis, & qu'il l'apperçut pâle, la voix à demi-éteinte ; ses yeux se couvrirent de larmes ; lorsque de

Bliville le regardant avec beaucoup de bonté, & lui tendant la main, —— mon cher la Forêt, lui dit-il, je suis bien satisfait de l'affection, que tu parais avoir pour moi; elle me fait voir que tu étais digne de la distinction que j'ai toujours faite de toi, d'avec tes camarades: mais si tu m'aimes véritablement, regarde plutôt la mort dont je vais être bientôt la proie, non comme un mal; mais, comme un bien: écoute-moi attentivement: tu mérites toute ma confiance, & je vais te la donner sans réserve. —— A ces mots la Forêt redoubla ses pleurs; —— ah! monsieur, s'écria-t-il: quel motif peut, à votre âge, vous

faire regarder la vie avec tant d'indifférence. —— Un trop aimable poiſon ! reprit de Bliville, en ſoupirant, dont mon cœur a déja ſenti tout le pouvoir, rendrait mes jours à jamais malheureux, ſi la Parque n'en tranchait le cours. Tu ſais, continua-t-il; que, quand mon bras eut le bonheur d'être utile au Comte de Bricour, il me fit *tranſporter ici, où il a eu de* moi juſqu'à préſent, tous les *ſoins* que le plus tendre pere pourrait prendre : mais tu ignores que l'amour s'eſt emparé de mon ame, depuis que j'ai vu ſon aimable fille ; cette paſſion, qui dans ſes commencemens, fait, dit-on, goûter tant

de douceur, ne m'a fait éprouver que les plus vives inquiétudes : les pensées les plus ameres sont venues assaillir mon esprit ; ne m'ont fait entrevoir dans l'avenir que le sort le plus infortuné : car, enfin, pourrais-je me flatter sans témérité, de plaire à la charmante Célide ? & quand il serait vrai que je pourrais avoir un jour ce bonheur, je n'en serais gueres plus heureux. Mademoiselle de Bricour a de la beauté, de la vertu, de l'esprit ; elle est d'un sang presqu'aussi illustre que le mien ; mais malgré toutes ses rares qualités, mon pere consentirait-il à satisfaire ma passion ? les richesses qui lui manquent ;

(richeſſes mépriſables devriez-vous tyranniſer les ames nobles!) ces frivoles avantages, dis-je, y mettraient un obſtacle inſurmontable: ainſi, ne pouvant jamais poſſéder la ſeule perſonne qui me peut rendre heureux; juge quelle ſerait la rigueur de mon ſort! Mais ſur le bord de la tombe, pourquoi penſer à l'avenir? dans peu, je ne ſerai plus qu'un monceau de pouſſiere: je ne déſirerais qu'une choſe pour quitter le monde ſans regret; voir encore une fois Célide; lui dire que je l'adore; que j'emporte pour elle dans le tombeau la plus reſpectueuſe tendreſſe: voilà ce que je ſouhaiterais; ce que je ne pourrais

certainement obtenir; ce que je n'oserais même demander! —— Ah! monsieur, quelle injuste douleur! eh! comment pouvez-vous penser, que vous ne plairez point à mademoiselle de Bricour? quoi! jeune, fait à peindre; de la figure la plus charmante; d'un rang qui ne voit que les Princes au-dessus de lui; avec tant d'esprit, tant de graces; & sur-tout après l'important service que vous avez rendu à monsieur le Comte, vous craignez de n'être pas aimé de sa fille? ah! que de motifs se réunissent pour toucher son cœur! Quant à monsieur le Duc, son affection pour vous, vous donne lieu de tout espérer. —— Flatteuse perspective!

perſpective! dit triſtement le Marquis: ah! je ne te verrai jamais que dans l'éloignement! ceſſe, la Forêt, ceſſe de préſenter à mon cœur, ce bonheur chimérique dont il n'eſt que trop prêt à ſe repaître avidement. Mais, pourſuivit-il, en levant les yeux au ciel, d'un air paſſionné! Célide! adorable Célide! je mourrai donc; & vous ignorerez l'amour, que le malheureux de Bliville a pour vous! ſi du moins, je pouvais me flatter qu'une de vos larmes honorerait ma mémoire; je m'eſtimerais heureux: non, la Forêt, ajouta-t-il, en ſe tournant impétueuſement vers lui: non, je ne ſaurais quitter la vie,

ſans voir mademoiſelle de Bricour; & c'eſt de toi que j'attends cette ſatisfaction: ne me refuſes pas; & s'il te reſte quelques égards, pour les derniers ordres d'un maître mourant; exécute ponctuellement ce que je vais te dire: quoi?.... non.., je m'égare....... dis ſeulement au Comte, que je le ſupplie, de venir me trouver. —— Auſſi-tôt, la Forêt obéiſſant à ſon maître, va chercher le Comte de Bricour, qu'il prie de paſſer dans la chambre du Marquis; en lui diſant qu'il le demandait inſtamment. Le Comte y vole, & lui demande ce qu'il veut lui dire. —— Ah! cher Comte, dit le Marquis; je ne ſais ſi j'oſerai

vous demander ce que je desire si ardemment : —— ordonnez : je ne puis , ni ne dois rien vous refuser. —— Ah ! Monsieur reprit de Bliville ; la parole expire sur mes levres ; mourons , continua-t-il , après avoir refléchi quelques minutes ; mourons , avec notre secret. —— Que vous m'affligez ! s'écria le Comte : je vois que vos réflexions , vous ont persuadé , que je n'étais pas digne de votre confiance. —— Ah ! *interrompit* précipitamment le Marquis ; ce n'est pas cela : mais , Comte , c'est une grace ; elle dépend de vous seul ; je voudrais & je n'ose vous la demander ; je crains vos refus ! —— Que votre crainte est injuste !

fût-ce même ma vie ! Je suis prêt à vous la donner. —— Le Marquis, pendant que le Comte parlait, changea vingt fois de couleur; mais se déterminant tout à coup; —— Monsieur, lui dit-il ; votre générosité me rassure, & m'encourage: je vous dirai donc: ciel ! que fais-je faire !... Comte, depuis que j'ai vu..... —— En cet endroit, le Marquis s'arrêta en frémissant. —— Continuez, mon cher Marquis, dit le Comte en l'embrassant —— ciel ! s'écria le Marquis! oserai-je vous dire que j'adore mademoiselle de Bricour ! que je voudrais la voir ! & expirer en le lui disant ! —— Le Comte extrêmement surpris de l'aveu

& de la priere que lui faisait de Bliville, fut quelque temps sans lui répondre.

Le Marquis s'en appercevant: —— ah! je vois bien, dit-il, que je n'obtiendrai pas la grace que j'ai implorée: mais, par pitié, ne me prononcez pas le cruel mot de refus: votre silence me fera assez voir, qu'elle n'est pas réservée pour homme aussi infortuné que moi! —— N'attribuez mon silence, dit le Comte, qu'à l'étonnement dont j'ai été frappé, en apprenant que ma fille, avait pu vous plaire: je sais, monsieur, qu'elle ne peut jamais être à vous; ce n'est pas que sa naissance y puisse mettre obstacle: mais,

peu favorisée de la fortune, elle ne sera jamais Marquise de Bliville : je dois donc vous refuser, si je vous considere seulement, comme amant de ma fille : mais, en vous regardant (ainsi que vous l'êtes :) comme mon libérateur, je vous dois tout accorder : c'est aussi en faveur de cette derniere qualité, que je consens qu'elle paraisse à vos yeux ; mais, j'exige que dans ce que vous lui direz, il ne soit pas question de ce que vous appellez votre amour. — Ah ! monsieur, révoquez, révoquez cet arrêt : songez que c'est un mourant qui vous en supplie ; ne mettez pas, je vous en conjure, à la grace que je vous

demande, une si cruelle restriction: laissez-vous attendrir à la priere d'un malheureux, qui donnerait son sang, pour obtenir ce qu'il vous demande! —— Ah! Marquis, s'écria le Comte; vous avez bien du pouvoir sur moi: je sens que je ne puis rien vous refuser: allons, il faut vous satisfaire: vos desirs sont pour moi des loix. —— Le Comte passa aussitôt à l'appartement de sa *fille*, qui était fort triste depuis qu'elle était instruite de l'état du Marquis: quand son pere entra, il la trouva dans l'attitude d'une personne, qui rêve profondément: elle était assise devant une table, sur laquelle elle

avait les coudes appuyés: au bruit que fit le Comte en entrant, elle tourna la tête d'un air mélancolique; lorsqu'elle l'apperçut, —— eh bien! lui dit-elle, en pâlissant & en rougissant successivement, dans la crainte où elle était, d'apprendre de fâcheuses nouvelles de de Bliville: eh bien! le Marquis, mon pere! Le Marquis?... —— est fort mal, ma fille: répondit le Comte à qui son émotion n'avait pas échappée: asseyez-vous, continua-t-il; & écoutez-moi attentivement. —— Célide, suivant les ordres de son pere, s'assit; il se plaça auprès d'elle, & lui parla ainsi. —— Le Marquis, après avoir été long-tems avec un de ses

domeſtiques, l'a envoyé me prier de paſſer dans ſa chambre: vous pouvez juger avec quel empreſſement je m'y ſuis rendu: le Marquis n'a pas plutôt été ſeul, avec moi, qu'il m'a dit, avoir une grace à me demander: mais en même tems il en faiſait difficulté, par la crainte, diſait-il, d'être refuſé! N'en ſoupçonnant pas la nature, je l'ai inſtamment prié de me dire, en quoi je pouvais l'obliger; lui promettant de lui accorder, tout ce qui dépendrait de moi; encouragé par mes paroles, il m'a fait un aveu que j'étais bien éloigné d'attendre: vous le dirai-je, ma fille? de Bliville vous aime, voudrait

vous voir, & vous le dire : je lui avais promis qu'il vous verrait, à condition qu'il ne vous dirait rien de son amour ; mais je n'ai rien pu gagner sur lui : enfin, vaincu par les obligations, que je lui ai ; par la reconnaissance, que je lui dois ; par l'état où il est, (car on ne compte plus sur sa vie :) ... — La pâleur de la mort, se peignit dans cet instant sur le visage de Célide ; ce dont le Comte s'appercevant : — qu'avez-vous ma fille ? lui dit-il ; vous trouveriez-vous mal ? — Non, mon pere : non, dit-elle, en tâchant, mais vainement, de se remettre. — Quelques larmes même lui échapperent, & s'attendrissant par les réflexions

douloureuſes qui l'occupaient: ſes pleurs coulerent avec tant d'abondance, qu'il lui fut impoſſible de les dérober au Comte. — Ah! ma fille, s'écria-t-il; que ſignifient ces pleurs? ſinon que vous n'êtes pas inſenſible au mérite du Marquis! Songez, Célide, que vous ne pouvez eſpérer, quand-même il reviendrait à la vie, de vous unir à lui: le Duc de Bliville a des biens immenſes; & vous ſavez quelle eſt la médiocrité des miens: ainſi, ma fille, vous devez bien penſer que vous ne ſerez jamais alliée aux de Bliville: banniſſez donc de votre cœur, l'amour que je vois prêt à s'y gliſſer, s'il ne l'y eſt déjà;

mais, s'il y est entré, il faut le vaincre ; & à l'aide de votre vertu & des leçons que vous avez reçues de votre vertueuse mere, vous êtes assurée d'être victorieuse. —— Ah! mon pere, ne croyez pas que mes larmes coulent pour d'autres sentimens que pour ceux que je dois à un homme qui vous a conservé le jour. —— Ah! Célide, Célide, reprit le Comte ; vous n'êtes pas sincere : vous cherchez à cacher votre amour, sous le voile de la reconnaissance ; mais vous ne m'abusez pas : avoue, ma fille, avoue-moi la vérité, que tu ne peux me déguiser : viens, continua-t-il, en lui tendant les bras ; viens puiser

dans le sein d'un pere qui t'aime, la force nécessaire pour te défendre contre la perfide passion, qui, je le vois, m'a enlevé ta confiance. —— Ah! mon pere, s'écria-t-elle, en se précipitant dans ses bras, qu'il lui avait ouverts : vous déchirez mon cœur, en me croyant capable d'avoir la moindre réserve pour vous : non, mon pere ; rien ne vous enleve ma confiance, & jamais rien n'en aura le pouvoir. —— *Tu en manques pourtant en cette occasion.* —— Ah! mon pere ! que faut-il faire, que faut-il dire pour vous prouver le contraire? —— M'avouer les véritables sentimens que vous avez pour de Bliville. —— Tous ceux

de l'estime & de la reconnaissance. —— Acheves, ma chere fille : acheves & conviens qu'un sentiment plus vif & plus tendre te fait verser des larmes sur le malheureux état où il est réduit : pourquoi vouloir me cacher ce que je n'ignore pas ? —— Le Comte parlait ainsi à sa fille, avec une douceur très-propre à la rassurer : cependant, elle se défendit encore long-tems, avant de dévoiler ce qui se passait dans son ame ; mais à la fin ne pouvant résister aux tendres instances de son pere, —— Eh bien ! lui dit-elle avec le plus grand trouble ; il est vrai....... que......... que......... les inestimables qualités du Mar-

quis...... & plus que tout cela encore...... ce que je lui dois pour avoir ſauvé une vie, à qui la mienne eſt attachée .... ont fait naître.., ont fait naître... dans mon cœur... un ſentiment, que tout autre que lui n'aurait pû produire; & que ma raiſon juſqu'à préſent, m'avait toujours conſeillée de ne jamais recevoir..... Mon pere! Mon tendre pere! *continua-t-elle*, en ſe dégageant de ſes bras, & en ſe jettant à ſes pieds, le viſage baigné de pleurs; pardonnez à votre infortunée fille, un amour qu'elle a combattu autant qu'il lui a été poſſible: mais de grace, ſi vous penſez que je puiſſe encore le bannir; ne me conduiſez pas chez le Marquis: épar-

gnez-moi une vue qui allumerait trop ardemment un feu que je dois éteindre. —— Ah ! ma fille ! dit le Comte, en la relevant, & en l'embrassant ; je ne puis refuser à de Bliville le plaisir de te voir, après le lui avoir promis ; mais je pense que Célide a assez de pouvoir sur elle-même, pour ne regarder le Marquis, que comme elle le doit. —— Célide, essuyant donc ses pleurs, & faisant tous ses efforts pour reprendre un air serein, suivit, toute tremblante, son pere chez son amant.

De Bliville, qui l'attendait avec la plus vive impatience, tressaillit quand il la vit entrer dans son appartement. —— Ah !

Comte, s'écria-t-il; que ne vous dois-je point! Mademoiselle: continua-t-il, en adressant la parole à Célide: je meurs satisfait... Nuit terrible! qui venez me saisir! Horreurs du trépas! Lugubres images! Funeste tombeau! vous me paraissez remplis de charmes; vous faites mes plus cheres délices; vous êtes un bien pour moi! Divine Célide; je vous adore: il m'est donc permis de vous le dire. Ah! ma mort est mon bonheur. —— Pendant que le Marquis parlait, les yeux de Célide se couvrirent de larmes; tous ses efforts pour les arrêter fûrent vains: elle voulut lui répondre; sa langue se glaça; elle tenait ses regards

baissés pour dérober ses pleurs, & quelquefois aussi, elle les levait sur le visage de l'aimable Marquis, où elle appercevait toutes les apparences de la mort: que cette vue excitait de désespoir dans son ame! Enfin d'une voix où l'on remarquait beaucoup d'agitation.——Pourquoi, Monsieur, lui dit-elle, pourquoi désespérer de votre vie? Ah! pour moi, je pense que le Ciel plus juste la conservera au généreux libérateur de mon pere.——Ce peu de paroles, quoiqu'elle n'eut rien répondu, sur ce qu'il lui avait dit de sa passion; furent un baume salutaire pour les plaies du Marquis; sa pâleur diminua, & quel-

ques unes des brillantes couleurs, qui ornaient ſon teint quand il était en ſanté, vinrent achever d'éffacer les cruelles traces de la mort, qui peu auparavant avaient porté l'alarme dans le cœur de Célide : car enfin, il ne pouvait douter qu'elle l'eut entendu ; il avait même apperçu quelques-unes de ſes larmes ; & il penſa que la modeſtie, & la préſence de ſon pere, étaient les ſeuls motifs qui l'empêchaient de s'expliquer plus favorablement.

Le Comte fort ſurpris, du changement qu'il remarqua, dans l'inſtant ſur le viſage du Marquis, appella les Chirurgiens qui étaient dans une au-

tre piéce, pour qu'ils fuſſent témoins de cette heureuſe révolution. Les Chirugiens voulant voir en quel état étaient ſes plaies : Célide ſe retira ; & le Comte eut la ſatisfaction, après qu'on eut viſité ſes bleſſures, qui ſe trouverent fraiches & vermeilles, de recevoir la plus forte aſſurance, que le Marquis n'était plus en danger. Mais je ne puis rendre qu'imparfaitement, la joie dont Célide fut tranſportée, en apprenant ce que je viens de dire : elle n'oſa pas la faire paraître toute entere, devant ſon pere, qui ne laiſſa pas d'en connaître toute l'étendue, & qui la quitta, en ſoupirant de la grandeur de

ſon amour pour de Bliville.

Mais quant à lui, il ne fut pas plutôt ſeul, que la Forêt, ravi du ſubit & ineſpéré changement qui lui était arrivé, fut le trouver avec autant de marques de joie, que peu auparavant, il en avait données de triſteſſe. Quand il eut fait éclater toute ſa ſatisfaction; —— Eh bien ! lui dit le Marquis, j'ai vu Mademoiſelle de Bricour: elle ſait de ma propre bouche que je l'a*dore :* elle l'a appris, à la vérité, ſans me répondre à ce ſujet ; mais elle m'a parlé de l'état où j'étais, dans des termes, (que peut-être la reconnaiſſance ſeule lui a inſpirés ;) mais qui m'ont cependant paru très-obligeants;

je crois même que ses yeux ont versé quelques larmes ; qu'elle s'efforçait de dérober aux miens. —— Ah ! Monsieur, dit la Forêt ; j'ai quelque chose à vous apprendre, qui, je pense, ne vous laissera aucun doute que vous êtes aimé. —— Que m'as-tu dit ? s'écria de Bliville : elle m'aimerait, ah ! quelle douce illusion présentes-tu à mon cœur ? —— Ce n'est point une illusion, Monsieur ; & vous allez bien-tôt en être persuadé. —— Et la Forêt l'instruisit alors de la vive douleur de Mademoiselle de Bricour, en apprenant, que l'on craignait pour sa vie ; il n'omit, ni les paroles qu'elle avait dites dans son effroi,

ni son évanouissement, qui en avait été la suite: ainsi que la sombre tristesse où elle avait toujours été plongée, depuis ce moment. Ce garçon tenait toutes ces circonstances d'Angélique, qui les lui avait apprises, fort ingénuement; ignorant les sentimens de sa maîtresse pour le Marquis; car Célide avait l'ame trop élevée, pour donner à une suivante la plus légère part en sa confiance; —— Quoi! S'écria *de Bliville*, je pourrais me flatter! je pourrais croire! je pourrais penser!... Mais, non, tu me trompes, ou, si tout ce que tu viens de m'apprendre, est vrai; je ne puis l'attribuer qu'à la reconnaissance, dont

l'excessive générosité de son esprit, la rend capable. —— Mais, Monsieur, considérez un peu, je vous en supplie, que la reconnaissance, quelque forte qu'elle soit, ne produit pas de pareils effets ; & il n'y a que l'amour, qui ait pû produire ceux que je viens de vous raconter. —— Ah! la Forêt, dit le Marquis ; qu'on se persuade aisément ce qu'on souhaite ! Que je me plais à me flatter, que je suis aimé de la charmante de Bricour ! Tous les obstacles dont je t'ai parlé, disparaissent à mes yeux : toutes mes inquiétudes cessent ! Fuyez sinistres ennemis de mon repos : laissez-moi goûter à long-traits le

le charme de posséder le cœur d'un objet que j'adore. Ah ! Célide ! aimable Célide ! ai-je pû vous faire un instant l'injustice de penser que mon pere balancerait à approuver la passion que j'ai pour vous. Quel délire ! car puis-je nommer autrement, l'instant où cette idée a trouvé place dans mon esprit. ? Quel égarement ! Pardonne-le-moi, ô amour ! Auteurs de mes jours ! Quand vous aurez vu Célide, vous donnerez des éloges à ma flamme ; & son mérite vous paraîtra préférable à toutes les richesses de l'univers. —— La Forêt n'était pas dans les mêmes sentimens que le Marquis, dont l'amour

troublait pour ainsi dire la raison, & la lui fascinait par des prestiges enchanteurs : mais il feignit d'entrer en ses pensées ; dans l'espoir que ces agréables chiméres, tranquillisant son esprit, contribueraient à son rétablissement. En effet, le Marquis, ayant l'imagination remplie de si riantes idées, fut les réaliser pour quelques instants dans les bras du sommeil par des songes flatteurs ; mais, laissons-le goûter le repos dont il jouit, & revenons à notre Héroïne.

La joie qu'elle avait éprouvée en apprenant que de Bliville était hors de danger, ne fut pas plutôt amortie, qu'elle rentra dans l'affliction qui lui avait tou-

jours été assez ordinaire depuis la mort de la Comtesse de Bricour : & qui s'était encore renouvellée par la passion, dont son cœur était atteint ; elle se rappellait l'effrayant tableau que sa mere lui en avait fait : —— mais, disait-elle ensuite ; croirai-je que le Marquis soit comme les hommes que ma mere m'a dépeints? Non, sans doute : je ne puis, sans lui faire injustice, en avoir le plus léger soupçon : mais insensée ! reprenait-elle ; que peux-tu te promettre de son amour? Un pere ambitieux & riche, consentirait-il jamais à le satisfaire? Et sais-je aussi, si le Marquis m'aime véritablement? Mais, quoi! s'écriait-elle,

il l'a dit à mon pere, à moi-même; & prêt d'expirer, son seul souhait était de me voir! C'est moi, (j'en suis certaine,) qui l'ai rappellé à la vie; & je peux encore douter de sa tendresse! mais hélas! plût au ciel que je n'en eusse jamais été convaincue! j'aurais moins de peine à bannir la mienne. — En continuant ce triste soliloque, Célide descendit au jardin où était le Comte de Bricour, occupé des sentimens que sa fille, & de Bliville avaient l'un pour l'autre; il y rêvait tristement dans un cabinet de verdure; il entendit marcher; & appercevant au travers des feuillages Célide, il ne sortit point de ce lieu,

pour obſerver ſur ſon viſage, (preſque toujours fidèle interprête de la ſituation de notre ame, quand nous ſommes ſans témoin,) pour obſerver, dis-je, les ſentimens qui l'agitaient : il la vit s'avancer d'une démarche lente, & d'un air mélancolique. Quand elle fut proche du cabinet où était le Comte, elle s'aſſit ſur un gaſon qui était à côté, & ſe croyant ſeule, elle ſe livra à toute l'amertume de ſes penſées : & jettant des regards ſombres, ſur une grande quantité de fleurs, dont la variété des nuances, formait un ſpectacle des plus agréables : —— Où eſt le tems, dit-elle ; l'heureux tems, où la liberté

de mon eſprit, me permettait, de conſidérer avec tant de plaiſir, les dons dont nous ſommes redevables au printems? Fleurs! qui autrefois, répandiez dans mon ame, une ſi douce gaieté; aujourd'hui, l'émail de de vos brillantes couleurs, y ſéme de la triſteſſe; & je ne peux voir toute la nature refleurir, lorſque mon cœur eſt en proie au déſeſpoir: tendre mere! depuis le fatal moment qu'un ſort cruel me ſépara de vous; je ne me nourris plus que de douleur, & je ne m'abreuve plus que de larmes. Quel nouveau ſujet, ô ciel! d'en répandre; mon pere eſt en danger de perdre la vie; Dieu la lui ſauve:

mais, par qui ? Par un homme dont la funeste connaissance sera pour moi une source éternelle de regrets ! Pourquoi faut-il que le libérateur de mon pere soit si accompli ! Funeste amour ! pourquoi t'envelopais-tu, du voile de la reconnaissance, pour surprendre mon cœur ? Tu feras le malheur de mes jours ; & ce qui m'afflige bien plus sensiblement, ceux d'un pere que j'adore ! En lui apprenant l'égarement de ma *raison*, j'ai lu sa peine dans ses yeux ; quoique son indulgente tendresse, ne m'en ait rien témoigné. Fille ingrate ! s'écria-t-elle, en versant des pleurs ; au lieu d'être sa consolation, de lui aider à supporter l'irrépa-

rable perte de ton adorable mere, tu empoisonnes ses jours, lorsqu'il désire d'assurer le bonheur des tiens ! —

Le Comte l'entendant parler ainsi, s'attendrit extrêmement; & ne pouvant se contenir davantage, il sortit précipitamment de l'endroit où il était. Quel fut l'éffroi & la surprise de Célide, quand elle l'apperçut ! Pâle, tremblante, elle embrassa ses genoux, sans pouvoir proférer une parole : — quoi ! lui dit-il; en la relevant avec beaucoup de bonté, & en l'embrassant : la vue d'un pere qui t'aime aussi tendrement que moi, te réduit dans cet état ! Va, ma chere fille, ne

crains pas que ce que j'ai entendu m'ait irrité contre toi; au contraire, ta passion m'afflige; il est vrai, mais les nouvelles vertus qu'elle me fait découvrir en toi, répandent dans mon ame une satisfaction bien douce. —— Ah! Mon pere, dit Célide, en prenant une de ses mains, qu'elle arrosa de ses larmes, & qu'elle couvrit de ses baisers; votre indulgence, me fait encore mieux sentir, combien je suis coupable, d'avoir un sentiment dont vous n'êtes pas l'objet: mais, ne croyez pas que le tyrannique amour puisse m'empêcher d'avoir pour vous la plus respectueuse tendresse: ah! Si cela était, il ne

ſerait jamais entré dans mon cœur, qui vous chérira tant que je reſpirerai. —— Va, je connais ton cœur, mieux que tu ne le connais toi-même; & je ſais que la paſſion qui le poſſéde, ne te fera jamais oublier tes devoirs; je ſais auſſi que nous ne maîtriſons pas notre cœur à notre gré: & je ne t'impute rien: mais, c'eſt à moi que je dois reprocher ton malheur. Sans mon imprudence, tu n'aurais jamais connu de Bliville; Fatal moment! s'écria-t-il, en pouſſant un profond ſoupir. —— Ah! Mon pere, lui dit Célide, en voulant ſe rejetter à ſes pieds; mais il la retint dans ſes bras; ceſſez, je vous en

conjure, de vous affliger : je vous promets de faire tous mes efforts, pour vaincre un amour, qui, je le vois, nè nous présente que des sujets de douleurs : cessez donc, continua-t-elle, de vous affliger d'un sentiment qui bientôt n'existera plus. —— Je souhaite, reprit le Comte, que tu puisses remporter cette victoire ; mais je ne l'espere pas. —— En ne voyant plus le Marquis.... —— Ah ! Ma fille, comment est-il possible, que tu ne voyes plus un homme, qui est dans ma maison, & à qui je suis redevable de la vie : ne trouverait-il pas cette conduite fort étrange ? & peut-être penserait-il, que tu redoutes, en le

voyant, d'engager ton cœur : non, Célide, non : une telle conduite ne nous est pas permise : & il faut absolument continuer d'agir, comme nous avons commencé. —— Célide étant tombée d'accord de ce que disait le Comte, regagna son appartement, où elle connut, après un mur examen, qu'elle avait fait à son pere, une promesse qu'il n'était pas en son pouvoir de tenir.

Tels étaient les divers sentimens, qui occupaient le Comte de Bricour, sa fille, & le Marquis, qui seul en avait d'agréables. Quand il fut en état de se servir de sa main droite, il écrivit à un de ses amis, qui était

à ***; il l'inſtruiſit de l'accident qui lui était arrivé : & dans cette lettre, il en inſéra une pour ſon pere, avec priere au Chevalier de Seminille, (c'eſt le nom de cet ami, dont il ſera parlé dans la ſuite,) de la mettre à la poſte, ſans faire ſavoir au Duc ſon état, afin qu'en recevant de ſes nouvelles, par lui, & de l'endroit où il le croyait, il ne ſût pas ce qu'il voulait lui cacher, dans la crainte de lui cauſer de l'inquiétude ; il l'ignora effectivement par cette voie, juſqu'à ce que le Marquis le lui apprit lui-même, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire.

Au bout de deux mois, de Bliville put ſe promener

dans les Jardins du Château: pendant qu'il avait été alité, il ne s'était pas passé un jour, sans que Mademoiselle de Bricour, n'eût été le visiter: mais comme elle avait toujours été accompagnée de son pere, il ne lui avait jamais été possible, de lui parler en particulier; ce dont il se mit à chercher l'occasion, avec autant de soins, qu'elle en apportait à l'éviter: mais, malgré toutes ses précautions, il la trouva un jour vers le soir, seule dans un bosquet: — Je viens peut-être, Mademoiselle, lui dit-il en l'abordant, troubler une rêverie qui vous occupait agréablement. — Je n'en ai point, Monsieur, qui

puisse m'empêcher de n'être pas charmée, de trouver de nouvelles occasions, pour vous témoigner toute la vivacité de ma reconnaissance, que je ne puis jamais à mon gré vous exprimer que faiblement. —— Ah ! Mademoiselle, le léger service que j'ai rendu à Monsieur le Comte..... —— Le léger service ! Ah ! Monsieur, appellez-vous un léger service d'avoir exposé vos jours, pour conserver ceux d'un pere que je chéris si tendrement : aussi, me suis-je plainte bien souvent de ne pas trouver, dans les termes de notre langue, assez d'énergie, pour vous persuader combien j'y suis sensible. —— Ah !

Mademoiselle, vous m'en dites trop pour une chose que l'honneur exigeait de moi : mais, s'il est vrai que votre générosité, vous ai fait croire, que vous m'êtes redevable de la vie de Monsieur votre pere, vous avez un moyen bien facile de vous acquitter. — Quel est-il? je le saisirai avec empressement. — En souffrant que je continue de vous adorer, répondit le passionné Marquis, en se jettant à ses genoux: vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes, & vous récompenserez au centuple le faible secours que j'ai donné à Monsieur le Comte. — Ah! Monsieur, dit Célide, en rougissant, je

je croyais que ce que vous aviez à me demander, était en mon pouvoir, & je ne me suis pas engagée à l'impossible. — A l'impossible ! s'écria de Bliville, en voulant se saisir d'une de ses mains, qu'elle retira promtement : quoi ! je ne vous supplie que de souffrir que j'aye pour vous le plus tendre amour, & vous me refusez ! Ah ! Vous ne traitez ma priere d'impossible, que par la haine (je le vois bien) que j'ai eu le malheur de vous inspirer. — La haine, lui dit-elle, en le forçant de se lever, n'est pas un sentiment que je puisse avoir pour le généreux libérateur de mon pere ; & je serais bien coupa-

ble, ſi je n'avais pour lui, la plus grande eſtime & la plus vive reconnaiſſance. —— C'eſt beaucoup, Mademoiſelle: mais, c'eſt trop peu, pour ſatisfaire les ſentimens d'un homme, qui ne peut vivre, ſans vous parler de la paſſion, que vous avez fait naître dans ſon cœur: de grace...... —— Briſons là, Marquis: & ſi vous voulez m'obliger, ne me tenez jamais de diſcours pareils à ceux-ci: que je ne veux, ni ne dois entendre: —— le Marquis voulut eſſayer de la fléchir; il ſe rejetta à ſes pieds, il verſa des larmes; mais ce fut inutilement. Mademoiſelle de Bricour, ſans écouter les murmures de ſon cœur, lui impoſa

silence, & se disposait à le quitter, lorsque de Bliville, qui n'étant pas encore parfaitement remis de ses blessures, était encore faible, & à qui cet entretien avait causé la plus grande altération, changea de couleur, & sentant ses genoux se dérober sous lui, il fut contraint de s'asseoir ; ce dont Célide ne se fut pas plutôt apperçue, que pâlissant aussi bien que lui, elle s'en rapprocha au lieu de fuir ; tenant entre ses mains un flâcon, dont elle se servit pour le faire revenir de sa faiblesse, en lui demandant d'une voix tremblante, comment il se trouvait ? —— Eh ! Pourquoi, Mademoiselle, lui répondit-il : pourquoi,

voulez-vous me faire revenir à la vie, pour me la faire perdre encore plus cruellement, par vos rigueurs? La mort eſt un bien, ajouta-t-il, pour un malheureux, qui, en vous adorant, aura toujours la douleur, de voir que vous le haïſſez.——Que vous êtes injuſte, reprit-elle, ſi vous penſez ce que vous dites! Mais, ne me ſoupçonnez pas plus long-tems, ſi vous ne voulez m'offenſer, d'avoir pour vous, un ſentiment, dont vous ne pouvez m'accuſer, ſans me croire capable de la plus horrible ingratitude: non Marquis, non: je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois: mais je peux, ſans manquer à la recon-

naissance, vous réitérer une seconde fois, la priere que je vous ai faite : puisque vous n'avez eu aucun égard pour la premiere. —— Eh ! bien, donnez-moi donc la mort, s'écria-t-il ! Quelle barbare pitié, vous engage à conserver des jours, que vous avez dessein de rendre infortunés. —— Mais, Marquis, reprit Célide, songez que je ne puis vous accorder ce que vous me demandez : pensez donc que j'ai un pere, qui est maître de toutes mes actions, & de toutes mes volontés. —— Ah ! il ne l'est pas de vos sentimens ! reprit de Bliville : mais, j'en suis certain ; Monsieur le Comte se laisserait attendrir par la violence de mon

amour; puisqu'il m'accorda le bonheur de vous voir, quand j'étais aux portes du tombeau: & il n'ignorait pas alors, puisque je l'en avais instruit moi-même, que je vous adorais; je vous le dis à vous-même, lorsque, conduite par Monsieur le Comte, vous vîntes acquitter la promesse qu'il m'avait faite de me procurer votre vûe, avant mon dernier soupir. Mais vous ne daignâtes pas me répondre: & il parait assez que vous n'y avez pas donné plus de place dans votre souvenir, que vous ne m'en donnez dans votre cœur. — J'ignore, répondit Célide, qui ne put s'empêcher de rougir, en se rap-

pellant le jour dont le Marquis lui parlait ; & je ne comprends pas ce que vous me dites. —— Quoi ! vous avez oublié cet instant où je vous instruisis de ma respectueuse tendresse. —— Il se peut que je ne vous aye pas entendu ; vous aviez la voix presqu'éteinte, & je n'étais occupée que du danger que votre vie courait. —— Ah ! Mademoiselle, que ne puis-je croire pour mon repos, que vous vous intéressiez véritablement à la conservation de mes jours ! —— Je m'y intéressais beaucoup ; & je m'y intéresserai, tant que les miens dureront : la reconnai....
—— Ah ! Mademoiselle, n'allez pas en-core me dire, que c'est à la

reconnaissance, que je dois, l'obligeant intérêt, que vous daignez prendre à ma vie, si vous ne voulez y répandre la plus grande amertume; souffrez, continua-t-il, en se précipitant malgré elle à ses genoux, qu'il me soit permis de l'attribuer à quelque chose de plus, qu'à cette froide reconnaissance, qui, je vous le répéte, ne peut satisfaire un cœur aussi passionné que le mien: —— Eh! bien, attribuez-le à mon amitié. J'y veux bien consentir. —— Eh! vous croyez donc, Mademoiselle, que mon tendre amour, se contentera de votre indifférente amitié? non: non: & je n'ai plus qu'à mourir, puisque

que j'ai le malheur de vous déplaire : mais du moins ne m'accablez pas de votre courroux ; & songez, si vous me trouvez coupable de vous adorer, que vous ne devez pas m'en accuser, mais votre beauté seule, & vos graces ; & ne vous en prenez qu'à vous-même, si je n'ai pas conservé une liberté, que vous m'avez fait perdre. —— Ah ! Marquis, vous faites trop peu de cas de mes prieres, pour me persuader ce que vous dites : mais, je me reproche d'avoir écouté vos discours ; & pour rectifier ma faute, je ne les souffrirai pas plus long-temps. —— Mademoiselle de Bricour, en achevant ces mots, le quitta,

& regagna son appartement, en lui défendant de l'accompagner, quelques instances qu'il lui en fît. —— Que je suis malheureux ! s'écria de Bliville aussi-tôt qu'il fut seul; quoi ! l'unique personne que j'aime, que je pourrai jamais aimer, est insensible à mon amour ! cruelle, trop cruelle Célide ! ——

Comme il achevait ces paroles, le Comte de Bricour parut : ayant entendu prononcer le nom de sa fille, il s'était avancé avec précipitation. —— je croyais, dit-il à de Bliville, que son abord avait interdit, je croyais avoir entendu le nom de Célide ? —— Il est vrai, Comte ; je ne vous dissimule-

rai pas, qu'ayant trouvé ici Mademoiſelle de Bricour, j'ai eu la témérité de lui parler de la paſſion qu'elle m'a inſpirée; & elle m'a répondu dans des termes, qui m'ont donné la trop cruelle certitude, que je ſuis l'objet de ſa haine. Dans mon déſeſpoir, je me plaignais: je l'accuſais de cruauté, pendant que je devrais reconnaître, en conſidérant mes défauts, qu'elle agit avec juſtice. —— Ah! Marquis, dit le Comte: vous vous prévalez de la faibleſſe, (je le vois bien,) que j'eus dans un temps, de vous accorder la vue de Célide, malgré les ſentimens que vous diſiez avoir pour elle: mais ce tems eſt bien changé:

votre vie au danger pour avoir sauvé la mienne, vous a fait obtenir de moi, ce que j'aurais refusé à tout autre, & à vous-même, dans une occasion différente ; mais à présent que je ne crains plus pour vos jours, je vous dirai que je vous blâme extrêmement d'avoir conservé dans votre cœur, un amour, qui, (s'il est véritable,) ne vous offre que des malheurs : car pensez-vous, mon cher Marquis, que le Duc de Bliville puisse jamais l'approuver ?—— Quand il connaîtra votre adorable fille, reprit vivement le Marquis, je suis certain qu'il pensera comme moi. —— Ah ! Monsieur, que vous vous abusez ! Monsieur le Duc ne verrait pas Célide, avec

les mêmes yeux que vous : c'est-à-dire, avec des yeux prévenus : mais quand, il ferait vrai, qu'elle aurait tout ce que votre passion lui prête, consentirait-il qu'un fils unique, en qui il a mis ses plus cheres espérances, dérangeât les projets d'alliance, qu'il a peut-être déja formés pour l'accroissement de sa grandeur, pour une fille, d'une naissance, il est vrai, presque aussi illustre que la sienne; mais à laquelle sa fortune ne répond pas: & vous-même, Marquis, il viendra un jour, qui peut-etre n'est pas bien éloigné, où vous ne vous souviendrez plus de cette Célide..... —— Ah! arrêtez :

vous me faites entrevoir un soupçon, qui outrage trop l'amour, pour que je puisse le supporter : dites-moi toute autre chose : mais, ne me dites pas, que je changerai de sentimens pour votre charmante fille : & sachez que votre haine, la sienne, le courroux de mon pere irrité, & l'espoir éteint pour toujours dans mon cœur, ne m'empêcheraient pas de l'adorer, tant qu'il plairait au ciel de conserver ma malheureuse vie : c'est de vous, mon cher Comte, continua-t-il, en l'embrassant, que dépend mon bonheur : ne vous opposez pas plus long-tems à une passion, que je ne peux vaincre ; & que je chéris trop pour

l'entreprendre : recevez la promesse que je vous fais, de n'être jamais uni à d'autre qu'à Mademoiselle de Bricour ; & soyez persuadé, que quand mon pere m'offrirait une personne dont les perfections égaleraient par impossibilité celles de votre aimable fille, & dont les richesses seraient au-dessus, de tout ce que je peux prétendre ; que quand, dis-je, je devrais m'attirer toute sa colere en le refusant ; je le ferais sans hésiter, pour conserver à Mademoiselle de Bricour, un cœur sur lequel elle regnera éternellement —— Non, Marquis, non ; je ne reçois pas votre promesse ; & je vous prie au contraire, de ne

pas objecter pour motif de vos refus, au Duc de Bliville, lorsqu'il vous proposera une alliance, votre amour pour ma fille; si tant est, que dans ce tems il subsiste encore. ——Ah! Monsieur, vous me désespérez, s'écria le Marquis; en levant les yeux au ciel d'un air, qui exprimait toute la violence de son désespoir; vous voulez ma mort, ajouta-t-il; eh bien! il faut vous satisfaire! adieu, Monsieur, je pars, & je vais dans des lieux ignorés, mettre fin à mes infortunes, en tranchant le cours d'une vie qui m'est à charge, & que vous pouviez rendre heureuse; peut-être que, quelque jour, vous vous repro-

cherez d'avoir causé la mort d'un homme, qui aurait consacré ses jours à vous aimer, à vous respecter; & qui n'est coupable à vos yeux, (si cependant c'est l'être,) que d'adorer votre aimable fille. —— Le Marquis se disposait effectivement à exécuter ce qu'il disait; mais le Comte le retint, & le prenant entre ses bras; —— cruel homme, s'écria-t-il! Que vous me rendez odieuse la vie que vous m'avez conservée! quoi! vous pouvez penser que je me réjouirais de la fin de la vôtre. Ah! Marquis, je ne puis soutenir un tel reproche; il m'accable; il déchire mon cœur, ah! mon cher Marquis, bien

loin de desirer, ce que vous dites, je donnerais mon sang pour conserver le vôtre: je voudrais que ma fortune fût dix fois plus considérable que celle du Duc de Bliville; & je vous l'offrirais toute entiere, avec ma fille, comme un faible gage de l'estime, de la tendre amitié, & de la reconnoissance que j'ai pour vous: mais le sort a voulu que j'eusse la douleur de ne pouvoir reconnaître ce que je vous dois. —— Ah! vous le pouvez; laissez-vous attendrir; songez que c'est Mademoiselle de Bricour, qui peut seule faire mon bonheur; & non des biens que je méprise: permettez enfin que j'emploie auprès d'un pere qui

m'*aime*, les plus pressantes supplications (s'il en est besoin,) pour l'engager à consentir à un lien, qui vous donnera le fils le plus soumis & le plus respectueux. —— Ah! Monsieur, que me demandez-vous? Mon cœur vous l'accorde, & ma raison vous le refuse. —— Eh! Bien, ne l'écoutez pas, dit de Bliville, en lui serrant tendrement les mains & continuant son discours, avec une nouvelle ardeur, que l'*espoir* qu'il voyait luire, lui donnait: suivez, cher Comte, continua-t-il, les mouvemens de votre cœur; & assurez la félicité d'un homme, qui vous chérit autant qu'il adore votre aimable fille. ——! C'en

eſt trop, s'écria le Comte; Marquis, vous l'emportez: les ſentimens que je découvre en vous, ne me permettent pas de vous réſiſter plus long-têmps; oui, mon cher Marquis, ajouta-t-il, en l'embraſſant, je conſens que vous parliez au Duc de Bliville, de votre paſſion pour ma fille; & que vous mettiez en uſage vos prieres, pour qu'il conſente à accomplir, ce que vous voulez bien nommer l'objet de vos ſouhaits, & qui le ſerait auſſi des miens, ſi la fortune m'avait autant favoriſé de ſes dons, que vous l'êtes de ceux de la Nature.——Quand le Comte eut achevé ces mots; le Marquis hors de lui-même, les yeux

remplis d'amour & de ravissement, se jette à ses genoux. —— Ah! monpere, lui dit-il, en les embrassant, malgré tous les efforts que le Comte fit pour l'en empêcher: mon pere! recevez ce nom que mon cœur vous a déja donné, & qu'il vous doit, à présent que par votre aveu, vous m'avez rendu le plus heureux de tous les mortels. *Ne me parlez plus de fortune*, ajouta-t il avec transport; ah! si je posséde Célide, fût-ce dans un désert, je jouirai d'un bonheur, que celui des plus puissans Potentats, ne pourra jamais égaler. —— Pendant que le Marquis remerciait le Comte, d'une maniere si pas-

sionnée, Célide revint au jardin, ne croyant plus l'y trouver; car sa femme de chambre avait cru avoir entendu dire à la Forêt, qu'il était rentré, & le lui avait assuré. Dans cette confiance, elle y descendit, sachant que son pere y était: ne l'ayant pas trouvé dans les allées, ni dans les cabinets de verdure, elle entra dans ce même bosquet où elle s'était entretenue avec le Marquis. Quelle fut sa surprise, quand elle l'apperçut à genoux devant le Comte; elle resta comme immobile; mais, de Bliville, en la voyant, quitta les pieds du Comte, & fut se mettre aux siens; il lui prit la main, la baisa, sans qu'elle y fit résistance, tant elle

était troublée; de Bliville profitant de son étonnement qui ne lui permettait pas de l'interrompre; —— enfin, Mademoiselle, lui dit-il, je serai heureux si vous daignez y consentir; le généreux Comte le permet; &, si je ne suis pas l'objet de votre mépris, & de votre haine, j'ose me flatter que la vivacité, & la tendresse de mon respectueux amour, vaincront votre indifférence, qui fait tout mon désespoir. —— Célide de de plus en plus étonnée, regardait tantôt son pere, & tantôt son amant comme pour chercher dans les yeux de l'un & de l'autre, l'explication de ce qu'elle avait entendu: enfin, re-

venant à elle, & retirant avec précipitation sa main, qu'elle apperçut entre celles du Marquis, & qu'elle n'avait pas remarquée jusqu'à lors;——ce que vous me dites, lui répondit-elle, est pour moi si enigmatique que je ne puis y répondre:——& elle fut se ranger auprès du Comte, qui les regardait en se taisant.——Vous ne m'entendez pas, s'écria le Marquis! Ah! Mademoiselle, en vous disant, que j'espere d'être un jour heureux; n'est-ce pas vous dire, que votre respectable pere consent d'être le mien, en me faisant l'honneur, de me permettre, d'aspirer à la main de l'adorable Célide, sans laquelle je ne peux jamais l'être.

Ah!

—— Ah ! Marquis, Marquis, dit le Comte, qui les avait considérés d'un air attendri ; mon consentement ne vous servira de rien ; car je suis bien assuré, que le Duc de Bliville ne le ratifiera pas. —— Il ne le ratifiera pas, s'écria le Marquis : ah ! Comte, comment pouvez-vous croire, vous qui connaissez si bien Mamoiselle de Bricour, que mon pere soit assez injuste, en la voyant, pour refuser de contracter une alliance, qui lui sera si honorable : non, Monsieur, non ; mon pere ne vous est pas connu ; mais, moi qui connais la noblesse de son ame, & toutes ses vertus, je ne fais nul doute, que quand il sera inf-

truit de celles de la charmante presonne que j'adore, il pressera autant qu'il lui sera possible, l'union que je desire avec tant d'ardeur. —— Célide ne comprenait rien à tous ces discours; mais quand son amant lui en eut donné l'explication; —— mon pere a bien raison, dit-elle, de penser que sa promesse ne servira de rien: —— c'est apparemment parce que j'ai le malheur de vous déplaire; interrompit de Bliville: eh bien! Mademoiselle, prononcez donc sans différer mon arrêt; ne me tenez pas davantage dans la cruelle incertitude où je suis: si vous me haïssez, de grace, dites-le-moi; mais aussi, si votre cœur n'a pas un sentiment si dé-

ſeſpérant pour le mien, je vous en ſupplie, ne me le cachez pas : —— Célide conſulta dans ce moment les yeux de ſon pere, comme pour lui demander quelle devait être ſa réponſe ; mais, comme ils ne pouvaient gueres s'expliquer intelligiblement, elle la détermina elle-même, dans ces termes : —— je vous dirai, Monſieur, que ſi vous avez à vous louer de mon pere, vous n'aurez point à vous plaindre de moi, qui ſuis ſes volontés exactement. —— Mais, Mademoiſelle, ſi ce n'eſt que par ſoumiſſion pour Monſieur le Comte, mon cœur n'en ſera pas ſatisfait. —— Comme c'eſt toujours ſans murmurer, que le mien ſe ſou-

met aux ordres de mon pere, le vôtre ne doit point avoir à se plaindre, de ce que j'ai dit. —— En achevant ces mots, elle baissa les yeux, & son visage se couvrit d'une aimable rougeur, qui lui prêtait encore de nouveaux charmes. —— Adorable Célide, dit le Marquis en se précipitant à ses genoux; vos paroles ont mis dans mon esprit, une douce satisfaction qu'il ne peut exprimer : oui, Mademoiselle, oui, elles y resteront gravées à jamais : mais, permettez que je vous supplie de ne pas les oublier; & souffrez que dans la crainte où je suis, que vous n'en perdiez le souvenir, je vous les rappelle quel-

quefois, pour vous en demander la confirmation. —— Célide, confuſe de la joie de de Bliville, rougit encore plus qu'elle n'avait fait ; & ſe reprocha de lui avoir parlé dans des termes trop obligeans : ſes regards n'oſaient rencontrer ceux de ſon pere, dans la crainte d'y lire l'improbation de ſa conduite ; elle évitait auſſi les yeux du Marquis, ſans faire attention qu'il était à ſes pieds : le Comte qui juſqu'alors avait gardé le ſilence : s'appercevant de l'embarras de ſa fille, le rompit pour le faire ceſſer ; & relevant le Marquis : —— épargnez-vous, lui dit-il, des remercimens ſi vifs ; & penſez que, quelque ſoient mes ſen-

timens & ceux de Célide, vous n'avez rien à vous en promettre; puisqu'il est certain que le Duc de Bliville, ne consentira pas à satisfaire les vôtres. —— Quel plaisir prenez-vous, dit le Marquis, à vouloir me jetter dans l'alarme, par la cruelle image que vous me presentez ? —— Vous ne sauriez trop l'envisager, dit le Comte, d'un air extrêmement sérieux, qui glaça le cœur de de Bliville ; s'il est vrai que le refus du Duc, sur ce sujet, vous touche : car en vous y préparant, vous le recevrez avec plus de fermeté, que si vous attendiez un succès favorable de vos prieres, que je vous conseille encore une fois

de ne pas mettre en usage. — ordonnez-moi plutôt de quitter le jour, reprit le Marquis, & je vous obéirai : mais n'exigez pas de moi un pareil sacrifice ; pourquoi donc, continua-t-il, d'un ton de voix douloureux, vouloir m'ôter le consentement que vous m'avez donné ? Ah ! Monsieur, que ne pouvez-vous voir ce qui se passe dans mon cœur ! vous le verriez, tantôt déchiré par les maux les plus cuisans, tantôt animé par l'espérance, & toujours anéanti par la crainte, que vous y répandez : vous ne voulez donc plus, ajouta-t-il d'un air sombre & atterré, que je fasse ce que vous m'aviez permis, il n'y a

qu'un moment ? Réfléchissez, Monsieur, sur ce que vous allez répondre, & soyez assuré, que si vous persistez dans votre barbare résolution, je saurai terminer des jours, que je ne pourrai plus supporter, quand l'espoir de posséder ce que j'adore, me sera ôté. —— Mais, Marquis, répondit le Comte, je ne me suis point rétracté ; je vous ai seulement conseillé de ne point vous servir de mon consentement, dans lequel je persiste toujours, puisque ma parole y est engagée. —— De Bliville rassuré par ces paroles, remercia vivement le Comte, & ils reprirent tous trois le chemin du Château, remplis de pensées bien diverses. Le

Le Comte n'était pas satisfait de l'amour du Marquis pour Célide, par les obstacles qu'il prévoyait que le Duc de Bliville mettrait à celui du Marquis; & par les chagrins dont il présageait que sa fille serait accablée: quant à elle, elle ne pouvait se défendre de quelque joie, en voyant la violente passion du Marquis; & l'espérance s'introduisait en son cœur, ainsi que dans celui de de Bliville qui, se reposant sur la tendresse que son pere avait pour lui, & sur le mérite de Mademoiselle de Bricour, se flattait que dans peu, son bonheur serait solidement établi. Le Marquis resta encore près d'un mois, chez le Comte

de Bricour, toujours empressé à montrer à Célide les sentimens qu'il avait pour elle; & il eut lieu de penser que ceux qu'elle avait pour lui, approchaient un peu des siens; car quoique sa bouche ne lui en exprimât rien, ses yeux, dont les mouvemens ne purent échapper à ceux de l'amour, lui laisserent entrevoir, ce qu'elle voulait lui cacher.

Mais au bout de ce tems, il pensa (sa santé étant parfaitement rétablie) à aller à ***. où était son Régiment, ainsi que je l'ai déja dit: mais, quelle fut sa douleur, quand il fallut quitter le lieu qu'habitait sa chere Célide! Deux heures avant que de partir, ayant trouvé un moment pour l'entretenir en

particulier. —— Enfin, Mademoiselle, lui dit-il d'un ton pénétré, voici l'instant fatal, où il faut que je m'éloigne de vous : je vais être pendant cinq mois, qui seront pour moi cinq siecles, privé du plaisir de vous voir ; & je n'aurai pas même la consolation, de penser que pendant mon absence, vous daignerez vous occuper quelquefois d'un homme qui ne respire que pour vous. —— *Vous* devez croire, que je n'oublierai pas ainsi le généreux Marquis de Bliville, à qui je dois la vie d'un pere que je chéris si tendrement ; & vous devez être assuré, que je m'occuperai souvent de la reconnaissance que je lui dois ; & dont la

vue de mon pere me retracera sans cesse le souvenir, en pensant que sans lui, je pleurerais actuellement sa perte. —— Ah ! Mademoiselle, occupez-vous plutôt de l'amour que vous m'avez inspiré ; & permetez-moi de penser que, lorsque le cruel tems, que je vais passer loin de vous sera expiré, & que je viendrai vous rendre mes respectueux hommages, ma vue ne vous sera point odieuse. —— Il s'en faut bien ! allez, Marquis, & soyez assuré que je vous reverrai avec plaisir. —— De Bliville, transporté des paroles obligeantes que Célide venait de lui dire, se jetta à ses pieds, & lui baisa la main ; mais en-

tendant du bruit, il ſe releva, & vit entrer le Comte, qui lui témoigna auſſi, qu'il ſerait charmé de le revoir à ſon retour : ils s'entretinrent encore, pendant une heure & demie : lorſqu'on vint avertir de Bliville, que ſa chaiſe était prête ; ce peu de mots fut pour lui comme un coup de foudre ; il pâlit, il embraſſa, les larmes aux yeux, le Comte de Bricour, & il baiſa encore une fois, la main de Célide, qui fut obligée de raſſembler toute ſa fermeté, pour empêcher ſes pleurs de couler : mais, ſi de Bliville faiſait un pas pour s'éloigner; il en faiſait deux pour ſe rapprocher : enfin, ſe ſurmontant

lui-même, il se précipita dans sa chaise, & quitta le Château de Bricour, l'ame absorbée de tristesse.

Mais, quant à Célide, aussi-tôt qu'elle eut perdu le Marquis de vue, il parut un si grand changement sur son visage, que le Comte s'en appercevant: —— ah ! ma fille, lui dit-il : vous êtes affligée, je le vois, du départ de de Bliville ; & la compagnie de votre pere, ne suffit plus comme autrefois à votre cœur. —— Ces paroles firent fondre Célide en larmes. —— Ah ! mon pere, s'écria-t-elle ! quel cruel reproche ! Quoi ! Vous croyez, que votre présence m'en laisse encore une autre à desirer ! non, mon pere,

non : & quelqu'eſtime que j'aye pour le Marquis, ſon entretien ne pourra jamais me tenir lieu du vôtre. —— Le Comte touché de ſes pleurs, l'embraſſa, & lui dit : —— je penſe bien, que quelque cher que te ſoit de Bliville, les ſentimens de l'amour n'ont rien uſurpé ſur ceux de la nature. mais conviens, ſi tu veux être ſincere, que l'abſence du Marquis te touche ſenſiblement ; cependant, pour t'épargner cette confuſion, je conſens de prendre ton ſilence, pour un aveu tacite, que tes lévres n'oſent prononcer. —— Célide ſe tut en rougiſſant ; mais lorſqu'elle fut retirée dans ſon appartement, elle s'abandonna à

à la mélancolie, que l'éloignement de de Bliville répandait dans son ame. Il n'y avait que trois heures qu'il était parti; & elle aurait déja voulu recevoir de ses nouvelles: mais, malgré toute son impatience, ce ne fut qu'au bout de quinze jours, que le Comte reçut deux lettres du Marquis dont, une pour lui, & l'autre pour sa fille, à qui il la remit; elle ne voulait la lire qu'en sa présence mais il lui ordonna d'en faire la lecture, pendant qu'il ferait celle de la sienne. Célide lui obéissant, la décacheta d'une main tremblante; y jetta les yeux avec empressement; & y lut ce qui suit.

MADEMOISELLE,

» Depuis le funeste jour, que
» je suis éloigné de vous, je suis
» en proie aux plus affreux tour-
» mens ; je ne puis penser sans
» désespoir, qu'il me reste en-
» core quatre mois & demi,
» sans que mes yeux puissent
» voir ceux que j'adore : les
» heures sont pour moi des an-
» nées. Ah ! Mademoiselle, si
» vous pouviez connaître, com-
» bien il est cruel d'être privé de
» la vue d'un objet chéri, je pour-
» rais me flatter, d'avoir droit
» à toute votre pitié ; mais l'in-
» différence de votre cœur,
» vous empêchera sans doute
» d'être sensible aux douleurs du

» mien, qui ne penſe & qui ne
» s'entretient que de vous : oui,
» charmante Célide, oui : de-
» puis l'amour que vous m'avez
» inſpiré, mes plus chers amis
» me ſont devenus à charge ;
» je les fuis, & je cherche les
» lieux les plus ſolitaires, pour
» vous conſacrer toutes mes
» penſées. En un mot, tout ce
» qui n'eſt point vous, m'en-
» nuie, me déplait ; & je ne puis
» ſouffrir, que l'amitié, que
» je trouve à préſent importu-
» ne, veuille prendre la moin-
» dre place, dans une âme, que
» vous rempliſſez toute entiere.
» Permettez, Mademoiſelle,
» que je prenne la liberté, de
» vous rappeller la promeſſe que

» vous me fîtes à mon départ,
» de ne pas me bannir entiere-
» ment de votre souvenir : &
» daignez, je vous en supplie,
» me donner quelqu'assurance,
» que joccupe quelquefois vo-
» tre loisir; je m'estimerai moins
» malheureux, si je puis obte-
» nir cette grace, que je rece-
» vrai, avec une joie égale, à
» la respectueuse passion, avec
» laquelle je suis,

Mademoiselle,

Votre &c.

Quand Célide eut achevé la lecture de cette lettre, elle fut la présenter à son pere, qui après l'avoir lue:——croyez-vous, ma fille, lui dit-il, croyez-vous vé-

ritables, les sentimens du Marquis? —— Non, mon pere, non: je n'ai pas assez de présomption, pour croire ce que le Marquis m'exprime. —— Pensez toujours ainsi ma fille; & songez, que vous ne devez jamais faire aucun fond sur les discours d'un jeune homme, qui désavouera demain, ce qu'il dit aujourd'hui; & à qui la vue d'un nouvel objet, fera peut-être perdre les impressions, que vous avez pu lui donner. Mais vous devez une réponse au Marquis; les obligations que je lui ai, l'exigent: —— Quoi! Vous voulez que j'écrive au Marquis! —— Oui, ma fille; & demain pendant que je lui écrirai, vous irez dans votre

cabinet, en faire de même.—— Alors, il lui montra la lettre qu'il avait reçue du Marquis, qui contenait les plus vives assurances d'affection; il implorait la sienne; il lui parlait aussi du consentement qu'il lui avait donné, & qu'il le priait de lui confirmer pour le soutenir contre les rigueurs de l'absence; enfin, il le conjurait de lui faire obtenir une réponse de Célide, qu'il faisait vœu d'adorer éternellement. Célide ne put voir quelle était la tendresse de son amant, sans quelque satisfaction qui parut dans ses yeux, & au coloris de son visage, qui prit un nouvel éclat. Ce que le Comte remarquant: ——fatal.

amour, s'écria-t-il! en regardant le ciel triſtement; aurais-je cru que dans cette retraite, tu aurais exercé ton pouvoir. Chere Comteſſe! continua-t-il! jette tes regards ſur ton infortunée fille; vois la malheureuſe paſſion, dont ſon ame eſt atteinte; & du céleſte ſéjour de la gloire que tu habites, daigne éteindre dans ſon cœur le feu ardent qui le conſume. —— Ces paroles du Comte, firent diſparaître la joie qui était dans les yeux de Célide; ils furent à l'inſtant couverts de larmes: les roſes de ſon teint s'éclipſerent, & n'y laiſſerent plus que la blancheur des lys: elle embraſſa les genoux de ſon pere: ——

Ah! lui dit-elle; quel malheur est le mien! de répandre une si grande amertume, sur des jours, pour la conservation desquels, je donnerais des miens! Ah! mon pere, prenez ma vie, puisqu'elle n'est pour vous qu'un sujet de douleur. —— Le Comte la releve; & la prenant entre ses bras: —— ah! ma chere fille! s'écria-t-il, que dis-tu? peux-tu croire qu'un pere qui t'aime, regarde la fin de ta vie, comme celle de ses douleurs? Ah! Célide, vous ne connaissez pas votre pere, si vous le croyez capable d'un si barbare sentiment: hélas! sans toi, depuis que j'ai perdu ta respectable mere, mes yeux seraient fermés

il y a long-temps ; c'est toi qui m'aide à supporter la lumiere; tu fais toute ma consolation : ton image, me retrace celle d'une épouse adorée. Ah ! Célide, si je m'afflige, ce n'est que pour toi ; je vois que l'amour t'empêchera d'être heureuse : & je ne puis le voir sans un vif chagrin; toi, qui, s'il était en mon pouvoir, jouirais d'un bonheur inaltérable : je n'ai jamais desiré les richesses, ma chere fille ; mais depuis que je connais tes sentimens pour de Bliville, l'impossibilité où je me trouve, de pouvoir les satisfaire, sans posséder des biens, que jusquà présent j'avais toujours méprisés, me les ont fait souhaiter avec une

une ardeur, que je ne saurais exprimer. —— Ah ! mon pere ! s'écria Célide, la voix entrecoupée de sanglots : vos bontés me font encore mieux sentir, combien je suis coupable : quoi ! se peut-il, que j'afflige un pere, pour qui je ne puis avoir trop de tendresse ? Ah ! mon pere, je suis indigne du jour que je respire, puisque j'empoisonne les vôtres : mais je sens, ajouta-t-elle d'un ton transporté, que dès ce moment, la raison a repris dans mon ame son empire, & en a banni l'amour : non : il n'aura jamais de pouvoir sur moi : impérieuse passion ! tu ne régneras plus dans mon cœur ! consolez-vous donc, mon ten-

dre pere, dit-elle, en l'embrassant, & recevez l'offrande de ce cœur, (où vous avez vaincu,) qui se consacre tout entier à vous; & qui ne veut faire usage de la liberté, que vous lui avez rendue, que pour vous respecter & vous adorer encore plus, s'il est possible! —— Tu t'abuses, ma fille, reprit le Comte, en lui rendant ses embrassemens; tu te crois libre, & tes chaines sont encore bien fortes: mais je te quitte pour t'y laisser réfléchir; & après un mur examen de l'état de ton cœur, tu ne reconnaitras que trop, la vérité de mes paroles. —— En achevant ces mots, il sortit sans attendre sa réponse.

Quand elle fut seule, le cœur embrâsé de l'amour filial, qui venait encore de prendre une nouvelle vivacité, par les discours tendres & généreux du Comte, elle s'imagina d'abord être effectivement dégagée de sa passion. Mais ses premiers transports étant amortis, elle reconnut bientôt le contraire : la lettre, que le Marquis lui avait écrite, était dans l'appartement sur une table : sa main, suivant les mouvemens de son cœur, s'en saisit, sans qu'elle s'apperçût de son action ; & s'oubliant elle-même, & l'univers entier ; elle la lut avidement trois ou quatre fois de suite, ne s'occupant que de ce qu'elle contenait : il

lui semblait toujours y goûter un nouveau plaisir : lorsque tout à coup, elle la laissa tomber : & regardant autour d'elle, comme si elle y eût voulu chercher quelque chose : —— ciel ! s'écria-t-elle, en frémissant ainsi qu'une personne qui sort d'un songe funeste : que faisais-je ? Quoi, je lisais la lettre d'un homme, que je dois oublier : périsse à jamais l'écrit, dit-elle, en se jettant dessus avec une action désespérée, qui a pu me faire violer la promesse que j'avais faite à l'auteur de mes jours : —— & elle voulut alors le déchirer ; lorsqu'appercevant les caracteres d'une main chérie, la sienne ne put exécuter son

deſſein ; & elle la laiſſa retomber négligemment. —— Mais comment aurai-je l'audace, reprit-elle, de dire à mon pere, que mes ſentimens ſont toujours les mêmes ? Grand-Dieu ! continua-t-elle, en ſe jettant à genoux, j'implore ta puiſſante grace ! donne à mon faible cœur, je t'en ſupplie, la force de ſe vaincre : & vous, ô ma mere ! du haut des Cieux, ſoutenez mon courage ; intercédez auprès de ce Dieu, qui vous a reçue dans ſa céleſte demeure, pour votre triſte fille ! donnez-moi les armes néceſſaires, pour être victorieuſe d'une paſſion qui fait le malheur du meilleur de tous les peres ! ——

Comme Célide achevait ces paroles, le Comte qui était resté à la porte de la chambre, & qui avait tout entendu, entra. Il apperçut l'aimable Célide, prosternée contre terre; les yeux baignés de pleurs, & les mains jointes: quel spectacle pour ce tendre pere! Il court à elle; la releve; l'exhorte à se calmer, par les paroles les plus affectueuses; il cache à sa sensibilité, la douleur qui l'accable, pour diminuer la sienne: ces tendres caresses, firent reparaître sur la physionomie de Célide, une douce mélancolie qui lui était naturelle, & qui la rendait encore plus intéressante; enfin l'heure de se retirer, étant

venue, elle fut se mettre au lit où le sommeil depuis un tems, refusait de lui verser la douceur de ses pavots.

Le lendemain, son pere lui ayant ordonné de faire réponse à de Bliville, elle fut dans son cabinet, où après plusieurs irrésolutions, elle lui écrivit en ces termes.

MONSIEUR,

» J'ai reçu hier votre lettre, » par laquelle, il me paraît, » (quoique vous n'en disiez rien, » ni à mon pere ni à moi,) » que votre santé est en aussi bon » état, que lorsque vous êtes par- » ti d'ici; parce que je pense, » que si le contraire était, vous

» en auriez instruit des person-
» nes, qui, après ce qu'elles
» vous doivent, ne peuvent
» manquer de s'y intéresser
» beaucoup; car ne croyez pas
» que les obligations que je vous
» ai, puissent jamais sortir de
» ma mémoire; non, Mon-
» sieur, non: elles y resteront
» gravées éternellement: soyez-
» en bien persuadé, je vous
» prie, & ne doutez pas de la
» reconnaissance avec laquelle
je suis,

Monsieur,

Votre, &c.

Après avoir fait cette lettre, elle fut la montrer au Comte, qui, après en avoir pris lecture, la

la lui rendit ſans y rien changer ; il lui lut auſſi la ſienne, qui ne contenait que des aſſurances d'amitié & de gratitude : quant au conſentement, dont le Marquis lui demandait la confirmation ; il lui marquait que puiſque ſa parole y était engagée, il ne changerait pas de ſentimens ; mais qu'il déſirait toujours qu'il n'en fît aucun uſage.

Ces deux lettres partirent le jour même, pour ***, où le Marquis, dans l'incertitude où il était, s'il en recevrait de ſa chere Célide, attendait le courier avec la derniere impatience : mais ſi le lecteur ſouhaite de connaître ſes penſées plus particulierement, il faut qu'il quitte

avec moi le Château de Bricour ; & qu'il se transporte sur les lieux que le Marquis habite ; voyage, qui, je pense, ne le fatiguera pas beaucoup.

Quand on apporta à de Bliville ces lettres, il était seul dans son appartement, occupé de Célide, toujours l'unique objet de ses pensées : ce fut la Forêt qui les lui présenta : lorsqu'il en apperçut deux, il parut sur son visage, une émotion bien visible ; mais, comme il ne connaissait ni l'écriture du Comte, ni celle de sa fille dont il voulait lire la lettre en premier lieu, on croira peut-être, qu'il fut obligé de les ouvrir toutes deux ; pour voir quelle était celle de l'objet qu'il adorait ; mais

l'amour eſt bien plus éclairé ; de Bliville, ſuivant ce qu'il lui inſpirait, en prit une, & bien aſſuré que ſon cœur ne le trompait pas, en lui diſant qu'elle était de Mademoiſelle de Bricour ; il la baiſa reſpectueuſement, avant de la décacheter ; après cette ſorte d'hommage, il l'ouvrit d'un air, où la joie paraiſſait mêlée de crainte ; mais après qu'il eut lu ce qu'elle contenait. — Ah ! Célide, s'écria-t-il ! je ne vois que trop, que toute eſpérance eſt perdue pour moi : vous mépriſez tellement ma paſſion, que vous ne daignez pas même m'en parler ! Et vous, Comte, continua-t-il en prenant ſa lettre, vous allez cer-

tainement achever de me désespérér ! —— Après avoir lû. —— Vous me confirmez, reprit-il, le consentement que vous m'avez donné ; mais vous me conseillez de n'en pas faire usage. Ah ! si je suis haï de Célide, je ne m'en servirai point : mon cœur veut avoir le sien avant de la posséder ; & si je ne puis l'acquérir, je l'aimerai en secret, & mon pere l'ignorera éternellement. Mon malheur sera grand, il est vrai ; mais il ne sera pas long : car mes douleurs feront bientôt finir une vie, qui, je le vois, sera toujours infortunée. —— Mais, Monsieur, dit la Forêt, qui lui parlait avec assez de liberté, à cause de la confiance

dont il ſavait qu'il l'honorait ; avez-vous un juſte ſujet d'être affligé ? —— Si j'en ai un juſte ſujet, s'écria le Marquis ! tiens, lis : continua-t-il, en lui donnant la lettre de Célide. —— Quoi, Monſieur, lui dit la Forêt après en avoir pris lecture ; ce que vous écrit Mademoiſelle de Bricour vous afflige ? —— Cela n'eſt-il pas auſſi déſeſpérant ? dit le triſte Marquis. —— Quant à moi, Monſieur, je ne le trouve pas ; & il me ſemble au contraire qu'elle vous écrit fort obligeamment. —— Ah ! ſi tu avais vu ma lettre, tu conviendrais que je n'ai pas lieu de me louer de la réponſe : mon cher la Forêt, je lui exprimais dans

les termes les plus tendres, la violence de mon amour; je lui en peignais la vivacité avec trop peu d'énergie, il eſt vrai! Car mon cœur ſeul peut le ſentir; mais enfin, après la promeſſe qu'elle m'avait faite à mon départ, de ne point m'oublier; & après des paroles aſſez favorables, devais-je m'attendre à cette cruelle lettre?—— Ah! Monſieur, Mademoiſelle de Bricour vous aime; j'en ſuis aſſuré: ſi à votre départ, vous l'aviez obſervée comme moi, vous n'en douteriez pas; lorſque je vins vous avertir que votre chaiſe était prête, elle était dans un trouble, que le vôtre ne vous permit pas de remarquer: en m'entendant pro-

noncer les mots, qui allaient vous éloigner d'elle, je la vis pâlir ; sa respiration était gênée par ses soupirs, qu'elle s'efforçait d'arrêter ; sa voix était celle d'une personne plongée dans la tristesse ; & quand vous montâtes dans votre chaise, & qu'elle la vit fuir loin d'elle, je m'apperçus que le changement de son visage était encore plus considérable ; elle paraissait prête à s'évanouir ; les sanglots qui la suffoquaient, & la contrainte qu'elle s'était faite pour empêcher ses pleurs de couler, en étaient sans doute la cause.
—— Mais comment puis-je concilier tout cela avec cette lettre !
—— Vous devez, Monsieur, l'at-

tribuer à sa modestie, & penser aussi qu'en écrivant sous les yeux de son pere, elle a pu y déguiser ses sentimens. —— Ah! la Forêt, tu fais renaître dans mon ame un espoir éteint! Mais, j'ai encore plus de quatre mois à rester ici; pendant ce tems, peut-être, hélas! peut-être un mortel heureux occupera dans le cœur de ce que j'adore, une place que je ne puis, (malgré tes discours) me flatter de remplir. ——

Comme la Forêt allait lui répondre pour ranimer de plus en plus son espérance; le Chevalier de Séminille entra. (C'est celui dont le Marquis s'était servi, pour faire ignorer à son pere son accident, ainsi qu'on

l'a vu plus haut.) Après que la Forêt se fut retiré : — En vérité, Marquis, dit Séminille, à son ami qui paraissait rêveur, malgré ses efforts pour prendre un air enjoué ; on ne te reconnaît plus, & tu n'es plus toi-même, depuis le fâcheux événement qui a privé tes amis, & moi en particulier, du plaisir de te voir plutôt. — De Bliville ne lui répondit que par un soupir. — Ah ! mon cher ami, lui dit le Chevalier en l'embrassant, tu as du chagrin : c'est cette raison, je le vois, qui te fait fuir toutes tes connaissances ; mais, mets-tu Séminille, seulement au nombre de tes connaissances ? Ah ! Mon cher de

Bliville, c'eſt faire un outrage bien ſenſible à mon cœur, ſi tu ne me regardes pas comme l'ami le plus affectionné : mais, je le vois bien, puiſque tu me caches la ſecrette triſteſſe qui s'eſt emparé de toi : & tu crois donc, cruel, pourſuivit-il avec toute la chaleur de l'amitié, que je puis être content, tandis que je te ſaurai dans la douleur ? que j'en ignorerai la cauſe ? Ah ! ſi elle m'était connue, que ne ferais-je point pour la faire ceſſer ! inſtruis-m'en, mon cher ami : ſi je ne puis te conſoler, je goûterai du moins la douceur de m'affliger avec toi : car ne me crois pas capable de prendre des amuſemens, lorſque je vois

mon cher de Bliville ne pas les partager; & m'estimer assez peu, pour craindre de me confier les motifs d'un changement si surprenant en lui. —— Ah ! mon cher Séminille, dit le Marquis en le serrant dans ses bras, ne croyez pas que de Bliville vous connaisse assez peu, pour manquer de confiance envers vous: non, non : je ne vous confonds point dans la classe de mes simples connaissances; je sais trop la différence que je dois faire d'elles, au généreux de Séminille, que j'estime, & que j'aime. — Il faut me le prouver par un aveu sincere des peines qui vous accablent. — Ah ! Chevalier, si vous les connaissiez, vous

ne les plaindriez guères; & avec l'indifférence dont vous faites profession, elles feraient plutôt pour vous, un sujet de raillerie, que de pitié. —— Ah! Marquis; je t'entends: tu aimes, & il est vrai que je ne te plaindrai pas; parce que tu es trop aimable pour être haï: mais je ne te blâmerai pas non plus, car je pense qu'il faut que l'objet de ton amour, soit bien accompli, puisqu'il a captivé un homme qui l'est autant que de Bliville. —— Ah! s'il ne faut, reprit vivement le Marquis, que le mérite de cet objet, pour te faire approuver ma passion; je ne crains plus que tu la désapprouves: oui, mon cher ami, oui:

continua-t-il avec feu, Mademoiselle de Bricour, (c'est ainsi que s'appelle la charmante personne que j'adore,) est mille fois plus accomplie, que tu ne saurais imaginer, & que je ne pourrais l'exprimer. Mais, mon cher Chevalier, il s'en faut bien, que je sois aimé : au contraire, j'ai tout lieu de croire que je suis haï. —— Haï ! interrompit de Séminille. Ah ! Marquis, je ne puis te croire, & il faudrait que je fusse instruit de tous les événemens qui ont précédé & suivi ton amour, pour me le persuader. ——

De Bliville fit pendant quelque tems difficulté de les lui apprendre ; mais enfin, vaincu

par ses pressantes sollicitations, il lui fit l'analyse de tout ce qui lui était arrivé, sans en rien omettre, & finit sa narration par lui dire qu'il avait écrit au Comte & à sa fille; & lui présentant les lettres, qui étaient en réponses aux siennes; —voyez, lui dit-il, si je ne suis pas le plus infortuné de tous les hommes! — Le Chevalier après avoir lu, s'efforça de le convaincre du contraire, & de lui persuader que Mademoiselle de Bricour avait pour lui des sentimens fort tendres; enfin, par l'agrément de ses discours, il calma l'esprit du Marquis. Mais après s'en être séparé, les alarmes de de Bliville recommencerent; &

malgré toutes les inſtances que lui faiſait de Séminille, pour l'engager à voir ſes amis, comme il faiſait à l'ordinaire ; il ne put rien gagner ſur lui : & ne pouvant voir ſa chere Célide, il fuyait toutes les compagnies pour ne s'occuper que d'elle. Mais c'eſt aſſez parler du Marquis ; & il eſt tems de revenir à l'aimable Célide, que nous avons laiſſée dans une ſituation d'eſprit fort mélancolique.

Mademoiſelle de Bricour, ne jouiſſait pas du bonheur que ſes vertus méritaient ; la paſſion dont elle était la proie, était véritablement, comme le lui avait dit ſa mere, un poiſon mortel, qui détruiſait tout ſon repos : tantôt ſa raiſon

s'opposait à son amour, & son amour à sa raison. Quand elle pensait aux obstacles, qu'il aurait à essuyer, elle se blâmait beaucoup de l'avoir laissé introduire dans son ame : mais, lorsque les charmantes qualités de son amant, les obligations qu'elle lui avait, & la tendresse qu'il avait pour elle, se présentaient à son sensible cœur ; elle n'avait pas la force de condamner celle qu'elle avait pour lui. Les réflexions qui l'occupaient à ce sujet, lui faisaient couler ses jours bien tristement ; il n'y en avait pas un seul, qui ne fût marqué par ses larmes. Quand elle était seule, elle s'abandonnait aux affligeantes idées, qui

venaient

venaient en foule dans son imagination ; & lorsqu'elle était avec le Comte, elle faisait tous ses efforts, pour lui dérober sa tristesse, qu'il ne laissait pourtant pas de remarquer. Car, comme il ne voyait personne, il pouvait s'en appercevoir plus facilement, que s'il avait été dans le tumulte du grand monde, qui, en nous arrachant à nous-mêmes, ne nous permet guères de distinguer ce qui se passe autour de nous. Mais dans une solitude, que l'on n'habite qu'avec un petit nombre de personnes cheres; toutes leurs actions, leur joie, leur douleur, la plus légere émotion qui parait en elles; en un mot, tout ce

qui les touche, nous attache, nous intéresse; & rien ne nous en échappe. Qu'on juge donc, si un pere qui aimait sa fille, aussi tendrement que le Comte; qui ne voyait qu'elle, & en qui toutes ses affections étaient concentrées, pouvait négliger d'examiner son visage, pour connaître ce qui se passait dans son cœur! Aussi y lut-il clairement: mais il arriva un événement, qui les rendit un peu moins solitaires, qu'ils avaient été jusqu'à lors.

Un Gentilhomme nommé de Blémigni, vint avec sa sœur dans ce pays, acheter un Château qui était vacant, depuis trois mois, par la mort de ceux qui l'avaient habité. Quelque tems

après s'y être établi, il s'informa des personnes qui demeuraient près de lui, à quelques-uns de ces gentillatres, qui fourmillaient dans cet endroit, & qui ne pouvaient se vanter que de leur noblesse, sans avoir les qualités qu'elle exige : titres vains! qui n'attirent que du mépris à ceux qui s'en énorgueillissent! Aussi leur peu d'urbanité, avait-elle été cause en parti, que le Comte de Bricour, n'avait pu allier la délicatesse de son esprit, avec la grossiereté des leurs; & comme ils étaient irrités contre lui, du peu de cas qu'ils voyaient bien qu'il faisait d'eux; ils dirent à Monsieur de Blémigni, après lui avoir fait une

ample & pompeuſe énumération de toutes leurs connoiſſances, (qui étaient ſemblables à eux,) qu'il y avait au Château de Bricour, un Comte avec ſa fille, qui fuyait tous ſes voiſins, & qui ne daignait pas ſeulement les regarder. Ce n'eſt pas que le Comte, n'eût toujours été fort civil envers eux; mais, comme il ne les avait pas choiſis pour ſa ſociété; (ce qu'ils ne pouvaient lui pardonner,) ils en firent un portrait très-déſavantageux à Monſieur de Blémigni, qui n'ayant pas une grande opinion de ceux qui lui parlaient, réſolut, pour s'éclaircir de la vérité, de faire une viſite au Comte avec ſa ſœur:

mais, avant de les introduire, je pense qu'il est à propos de tracer leur portrait.

Monsieur de Blémigni avait trente ans, il était d'une figure assez aimable, quoi qu'il parût, comme il l'était en effet, très-sérieux: ses manieres avaient tout-à-la-fois, quelque chose de simple & de noble; & son esprit était tel, que les sujets les plus insipides, prenaient dans sa bouche une forme agréable: il était né sensible, sans avoir jamais rien aimé; n'ayant pu trouver d'objet digne de toucher son cœur: mais le moment approche, où il va faire l'épreuve de sa sensibilité.

Quant à Mademoiselle de Blé-

migni, elle avait dix-neuf à vingt-ans; ſa phyſionomie était des plus charmantes; & ſa converſation avait tant de charmes, qu'on la quittait avec peine, & qu'on la rejoignait toujours avec plaiſir: une âme grande, un cœur généreux... mais la ſuite de cette hiſtoire, la fera mieux connaître, que tout ce que j'en pourrais dire.

Tels ſont ceux que, je vais introduire chez le Comte Bricour qui, par l'habitude qu'il s'était faite de ne voir perſonne, fut en quelque ſorte fâché, quelque aimables que fuſſent celles qui ſe préſentaient à lui: fut fâché, dis-je, ainſi que ſa fille, de voir ſes ſombres rêve-

ries interrompues ; cependant il les reçut avec beaucoup de politeſſe : Célide y joignit toute la ſienne : & Monſieur & Mademoiſelle de Blémigni, ne tarderent pas à reconnaître, combien la deſcription qu'on leur avait faite d'eux, était infidéle : & de Blémigni ne put voir Célide, ſans des ſentimens, qui, par leur nouveauté, lui parurerent d'abord inextricables : mais on verra, qu'ils ne le furent pas long-tems.

Quant au Comte, il conçut beaucoup d'eſtime pour Monſieur de Blémigni, & pour ſa ſœur, qui de ſon côté, fut enchantée de Mademoiſelle de Bricour, qui ne ſe ſentit pas

moins d'inclination pour elle. Enfin ces quatres personnes se séparerent fort satisfaites les unes des autres: & si le Comte & Célide ne regretterent pas le tems, qu'ils avaient passé, à s'entretenir avec Monsieur & Mademoiselle de Blémigni : ceux-ci en furent charmés, & résolurent de cultiver, autant qu'ils le pourraient, leur connaissance : sur-tout, Monsieur de Blémigni, qui, sans savoir encore pourquoi, sentait pour Mademoiselle de Bricour un penchant invincible qui l'attirait vers elle. Quelques jours après, le Comte, pour répondre à la civilité de de Blémigni, résolut de lui rendre sa visite ;
&

& il y fût en effet avec Célide, qui, connaissant encore mieux Mademoiselle de Blémigni, par cette seconde entre-vue, commença d'avoir pour elle, une amitié fort tendre, que cette aimable fille paya de toute la sienne. Mais, si l'amitié se déclara dans le cœur de Mademoiselle de Blémigni pour notre héroïne; l'amour se développa dans celui de son frere, qui depuis ce jour, vit très-souvent le Comte de Bricour, dont il acquit tellement l'estime, qu'il devint son intime ami. Mais, quant à Célide, quel qu'agrément qu'elle trouvât dans l'entretien de Mademoiselle de Blémigni, il ne pouvait la dis-

traire du souvenir de de Bliville, qui l'occupait presque toujours; quoiqu'elle entreprît de le bannir de son cœur: elle relisait souvent ses lettres, car il lui avait toujours écrit; mais elle ne lui avait répondu que la premiere fois, ainsi qu'on l'a vu. Le Marquis en était désespéré; enfin le cruel tems, qu'il devait passer loin d'elle, étant expiré, il était dans une satisfaction inexprimable: avant de partir, il lui écrivit cette lettre.

MADEMOISELLE,

» Voici enfin le moment
» arrivé où je dois partir d'ici.
» Grand Dieu! Que n'ai-je pas
» souffert, pendant le cruel

» tems, que j'ai été privé du
» bonheur de vous voir ; vous
» que je ne voudrais jamais
» quitter. Réduit, pour com-
» ble d'infortune, à penſer
» que ſi vous ne me haïſſez pas,
» vous ayez du moins pour
» moi, la plus grande indiffé-
» rence : & que vous ne regar-
» dez l'inſtant, où j'irai vous
» réitérer ma reſpectueuſe ten-
» dreſſe, que comme une im-
» portunité qui vous offenſe :
» quelles penſées déſeſpérantes,
» Mademoiſelle, pour un
» homme auſſi paſſionné que
» moi! Ah! quelque ſoient vos
» ſentimens, l'amour que j'ai
» pour vous ſubſiſtera toujours.
» Mais, ciel! avant de recevoir

» de votre bouche mon arrêt,
» dix jours vont encore me laif-
» ser dans l'incertitude où je fuis!
» que ne puis-je les abbréger! que
» ne puis-je dans ce moment
» implorer votre pitié, & jurer
» à vos pieds que je vous adorerai
» éternellement : c'eft là, Ma-
» demoifelle, le fouhait que for-
» me votre malheureux amant,

de Bliville.

Après avoir écrit cette lettre, le Marquis partit de ***, accompagné du Chevalier de Séminille, avec autant de joie, qu'il avait eu de douleur en quittant le Château de Bricour. Mais laiffons le continuer fon voyage, & revenons à Célide.

Elle apprit avec plaifir, que

dans peu elle verrait de Bliville; mais quant au Comte, s'il en eut de la satisfaction, elle fut mêlée de tristesse; parce qu'il pensait, que la vue du Marquis, ne ferait qu'augmenter la tendresse qu'elle avait pour lui: ce que Célide remarquant, elle tâcha de renfermer dans son cœur la joie dont elle était pénétrée. Elle n'eut besoin pour cela, que de se rappeller les sentimens qu'elle avait inspirés à Monsieur de Blémigni: car, quoiqu'il ne l'en eût pas encore instruite, ils paraissaient si clairement par la façon dont il lui parlait, par l'air dont il la regardait, qu'il aurait été impossible, qu'elle ne l'eût pas re-

marqué. Le Comte de Bricour s'en était aussi apperçu, ainsi que de l'attention que Célide apportait, pour ne pas se trouver seule avec lui; de sorte qu'il ne douta pas, qu'elle n'eût fait la même observation. Monsieur de Blémigni effectivement, aimait beaucoup Mademoiselle de Bricour, & desirait ardemment de lui plaire, pour unir sa fortune à la sienne; car il pensait que le Comte ne refuserait pas son alliance. Mais avant de savoir de lui, s'il l'agréait, il voulait être assuré du cœur de celle qui lui avait enlevé le sien: sa délicatesse ne pouvant supporter, qu'une femme l'épousât seulement pour sa fortune, &

par obéissance pour ses parens, sans avoir la moindre inclination pour lui : c'est pourquoi, n'ayant encore pu l'entretenir en particulier, il en attendait le moment, avec une impatience difficile à représenter. Il en trouva enfin l'occasion, la veille du jour, que de Bliville arriva.

Le Comte de Bricour étant l'après-midi de ce jour à la chasse, Célide se trouva seule; & pour favoriser entierement Monsieur de Blémigni, le hasard permit que sa sœur, qui allait toujours avec lui chez le Comte, se trouva un peu indisposée; ainsi son frere, qui ne pouvait passer un jour, sans

voir ce qu'il aimait, vint chez le Comte, sans savoir qu'il fût sorti; mais, il fut bien satisfait, de ne trouver que Mademoiselle de Bricour, qui en le voyant seul: —— Eh! pourquoi, lui dit-elle, ne vois-je pas Mademoiselle de Blémigni? —— Sans une légere indisposition, qu'elle a aujourd'hui, elle n'aurait pas manqué, de venir jouir du plaisir, que les charmes de votre personne, & ceux de votre entretien procurent. —— C'est à moi à regretter celui, que l'agrément de son esprit, donne à ceux qui ont le bonheur de la voir; & je suis d'autant plus fâchée, d'en être privée, que c'est par une cause affli-

geante, dont je ne me consolé, que dans l'espoir, qu'elle cessera bien-tot. — Qu'elle est heureuse ! reprit-il vivement; puisque vous l'aimez, & que vous plaignez les maux qu'elle ressent ! Que je le serais, continua-til sur le même ton, si vous daigniez compatir aux miens ! Oui, Mademoiselle; ceux que je souffre, méritent bien plus votre pitié, puis qu'ils sont bien plus violens, & que vous en êtes l'auteur. — Moi, s'écria Célide en rougissant. — Oui, vous, Mademoiselle, reprit-il : depuis le moment, que mes yeux vous ont vue, mon cœur vous adore : j'ai cherché depuis ce tems, mais inu-

tilement, l'instant de vous le dire: jusqu'à présent, j'ai ignoré & ignore encore, si je dois craindre, ou espérer; c'est à vous, Mademoiselle, ajouta-t-il, en se jettant à ses pieds, de décider de ma vie, ou de ma mort: car je ne vous déguise pas, que si l'arrêt, que je vous supplie de prononcer, ne m'est pas favorable, je finirai bientôt, des jours qui me seront insupportables, si vous me défendez d'espérer, que ma respectueuse passion, puisse vous engager à me permettre, de m'adresser à monsieur le Comte, pour obtenir de lui l'honneur de son alliance.——

Célide interdite, étonnée, ne

ſavait que lui répondre ; elle y réfléchiſſait, ſans faire attention à la poſture où il était, & où il demeurait toujours : lorſque s'en appercevant, elle l'obligea de ſe lever ; & après l'avoir fait aſſeoir : —— Monſieur, lui dit-elle, l'étonnement où m'a jettée votre diſcours, m'a empêché d'y répondre plutôt : en effet, il eſt facile de s'imaginer qu'une perſonne, qui ſe connaît aſſez pour ſavoir qu'il n'y a rien en elle, qui puiſſe inſpirer les ſentimens, que vous dites avoir pour moi, n'en ſoit très-ſurpriſe.... —— Ah ! Mademoiſelle ; que dites-vous ? interrompit de Blémigni ; non : vous ne vous connaiſſez pas,

si vous croyez qu'il soit possible de vous voir, & de conserver la liberté de son cœur. —— C'est précisément, parce que je me connais, que je suis persuadée du contraire ; mais sans entrer dans une discussion, que votre politesse ferait durer longtems, je vous dirai, Monsieur, que, quelqu'estime que j'aye pour vous, la tendresse que j'ai pour mon pere, fait que depuis le cruel moment, où il plut au ciel, de m'enlever ma mere, je résolus de passer ma vie avec lui, pour lui aider autant que je le pourrais, à supporter une perte, qui n'est que trop irréparable. —— Ah ! Mademoiselle, reprit de Blémigni,

d'un air pénétré de douleur; croirai-je que c'eſt le ſeul motif, que vous alléguez, qui vous porte à refuſer la main d'un homme qui a pour vous l'amour le plus reſpectueux & le plus tendre ? & ne dois-je pas plutôt penſer, que le malheur de vous être odieux en eſt la véritable cauſe ! —— Comme il achevait ces mots, le Comte de Bricour entra, & rompit cette converſation, au grand contentement de Célide, & au grand regret de Monſieur de Blémigni, qui étant tout déconcerté, ſortit, pour empêcher le Comte de remarquer ſon trouble : mais, cependant, il ne lui échappa pas, ſur-tout, lorſqu'en regardant

sa fille, & la voyant rougir, il se confirma encore dans son premier soupçon.—Quel était donc, dit-il à Célide, l'entretien que vous aviez avec Monsieur de Blémigni, quand je suis entré? Qui peut avoir causé l'embarras où je l'ai vu, & où je vous vois? Parlez, ma fille; & ne me déguisez rien.—Alors Célide, qui n'était pas accoutumée à la dissimulation avec son pere, lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle, & Monsieur de Blémigni.—Ah, ma fille, lui dit le Comte, lorsqu'elle eut achevé son récit; sans la passion, dont ton cœur est rempli pour de Bliville, je t'aurais vu heureuse avant ma mort:

& en fermant les yeux; j'aurais eu la consolation de penser que ton bonheur était solidement établi. —— Mon bonheur! interrompit-elle, le visage inondé de pleurs: Ah! si j'étais assez infortunée pour vous perdre, en serait-il pour moi! Mon pere! ah! quelle horrible image présentez-vous à votre fille! La croyez-vous capable de vous survivre? quelle faible idée, vous formez-vous donc du tendre attachement, que mon cœur a pour vous? Quoi, seule sur la terre, isolée; privée pour jamais des Auteurs de mes jours; & je ne mourrais pas de douleur! Ah! mon pere, ne soyez pas inquiet, en quittant la lu-

miere ; du sort de votre fille ; puisqu'elle n'en jouira pas long-tems après vous. —— Ah ! ma chere Célide, lui dit le Comte en l'embrassant, se peut-il qu'un pere qui t'aime, ne puisse te parler, sans faire couler presque toujours tes larmes ! ô amour ! enchanteur & cruel poison ! tu fais tous nos malheurs : sans toi, nous coulerions des jours tranquilles : ma chere fille, le généreux de Blémigni, aurait rendu heureux les tiens ; & aurait assuré ma félicité par la tienne. —— Ah ! mon pere, quand je n'aimerais pas le Marquis, je n'épouserais pas Monsieur de Blémigni ; & soyez assuré, que si je puis vaincre, (ce

(ce que je ne désespere pas,) la passion qui trouble votre repos & le mien; heureuse, d'être rendue à moi-même, je me consacrerai entierement à passer ma vie avec la vôtre; à jouir du bonheur, que je goûterai par le contentement, que ma liberté recouvrée vous donnera; & par mes tendres soins, par mon respect, je parviendrai peut-être, à vous faire oublier les sujets de plaintes, que mon amour vous cause aujourd'hui: ainsi, je ne serai jamais à de Blémigni, ni à nul autre; & ma félicité consistera, à vous convaincre de plus en plus, de la tendresse que j'ai pour vous. . . .

— Arrête, s'écria le Comte,

& ne me présente pas davantage une chimérique illusion, que tu ne réaliseras jamais. — Quoi! vous croyez que j'aimerai toujours le Marquis! — Oui, je ne le crois que trop: eh! comment puis-je penser autrement? Une absence de cinq mois, les sentimens de la nature, ceux d'un homme aussi aimable, que Monsieur de Blémigni, n'ont point affaibli les tiens pour le Marquis; tu vas le revoir; & il est à présumer, que sa vue, au lieu de diminuer ton amour, ne fera que l'augmenter: juges après cela si je puis raisonnablement me flatter, qu'un jour viendra, où l'indifférence succédera à la vivacité

de ta paſſion : non, ma fille, non : je ne l'eſpere plus ; & j'aurai la douleur, pendant ma vie, de te voir dans la même amertume où tu es préſentement : car il eſt inutile de te repaître de la flatteuſe ſpéculation, que le trompeur amour peut t'offrir. Le Duc de Bliville, ſois en certaine, ma chere fille, ne conſentira jamais à ton mariage avec ſon fils : mes biens ne feront pas plus conſidérables qu'ils le ſont ; & par conſéquent le pere du Marquis penſera toujours de même : & le Marquis lui-même, oui, le Marquis penſera enfin comme le Duc. Dans le tourbillon du grand monde, où ſa naiſſance

l'appelle, il ne se souviendra plus de toi, & cet homme, qui peut-être en effet t'aime aujourd'hui, dans peu ne pensera plus à toi; il tournera lui-même en ridicule, le fol amour, dira-t-il, que tu lui as inspiré : & cet homme, dis-je, qui à présent, paraît vouloir sacrifier tout pour toi; qui dit mépriser les richesses, & ne faire consister sa véritable félicité, qu'en son union avec toi; t'oubliera bientôt, au point de refuser ta main, qu'il semble desirer si ardemment, si son pere y consentait alors. Ah! ma fille, continua-t-il, en voyant ses larmes, qui malgré elle, se firent un passage : vous pleurez! & votre cœur, je le vois, trouve

cruelle l'image que je lui préſente, & m'accuſe d'être injuſte : il s'en faut bien, ma chere Célide : & le tems, ne vérifiera que trop pour toi, ce que j'avance. —— Ah ! mon pere, s'écria Célide, ſe peut-il que vous connaiſſiez le Marquis, & que vous le croyez capable de tant de perfidie ! —— Ah ! ma fille, reprit le Comte, l'amour t'aveugle : il prend, pour mieux t'en impoſer, le maſque le plus ſéduiſant : tu ne vois encore que vertu, générosité : enfin de toutes les qualités eſtimables & aimables, il te montre le plus parfait aſſemblage : voilà tout ce que tu vois ; & ravie,

enchantée, tu ne t'occupes qu'à regarder la surface du tableau, qui t'offre une si belle perspective, sans penser que derriere ces objets si agréables, les plus affreux sont tous réunis. ——

Le Comte qui la vit plongée dans une profonde rêverie, la quitta sans lui rien dire de plus, & elle resta occupée du portrait qu'il lui avait fait de l'amour: elle essaya d'y ajouter de nouveaux traits encore plus effrayans, dans l'espoir qu'en se représentant de Bliville, sous de si noires couleurs, elle parviendrait facilement à le bannir de son cœur; mais celles que sa raison traçait, étaient aussi-

tôt effacées par l'amour, qui y en ſubſtituait de plus riantes : il lui repréſentait le Marquis, tendre, conſtant, vertueux : & banniſſant ſes funeſtes idées, il ne laiſſa plus dans ſon cœur, qu'une ſecrette joie du prochain retour du Marquis. Enfin ce jour arriva, & voici comment ſe fit cette entrevue.

Le Comte de Bricour & Célide, étaient avec Monſieur de Blémigni & ſa ſœur, qui ayant repris toute ſa ſanté, était venue voir ſa chere amie : quant à Monſieur de Blémigni, ſes tendres regards, faiſaient encore mieux connaître à Mademoiſelle de Bricour, la violence de ſa paſſion, que toutes ſes pa-

roles ; comme, ils s'entretenaient assez agréablement, les rayons du soleil, ayant fait place à ceux de la lune : ils entrerent dans les jardins, dans l'intention de jouir de la beauté de la soirée, qui malgré les frimats de la saison, était fort agréable ; mais à peine eurent-ils fait vingt pas, qu'un domestique du Comte de Bricour vint l'avertir que le Marquis de Bliville venait d'arriver, & qu'il demandait l'honneur de le saluer avec un de ses amis : Célide entendant prononcer le nom de son amant, éprouva une émotion inexprimable ; & elle rougit si considérablement, que Monsieur de Blémigni, qui l'observait sans cesse, s'en

s'en apperçut, & ſentit un trouble qui ne peut ſe dépeindre, comme s'il eût eu un preſſentiment ſecret que ſon rival allait paraître.

Le Comte, ſur ce que ce domeſtique lui dit, ſortit du jardin pour aller recevoir le Marquis, & y laiſſa ſa fille, avec Monſieur & Mademoiſelle de Blémigni. Célide ne vit pas ſans chagrin, différer l'inſtant de voir de Bliville; auſſi, ſes paroles ſe reſſentaient-elles de l'impatience qui agitait ſon cœur: elle avait un air diſtrait qui n'échappa pas à Monſieur de Blémigni; ſes regards ſe tournaient vers la ſalle qu'ils avaient quittée, & où elle jugeait bien que

le Marquis était : enfin, elle vit reparaître son pere avec de Bliville & de Séminille ; mais, elle ne remarqua pas ce dernier. Le Marquis vola à elle, d'un air tendre & respectueux ; & après lui avoir fait son compliment, qui n'eut rien de particulier, à cause des personnes qui étaient présentes, il se tourna vers elles, & les salua avec cette politesse qui ne l'abandonnait jamais. Quant au Chevalier de Séminille, il ne vit pas plutôt Célide, qu'il fut extraordinairement surpris de sa beauté ; car quelques éloges, que le Marquis lui en eût fait, il n'avait pas cru qu'elle eût un si grand éclat ; & il s'était imaginé, que

ſon ami aveuglé par l'amour, lui avait attribué des charmes qu'elle n'avait pas : auſſi fut-il ſi ravi, de voir une perſonne ſi charmante, que s'étant approché d'elle, il lui parla dans des termes, qui exprimaient toute l'admiration dont il était rempli. Célide répondit à ſon compliment avec un eſprit & une modeſtie, qui la lui firent trouver encore plus aimable; & ſi de Bliville eût pu pénétrer ſes ſentimens, il eût été peu ſatisfait de lui avoir fait connaître Mademoiſelle de Bricour. Mais quant à Monſieur de Blémigni, il connut dans l'eſpace d'un demi-quart-d'heure, qu'il avait dans de Bliville, un

rival, & de plus, un rival aimé; le Marquis s'apperçut aussi que de Blémigni était le sien, & en eut beaucoup d'inquiétude; mais elle se dissipa un peu par la joie qu'il lisait dans les yeux de Célide, & dont il voyait bien que sa présence était la cause. Mais ce qui diminua sa douleur, augmenta celle de Monsieur de Blémigni, qui ne trouvant de Bliville, que trop aimable pour son repos; & remarquant aussi les regards favorables, que Célide jettait sur lui, sentit un désespoir si grand, qu'il quitta à l'instant le Château, & fut dans le sien, se livrer à la violente affliction dont son cœur était déchiré,

Lorſqu'il ſe fut retiré avec ſa ſœur, le Marquis, après avoir reſté environ une demi-heure, voulut en faire autant; mais le Comte le retint & le força d'accepter un appartement dans ſa maiſon, pour lui, & un pour ſon ami. Ils reſterent dans le jardin, juſqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avait ſervi. Le ſouper ſe paſſa avec tout l'agrément imaginable; le Marquis fit encore mieux connaître ſon eſprit au Comte de Bricour & à ſa fille, dans cette occaſion, que dans nulle autre; & le Chevalier, qui avait voulu autrefois perſuader à de Bliville qu'il était aimé, chercha à s'en diſſuader lui-même. La vue

de notre héroïne jetta dans son cœur, les semences d'une passion qui fit tous les malheurs de sa vie, ainsi que la suite de cette histoire l'apprendra. Mais enfin, les sentimens, dont il se sentit pénétré ce jour-là, le rendirent aussi-tôt l'émule de son ami, dans les soins que celui-ci apportait pour plaire à Mademoiselle de Bricour.

Le lendemain de leur arrivée, le Marquis qui ne soupçonnait encore rien de l'amour du Chevalier, lui dit : — eh bien! mon cher de Séminille, tu as vu Mademoiselle de Bricour; tu as vu sa beauté dont tu auras certainement trouvé que je t'avais donné une faible idée,

en comparaiſon de ce qu'elle eſt effectivement: mais, conviens auſſi qu'il n'y a pas d'expreſſions aſſez énergiques, pour pouvoir peindre dignement les charmes de cette adorable perſonne.—— Il eſt vrai qu'elle eſt aimable; répondit négligemment le Chevalier, qui craignait qu'en la louant avec trop de chaleur, le Marquis ne connût ce qui ſe paſſait dans ſon ame.——Il faut être bien avare de louanges, reprit de Bliville d'un air piqué, pour en donner ſi peu à une perſonne, qui mérite celles de toute la terre!——Le Chevalier, voyant que de Bliville ſe fâchait de la médiocrité des éloges, qu'il faiſait de Célide,

n'eut besoin, pour l'appaiser, que de suivre les mouvemens de son cœur : en effet, il en parla dans des termes si flatteurs; & ses yeux, ses gestes, en un mot, tout en lui secondait si bien ses paroles, qu'il était facile de voir qu'il pensait véritablement ce qu'il disait, & que la complaisance n'y avait aucune part. Ce que de Bliville remarquant, il en fut étonné; & se rappellant la façon, dont peu auparavant, il s'était exprimé sur le même sujet, cette réflexion le plongea dans une rêverie que de Séminille remarqua; & en devinant la cause, il le quitta brusquement, & fut dans un bois, qui était dans les jardins du

Château, s'abandonner à la mélancolie, que l'état où était son cœur lui inspirait. Pour le Marquis sa rêverie se dissipa promptement; il attribua ce que de Séminille lui avait dit, à une inégalité d'humeur; il ne pensa plus qu'à chercher avec beaucoup de soins, le moment d'entretenir Célide en particulier, qu'il trouva facilement, ainsi qu'on va le voir.

Le Comte de Bricour était dans les jardins, lorsque le Chevalier y entra, ainsi que je l'ai dit, après l'entretien qu'il avait eu avec son ami. Il trouva donc dans ce bois, où ses sombres idées le conduisaient, le pere de celle qui les causait: en l'ap-

percevant, il se fit violence, pour dissiper les traces de tristesse, qui étaient sur son visage; & pour entretenir le Comte, de même que si son esprit eût été entierement libre.

Le Marquis descendit peu-à-près lui, & s'étant informé aux domestiques si le Comte était visible, ils lui dirent qu'il était dans les jardins; mais qu'il pouvait voir, s'il le souhaitait, Mademoiselle de Bricour. Le Marquis ne laissa pas échapper l'heureuse occasion qui se présentait; il vole à Célide, & après l'avoir saluée, de cet air respectueux & tendre, qu'il avait toujours, quand il était auprès d'elle. —— Eh bien! Mademoi-

ſelle, lui dit-il, me ferez-vous la grace de décider mon ſort, ainſi que je vous en ai ſupplié, dans ma derniere lettre; mais, ſongez, je vous en conjure, que mes jours en dépendent; & que ſi vous ne m'êtes pas plus favorable, que votre lettre, (la ſeule que j'aye reçue de vous, pendant une abſence de cinq mois,) je percerai ce cœur, continua-t-il, en y portant la main, qui ne pourra ſupporter votre haine, ſans un déſeſpoir qui me fera trancher ma malheureuſe vie: daignez donc, Mademoiſelle, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds, daignez m'apprendre ſi je dois eſpérer, ſi je dois craindre, ſi je dois vivre, ou ſi je dois mou-

rir : de vous ſeule, oui, adorable perſonne, de vous ſeule dépend mon deſtin. —— Ceſſez, Monſieur, lui dit Célide : ceſſez, je vous prie, des diſcours que je ne puis ni ne dois entendre. —— Ah ! Mademoiſelle, dit de Bliville, en ſe levant d'un air déſeſpéré ! quel Arrêt ! C'eſt celui de ma mort ! car ne penſez pas que je puiſſe vivre haï de la charmante Célide. —— S'il n'y a que ma haine, comme vous le dites, qui doive cauſer la perte de votre vie, il n'y a pas d'apparence que vous la perdiez ſi-tôt. —— Mais Mademoiſelle, puis-je le croire, après les cruelles paroles qui ſont ſorties de votre bouche ? —— Eh ! Marquis,

quand j'écouterais celles que vous m'avez dites, que pourriez-vous vous en promettre? ——Ah! Mademoiselle, pouvez-vous penser que la certitude de ne vous être pas indifférent, ne me rendît infiniment heureux? J'ai même besoin de cet aveu, pour faire usage du consentement que Monsieur le Comte m'a donné, d'instruire mon pere de l'amour que j'ai pour vous: comment oserai-je faire cette démarche, sans savoir si votre cœur l'approuve. —— Je ne désapprouve jamais rien de ce que fait & de ce que dit mon pere: mais puisque vous me consultez sur ce sujet; je vous dirai, que je souhaiterais que

vous n'employassiez point auprès de Monsieur le Duc, des prieres dont l'inutilité est si visible. ——Eh! Mademoiselle, pourquoi me céler plus longtems toute l'étendue de mon malheur? Vous aimez, je le vois; oui; l'heureux de Blémigni m'a ôté le droit de pouvoir prétendre à votre cœur : mais dumoins, en le possédant, de grace, dites moi s'il en connaît tout le prix? ——C'en est trop, s'écria Mademoiselle Bricour, de joindre l'outrage à la hardiesse! allez, Monsieur, ne me parlez jamais, & ne troublez point, ajouta-t-elle, en se levant, la résolution où je suis de vous éviter. —— En finissant ces mots, elle voulût le quitter;

mais le Marquis l'arrête, se précipite à ses genoux, les yeux mouillés de larmes : — Ne me retenez point; lui dit Célide en détournant la tête. — Ah ! Mademoiselle, dit le Marquis, pardonnez à un malheureux qui vous adore, une faute que l'amour seul lui a fait commettre. J'ai vu que Monsieur de Blémigni.... — Non, Monsieur, non, interrompit Célide, je ne veux point vous entendre. — Elle se met alors en devoir de sortir : il court à elle, mais Célide quoiqu'attendrie de sa douleur, rassemblant toute sa fermeté; & de cet air majestueux qui lui était propre, & qui imprimait la crainte & le respect; — je vous dé-

fends de me suivre, lui dit-elle : —— En achevant ces paroles, elle passe dans un autre appartement, en ferme la porte sur elle ; & laisse de Bliville anéanti par son désespoir. —— Grand Dieu ! s'écria-t-il ; qu'ai-je fait ! qui ? moi, j'aurais offensé... pardonnez, charmante Célide, continua-t-il, comme si elle eût pu l'entendre : Ah ! si je vous aimais moins !....... —— En cet endroit, le Marquis s'arrêta ; & réfléchissant que le Comte ne tarderait pas à mettre fin à sa promenade, & qu'il trouverait fort extraordinaire, de le voir seul dans cette salle, il fut le joindre, & le rencontra avec de Séminille. Quoique le Marquis

quis essayât de remettre sur son visage, un air satisfait, il n'y réussit que très-imparfaitement; car, toutes les fois qu'il pensait que Mademoiselle de Bricour était irritée contre lui, il paraissait dans ses yeux, dans ses paroles & dans toutes ses actions, un redoublement de tristesse & de contrainte, qui n'échapperent pas au Comte, & encore moins au Chevalier qui l'observait très-attentivement.

Pendant ce tems, Célide retirée dans son cabinet, payait cherement les marques de colere qu'elle avait données au Marquis, par la douleur qu'elle avait de celle qu'elle lui causait. —

Hélas ! disait-elle ; pourquoi ai-je connu de Blémigni ! ou plutôt, pourquoi ai-je connu de Bliville ! funeste amour, continua-t-elle, en répandant des larmes, tu es destiné à faire le malheur de ma vie. Grand Dieu ! s'écria-t-elle ; je m'entends reprocher d'aimer de Blémigni, par l'homme qui ne m'en laisse plus le pouvoir : Ah ! le cruel ! s'il connaissait mon cœur, il verrait combien ce soupçon l'outrage & le déchire : de Blémigni, c'est toi hélas ! c'est toi qui m'a fait essuyer cet accablant discours : Ah ! de Bliville, tu verras par la façon dont je me conduirai envers lui, que tu m'as accusée injustement :

mais, reprit-elle, ne ſemble-t-il pas que je veuille le convaincre que je ne ſuis ſenſible pour perſonne, pour lui perſuader qu'il me l'a rendue. Non, de Bliville, non : tu ne ſauras jamais ton triomphe : Ciel ! ſi je pouvais vaincre cette paſſion, que je comblerais mon pere de joie ! mais ſi j'acceptais la main que de Blémigni m'offre ſi généreuſement, ne pourais-je pas eſpérer que la tendreſſe d'un mari eſtimable & aimable, la la raiſon, la vertu, le devoir, le plaiſir de ſatisfaire un pere, que j'ai plongé dans la douleur ; ne pourrais-je pas, dis-je, eſpérer que des motifs ſi puiſſans me rendraient victorieuſe d'un amour,

où l'honneur s'opposerait entierement: ne dois-je, pas au lieu d'ôter toute espérance à Monsieur de Blémigni, recevoir cette main qu'il me présente, comme un soutien, qui m'arrête au bord du précipice: mais, ciel! Quoi? Que dis-je? m'unir à un homme que je ne pourrais aimer! Dieu! Quel tourment!.... Mais, fille insensée! tu ne te fais cette objection, que parce que ton lâche cœur n'a pas assez de courage, pour rompre les liens dont il est chargé Quoi! contina-t-elle, suffoquée par les sanglots, les yeux baignés de pleurs, qui inondaient son charmant visage: quoi! en dépit de moi-même, malgré

tous mes efforts pour bannir une passion qui détruit toute ma félicité présente, & à venir, je la retrouve toujours aussi forte qu'elle était ; & les larmes que je verse sur le feu qui me consume, au lieu d'en éteindre la flamme, ne la rendent que plus ardente. —

Mademoiselle de Bricour, pensant alors que son pere pourrait entrer dans son cabinet ; & ne voulant pas qu'il la vît dans cet état, essuya ses pleurs, ramena sur son visage la tranquillité, autant qu'il lui fut possible ; & prenant un livre, (car c'était toujours par la lecture qu'elle adoucissait les peines de son ame,) elle lut

jusqu'au moment où on vint l'avertir qu'on avait servi. En prenant le chemin de la salle à manger, elle sentit une émotion dont le Marquis était la cause ; car après ce qui s'était passé entr'eux, elle ne pouvait penser qu'elle allait le voir sans être extrêmement troublée : en l'appercevant, de Bliville s'avança vers elle, & lui présenta la main, pour la conduire à sa place ; mais, de Séminille qui était plus près de la porte lorsqu'elle entra, ne lui en donna pas le tems, & il ne put que la saluer ; mais ce fut d'un air qui exprimait si bien le regret qu'il avait, de l'avoir offensée, & qui semblait implorer son

pardon, d'une maniere si soumise, que Mademoiselle de Bricour en fut véritablement touchée. Il eut pourtant un sujet de consolation; car il se trouva à côté d'elle à table : pendant le repas, ses yeux, ses moindres actions qui n'auraient pas été remarquables pour ceux des indifférens, mais, qui n'échapperent pas à Célide, lui prouverent combien il craignait de ne pas obtenir sa grace. Elle vit dans ses timides, passionnés & respectueux regards, l'inquiétude où il était plongé.

Le Comte, & même le Chevalier, (quelque clairvoyant qu'il fut :) ne l'apperçurent pas; mais il ne cherchait à les rendre

visibles, qu'à celle qui les causait, & qui en effet n'en perdit rien.

Après qu'on eut desservi, le Marquis trouva un moment pour parler, sans être entendu, à Mademoiselle de Bricour. Le Comte & le Chevalier étaient à l'entrée d'une autre piéce, où de Séminille admirait plusieurs tableaux. Le Marquis profitant de ce moment, s'approche de Célide. —— Eh bien! Mademoiselle, lui dit-il; êtes-vous toujours irritée contre moi: & me défendez-vous d'espérer, que mes soumissions, mes respects & le repentir le plus vif, ne fléchiront point votre colere, & ne m'obtiendront pas le pardon d'une offense que l'amour

l'amour seul a causée.——Ce n'est qu'à condition que vous ne m'en entretiendrez jamais, que je consens à oublier tout ce que vous m'avez dit ce matin; & à avoir pour vous les mêmes sentimens d'estime & de reconnaissance que j'ai eus pour le libérateur de mon pere, & que j'aurai toujours, quand il n'en exigera pas plus, & qu'il ne me dira rien, que je ne doive entendre.——Ah! Mademoiselle, si pour cesser de vous paraître coupable, il faut que je cesse de vous adorer, je le ferai toute ma vie: car ce n'est qu'en quittant le jour, que je peux perdre la passion que vous m'avez inspirée: Ah! ne croyez pas, que

je puisse bannir de mon cœur, les sentimens qu'il a pour vous, quand même ils seraient injustes, & que je le souhaiterais : jugez donc, si, lorsque la raison l'approuve, si, lorsque j'en fais le sujet de mon respect & de mon adoration, puisque vous en êtes l'objet ; jugez donc vous-même si vous ne me demandez pas l'impossible. —— Comme il en était là de son discours, le Comte & le Chevalier pousserent la porte de l'appartement où ils étaient, pour regarder un tableau ; ce que de Bliville remarquant, il profita de cet hasard heureux, pour presser encore plus vivement Célide, d'oublier sa faute ; il

ſe jetta à ſes genoux, quoiqu'elle voulut l'en empêcher ; & reprenant la parole, il la ſupplia de nouveau de lui accorder ſon pardon : —— Je l'accorde, lui dit-elle, au généreux libérateur de mon pere, & je le refuſe au Marquis de Bliville. —— Ah! Mademoiſelle, reprit-il, ſi de Bliville eſt coupable, le libérateur de Monſieur le Comte, (puiſque vous voulez bien lui donner ce glorieux titre,) peut-il être innocent? Et ſi le libérateur n'eſt pas coupable, de Bliville peut-il l'être? d'ou vient donc adorable Célide, d'où vient cette diſtinction? voudriez-vous dire que vous faites grace à celui qui, dites-vous, a ſauvé les jours

du Comte; & que vous la refusez à l'homme qui vous adore: mais, Mademoiselle, vous ne pouvez séparer celui qui a prêté un léger secours, au pere que vous chérissez, de celui que vous voyez à vos pieds, & qui vous jure un amour éternel que rien ne pourra détruire. —— Eh bien! reprit Mademoiselle de Bricour, je ne pardonnerai point au libérateur de mon pere, puisque vous me prouvez qu'il est aussi coupable que le Marquis de Bliville: ainsi Monsieur, ajouta-t-elle avec un demi sourire, en suivant vos conseils, je ne ferai point d'injustice. —— De Bliville allait lui répondre; mais entendant la porte s'ouvrir

il se leva promptement ; & le Comte & le Chevalier qui parurent aussi-tôt, se joignant à Célide & au Marquis, la conversation devint générale, au grand regret de de Bliville, & à la satisfaction de Célide

Mais, quant à Monsieur de Blémigni, depuis l'instant fatal où il avait remarqué que le Marquis aimait Célide, & que les yeux perçans de l'amour lui avaient fait découvrir dans ceux de Mademoiselle de Bricour, qu'elle répondait aux sentimens du Marquis, il était en proie aux chagrins les plus cuisans : il forma mille fois la résolution d'oublier Célide, de

n'aller plus chez le Comte de Bricour; & mille fois, il sentit évanouir un dessein que l'amour déséspéré lui suggérait; il finit par vouloir aller chez le Comte, pour observer s'il ne s'était pas trompé; il alla même jusqu'à se flatter qu'il s'était fait illusion: il se reprocha un jugement qu'il accusa d'être trop précipité; & il prit avec sa sœur, le chemin du lieu qu'habitait la personne qui lui était si chere.

En arrivant chez le Comte, après l'avoir salué, & lui avoir fait les complimens d'usage en ces occasions, ainsi qu'a Célide, il salua d'abord le Chevalier de Séminille, qu'il ne connaissait pas encore pour son rival: en-

ſuite, il fit un ſalut au Marquis, d'un air contraint, que celui-ci lui rendit de même : ce que Mademoiſelle de Bricour remarquant, elle n'en uſa envers Monſieur de Blémigni, que comme la ſeule politeſſe l'exigeait, pour diſſuader le Marquis de la penſée où il était ; mais de Blémigni ne tarda pas à s'appercevoir que de Séminille avait autant de droit à ſa haine que le Marquis ; car il connut qu'il aimait auſſi Célide. Le Chevalier de ſon côté, s'apperçut des ſentimens de de Blémigni pour Mademoiſelle de Bricour ; & le Marquis, en ſe confirmant dans la premiere idée où il avait été, que les

charmes de Célide avaient captivé de Blémigni, vit qu'ils n'avaient pas été moins puissans sur le cœur du Chevalier : enfin, de Bliville, de Blémigni & de Séminille, demeurerent persuadés, (comme il était vrai,) qu'ils étaient rivaux les uns des autres : & chacun eut des inquiétudes très-vives, que l'un d'eux ne fût plus heureux que lui. Mais de Blémigni, & de Séminille virent bien, que le Marquis possédait le cœur de celle qui leur avait enlevé les leurs. Joint à la tristesse que cette pensée leur inspirait, il se joignait un autre sujet à celle du Chevalier, qui lui faisait livrer dans son ame un cruel

combat : car enfin, il était ami du Marquis ; c'était lui que le Marquis avait toujours aimé le plus cherement ; il lui avait fait confidence des sentimens qu'il avait pour Célide : n'était-ce donc pas, disait de Séminille, trahir son amitié, sa confiance, que de chercher à lui ravir le cœur de celle qu'il adorait : c'était de cette sorte qu'il raisonnait, lorsqu'il n'écoutait que l'honneur ; mais, quand l'amour parlait, l'honneur était muet ; & il ne s'occupait plus que de trouver l'occasion de déclarer à Célide l'amour qu'il avait pour elle, sans se ressouvenir que le Marquis était son ami.

Quant au Comte de Bricour, qui connaissait déja les sentimens du Marquis & de Monsieur de Blémigni pour sa fille, il n'y eut que ceux qu'il remarqua dans Séminille, qui, en l'affligeant, le surprirent : Célide seule, ne s'en apperçut point ; car, Mademoiselle de Blémigni, qui jusqu'alors n'avait pas fait attention à l'amour de son frere, en demeura convaincue ; & elle connut aussi que de Bliville & de Séminille, étaient percés du même trait que lui, par la même personne ; mais elle cherchait à se dissimuler les sentimens de ce dernier, qui firent sur son cœur une impression désagréable ; la

raiſon en ſera développée dans la ſuite de cette hiſtoire.

Telles étaient les diverſes penſées, qui occupaient cette compagnie, & qui répandaient dans la converſation de ſix perſonnes très-ſpirituelles, un air de contrainte & d'inquiétude, qui en banniſſait tout l'agrément. Monſieur de Blémigni, ne pouvant ſupporter plus long-tems la vue de ſes rivaux, avec la cruelle certitude de n'être pas aimé de Mademoiſelle de Bricour, quitta le Château; & revint chez lui, ſi accablé de douleur, qu'il fit confidence à ſa ſœur, de la paſſion qu'il avait pour Célide; il lui apprit auſſi qu'il lui en avait fait l'a-

veu, la réponse qu'elle lui avait faite; il lui dit qu'enfin, pour comble de malheur, il avait deux rivaux, & qu'il y en avait un d'aimé, qu'il lui désigna, en lui nommant le Marquis de Bliville; & après lui avoir montré toute la violenee de son désespoir: —— C'est de vous, ma chere sœur, continua-t-il, que j'attends du soulagement à mon infortune: —— Moi! mon frere? interrompit Mademoiselle de Blémigni; eh! que puis-je pour votre bonheur? ne vous abusez-vous pas? —— Non, ma sœur, non: & si vous aimez assez votre frere, pour exécuter ce dont il va vous prier, il peut encore espérer.

—— Ah ! en doutez-vous ? parlez mon frere ; & si ce que vous demandez est en mon pouvoir, soyez assuré que votre sœur saisira avec joie, tout ce qui pourra concourir à vous rendre heureux. —— Eh bien ! ma sœur, puisque vous me promettez de faire ce que je desire ; je vais vous l'apprendre : Mademoiselle de Bricour vous aime beaucoup ; son cœur est sensible, & généreux ; l'amitié y doit avoir des droits : parlez-lui donc, ma sœur ; & peignez lui, avec toute l'énergie dont vous êtes capable, l'amour que j'ai pour elle, & qu'elle n'ignore pas : dites lui que je ne puis vivre, si elle y est toujours insensible ; en-

fin, employez auprès d'elle les prieres les plus touchantes : faites que ma tendresse, s'expliquant par la voix d'une personne qu'elle aime, dont elle est aimée, & qui est sœur de celui qui l'adore, ne lui soit pas odieuse. —— Ah ! mon frere, si Mademoiselle de Bricour aime le Marquis de Bliville ; que les paroles de l'amie seront faibles contre celles de l'amant ! —— Eh ! cruelle ! pourquoi vouloir m'ôter une illusion si chere à mon cœur, & qui seule m'attache encore à la vie, —— Mais mon frere, pourquoi voulez-vous vous flatter d'une fausse espérance ? Ne devriez-vous pas au contraire, faire usage de la

connaiſſance que vous avez, de l'affection de Célide pour le Marquis, pour bannir de votre âme, celle qu'elle vous a inſpirée: car enfin, ſi Mademoiſelle de Bricour n'était qu'inſenſible, vous pourriez penſer qu'elle ne le ſerait pas toujours; mais, ſi elle aime, comme je le crois, (car, je ne vous diſſimulerai pas que j'ai remarqué dans ſes yeux, les ſentimens dont vous la ſoupçonnez,) vous n'avez plus rien à eſpérer; car, il eſt certain que vous ne réuſſirez pas à enlever au Marquis le cœur qu'il poſſéde; ſoyez en perſuadé, mon frere: je connais Mademoiſelle de Bricour; ce qu'elle

aime aujourd'hui, elle l'aimera toute sa vie : ainsi soyez assuré qu'elle vous estimera toujours. Vous dites qu'elle est généreuse; c'est une qualité qui ne la rendra pas inconstante; mais, qui vous fera acquérir son amitié : elle plaindra les maux que vous souffrez pour elle; & au défaut de son amour, vous obtiendrez dans son esprit, la même place qu'elle m'y donne, & que je la prierai de vous accorder : voilà mon frere ce que je m'engage à dire à l'aimable Célide; mais, rien de plus. —— Ah! ma sœur, s'écria le triste de Blémigni : que l'amitié de celle que j'adore, est une faible consolation pour un amour comme

comme le mien ! Eſt-ce donc là ce que vous m'aviez promis ? tout m'abandonne, continua-t-il d'un ton déſeſpéré ! tout conſpire & ſe raſſemble, pour me rendre malheureux : les perſonnes, qui me ſont les plus cheres, me portent un coup mortel : cruelle ſœur ! cruelle Célide ! vous voulez ma perte ! mais, je me vengerai des mépris de votre amie, ajouta-t-il, en s'adreſſant à ſa ſœur ; quoique vous ſoyez unie avec elle, contre votre frere ; oui : je m'adreſſerai au Comte de Bricour pour obtenir la main de ſa fille ; ma fortune, l'eſtime & l'amitié qu'il a pour moi, me répondent qu'il agréera

mon alliance. Elle me haïra, direz-vous; n'importe: elle ne pourra me haïr plus qu'à présent! & en la possédant, je m'en consolerai. Quant à son amant; j'ai assez de courage, quelque soit celui qu'on lui attribue, pour l'empêcher de la revoir jamais; & je vais de ce pas...... —— ô mon frere, s'écria Mademoiselle de Blémigni, en le retenant, comme il était sur le point de lui échapper: arrêtez! qu'ai-je entendu! ô ciel! en croirai-je mes oreilles? est-ce vous, mon frere, est-ce vous qui parlez! Ah! si Mademoiselle de Bricour vous entendait, que dirait-elle? quoi! vous formez le barbare projet de l'épouser,

pour la rendre malheureuse? vous voulez ôter la vie à celui qui lui est cher ? est-ce là être juste, & généreux ? Ah ! vous êtes injuste de vous plaindre de l'insensibilité que Mademoiselle de Bricour a pour vous: elle a connu le Marquis de Bliville avant vous; il a conservé les jours de son pere; & il paraît qu'en sauvant la vie du pere il a perdu son cœur en voyant la fille. La tendre Célide l'aura aimé, par inclination, il est vrai; mais, sur un cœur tel que le sien, la reconnaissance aura eu bien du pouvoir: & vous voudriez donc, à cause que ses charmes ont vaincu votre indifférence si constante jusqu'à présent,

qu'elle cessât d'aimer le Marquis ; qu'elle ne se souvînt plus de ce qu'elle lui doit: en un mot, que par une insigne perfidie, elle trahît de Bliville, & eût pour vous les mêmes sentimens qu'elle a pour lui : voilà mon frere, ce que vous desirez en souhaitant d'obtenir l'affection de Mademoiselle de Bricour. Vous souhaitez, dis-je, qu'elle devienne inconstante, perfide, ingrate, & par conséquent méprisable. Ah ! mon frere, cette âme serait-elle digne de s'unir avec la vôtre ! je vous dirai aussi que vous n'êtes pas généreux, de vouloir détruire son bonheur, en la privant d'un homme que vous savez être aimé

d'elle : non, mon frere, non ; vous ne l'êtes pas : un amant véritablement généreux, quoiqu'il ne puisse espérer de posséder le cœur de l'objet qu'il chérit, ne veut pas, parce qu'il se trouve infortuné, que ce qu'il aime, le soit aussi. Autrement, (je vous le dis avec franchise,) il n'est guères estimable. Quoi! à cause que vous aimez, vous voulez exiger qu'on vous aime? & vous voulez enfin régner en tyran sur le cœur de celle qui a assujetti le vôtre : y trouvant de l'impossibilité, vous songez à employer l'autorité d'un pere, pour satisfaire votre passion? Vous attirer sa haine, n'est rien pour vous : au contraire : vous

cherchez à l'augmenter, en trempant votre bras dans un sang qui lui est précieux. Eh! vous viendrez donc à l'autel, lui présenter une odieuse main, fumante encore du sang de son amant!.... Mon frere! Ah! quel horrible tableau! non: je ne puis croire que vous n'en soyez pas touché; pour moi, je n'y peux penser sans frémir!..... Mais, votre intérêt veut que j'y en ajoute un autre aussi réel, & non moins affreux!

Quand un lien indissoluble vous aurait uni à la charmante Célide: quelles douceurs, mon frere, trouveriez vous dans une union que son cœur désapprouverait? que l'obéissance seule,

& la crainte de déplaire à son pere, lui auraient fait contracter? Il est vrai, que comme Mademoiselle de Bricour a une rare vertu, elle ferait tous ses efforts pour vous cacher sa haine; pour vous montrer toute la tendresse, que son devoir exigerait: mais, mon frere, en seriez-vous plus heureux, lorsque vous verriez votre femme vous regarder comme le cruel auteur de ses peines, qu'elle se trouverait obligée de vous cacher; & de vous montrer dans ses yeux, du contentement, tandis qu'en votre absence, elle les aurait baignés de pleurs, & que son cœur serait déchiré. Ah! mon frere, le vôtre pourrait-il

être satisfait, d'avoir à se reprocher les malheurs d'une si aimable personne? non, mon cher frere; ne le croyez-pas: croyez en plutôt une sœur qui vous aime véritablement, & qui ne vous parle ainsi, que pour vous empêcher d'être infortuné: car, plus votre femme serait vertueuse, plus vous auriez de remors; vous ne pourriez regarder les marques de tendresse qu'elle vous donnerait, que comme des effets de sa vertu, désavouées par son cœur. Vous gémiriez alors sur l'infortune qui serait votre ouvrage:..... Mais, vains regrets! il serait consommé..... Vous passeriez vos jours dans le

le désespoir : vous regretteriez votre vertu, votre générosité passées ; & ne pouvant recouvrer ces biens si chers à quiconque aime l'honneur, vous seriez en horreur à vous-même: Ah! mon frere, ne vous exposez pas à de si horribles tourmens! il en est tems encore : voyez l'effrayant précipice, que vous voulez creuser sous vos pas..... Rappellez votre vertu : qu'elle triomphe de votre passion. Enfin, redevenez tel que je vous vis autrefois ; & contentez-vous de l'estime & de l'amitié de Mademoiselle de Bricour, puisqu'elle ne peut vous accorder davantage : & soyez assuré, que l'une & l'autre sont assez précieuses,

pour vous consoler de son amour pour de Bliville. —— Ah ma chere sœur, lui dit de Blémigni, en l'embrassant; que ne vous dois-je pas! vous m'éclairez! vous m'ouvrez les yeux sur l'injuste & cruelle action que j'étais prêt d'entreprendre : cependant, vous ne m'ôtez pas mon amour; il est toujours aussi fort, aussi tendre; mais plus respectueux : ah! je suis bien éloigné de vouloir attaquer les jours de de Bliville.... Vis, heureux rival! vis! posséde en paix le cœur de celle que j'adore! Mais qu'elle reconnaisse du moins, que si tu n'es pas vaincu en amour; tu l'es en générosité, par le malheu-

reux de Blémigni. Allez, ma chere sœur, continua-t-il, allez employer auprès de l'incomparable Célide, vos prieres pour obtenir d'elle son estime, son amitié, & sa pitié pour votre infortuné frere. —— Oui, mon frere, lui dit-elle, je vous le promets; oui, demain, je l'instruirai de vos généreux sentimens. —— Mais, ma sœur, interrompit de Blémigni; Mademoiselle de Bricour ne vous a rien dit de ceux qu'elle a pour le Marquis: parlez-lui, je vous prie, comme si vous les ignoriez: entretenez la en premier lieu, de ma passion; représentez lui en l'énergie: faites tous vos efforts pour en obtenir du retour. Mettez

en usage les plus tendres caresses ; enfin servez-vous de tout le pouvoir de l'amitié, pour vaincre son inclination pour de Bliville, & son idifférence pour moi : peut-être qu'en agissant ainsi, (ne détruisez point, je vous en supplie, ce doute flatteur,) peut-être, dis-je, que vous parviendrez à me rendre heureux. —— ! Ah ! mon frere, ne l'espérez pas ; non : je ne puis vous laisser le bandeau qui vous couvre les yeux ; je ne puis avoir pour vous cette fatale complaisance ; & je ne serai satisfaite, qu'après vous l'avoir arraché. Ne croyez pas que le cœur de Célide soit assez volage, pour recevoir si facilement

de nouvelles impreſſions : eh ! ſur quoi ſerait donc fondé ſon changement ? ſur quelques paroles que je lui aurais dites ? C'eſt eſtimer bien peu celle que vous aimez, de la ſoupçonner capable d'une telle légèreté. Non, mon frere, je ne me conduirai point ainſi, vis-à-vis de mon amie : je commencerai par lui reprocher le peu de part qu'elle me donne en ſa confiance ; je lui ferai connaître que j'ai pénétré ſes ſecrets ; je lui dirai enſuite, que l'intérêt que vous prenez à ceux d'une pareille nature, vous les a fait appercevoir, plutôt que moi ; que la douleur dont vous avez été ſaiſi, en voyant ſa

tendresse pour de Bliville, vous a porté, à me faire l'aveu de celle qu'elle vous a inspirée; je lui ferai une peinture vraie, forte & touchante de votre désespoir; & après, je lui dirai que, quoique votre amour soit toujours le même, vous avez résolu de ne point troubler son bonheur; & que vous implorez pour seule récompense d'une passion qui durera autant que votre vie, & dont vous lui sacrifiez toutes les espérances, qu'elle devienne votre amie; & qu'elle vous regarde, sans pourtant oublier que vous avez été, & que vous êtes encore son amant dans votre âme, comme l'ami le

plus respectueux, le plus affectionné, & le plus fidéle, qui sera toujours prêt à tout entreprendre, pour contribuer à sa félicité, qui peut seule, lui dirai-je, faire la vôtre. —— Ah ! ma sœur, si vous connaissiez l'amour, vous ne me parleriez pas ainsi : mais c'en est fait..... je m'abandonne à vous..... allez voir votre amie, & soyez assurée, que j'exécuterai tout ce que vous promettrez en mon nom. ——

En achevant ces mots, de Blémigni se retira, & fut s'enfermer dans son cabinet, où il essuya les plus rudes combats : les desseins les plus violens, lui passerent par l'esprit ; mais

enfin, il en demeura victorieux.

Le lendemain au matin, Mademoiselle de Blémigni fut chez le Comte de Bricour, pour y parler à Célide qu'elle trouva seule dans son cabinet : elle était appuyée sur une fenêtre, qui, par sa position, découvrait aux yeux une vaste campagne. La saison n'y montrait plus rien d'agréable ; on n'y voyait plus ces objets charmans, dont Vertumne & Pomone, enrichissent les plaines & les coteaux : Flore, l'aimable Flore, ne répandait plus ses précieux & doux parfums : enfin, tout ce qui peut plaire aux yeux, & charmer les sens, avait disparu ; les af-

freux ſifflemens de l'impétueux Borée, avaient ſuccédé à Zéphir. L'agréable murmure des ruiſſeaux, était arêté par des glaçons; un brouillard épais voilait les rayons de Phœbus: les arbres dépouillés de leurs feuillages, étaient couverts de flocons de neige: & l'Hiver ſemblait avoir déployé ſes plus terribles frimats. Cependant, Mademoiſelle de Bricour, trouvait des charmes, dans cette ſombre & horrible perſpective, dont la triſteſſe convenait à ſon cœur.

La rêverie mélancolique où elle était plongée, était ſi profonde, qu'elle n'entendit point entrer Mademoiſelle de Blémi-

gni qui, après l'avoir considérée un instant, fut l'embrasser: Célide surprise fit un cri: mais ayant reconnu une amie qui lui était si chere, elle lui rendit ses caresses de cet air tendre qui y attachait un si grand prix.
——Il paraît, lui dit Mademoiselle de Blémigni, que vous étiez bien occupée à contempler ces tristes objets.——Hélas! répondit Célide en soupirant; on aime à voir ce qui nous est semblable.——semblable! Vous m'étonnez! Jusqu'à présent, il est vrai, je vous ai toujours vue d'un sérieux, qui approche de la mélancolie: mais j'ai cru, que c'était seulement un effet de votre naturel; car, je

vous avouerai que me flattant de posséder votre amitié, j'ai pensé que vous auriez déposé dans le sein d'une amie, qui vous chérit tendrement, les peines qui vous auraient accablée; mais ce soupir, & ces yeux charmans où la tristesse est visible, ne me font que trop voir, que je n'occupe qu'une très-faible part dans votre ame; puisque vous me cachez la douleur où vous êtes plongée.... —— Arrêtez, cruelle amie, & ne me faites pas plus long-tems, le trop sensible outrage, de douter de la vive tendresse que j'ai pour vous. —— Mais, mon aimable amie, comment voulez-vous que j'en sois persuadée,

lorsque vous manquez pour moi de ce qui fait le lien de l'amitié? je veux dire, la confiance: oui, chere amie, oui: tant que vous en manquerez, je n'attribuerai les discours que vous me tenez pour me convaincre du contraire, qu'à une simple politesse, que votre cœur ne seconde pas. —— Mais, quels sont donc, chere amie, ces secrets, que vous m'accusez de vous déguiser? —— Ah! pour cette fois, je ne vous le pardonne pas: quoi vous voulez encore user de dissimulation, lorsque j'ai pénétré dans votre cœur...... —— Eh! qu'avez-vous pénétré? s'écria Célide, avec précipitation, & en rougissant!

— N'en ſoyez point affligée, reprit Mademoiſelle de Blémigni, en ſouriant; & tenez-moi plutôt compte d'une pénétration, que mon attachement pour vous, m'a donnée, & qui me fait découvrir tout ce qui vous intéreſſe. Oui, aimable Célide, oui, j'ai vû que vous étiez adorée du Marquis de Bliville, & de mon frere; de mon frere qui n'a pu obtenir de vous, pour prix de la plus reſpectueuſe & de la plus tendre paſſion, que la plus grande indifférence: j'ai vû auſſi que l'heureux de Bliville a triomphé de votre cœur; & que ſon bonheur détruit pour jamais celui de mon malheureux frere. — Ah! que

me dites-vous ? Non, ma chere amie, non, je ne suis point sensible pour le Marquis de Bliville : je n'ai pour lui que les sentimens d'estime & de reconnaissance que je dois à un homme, qui a sauvé mon pere d'un danger éminent, où il aurait certainement péri ; & le Marquis de Bliville, soyez-en persuadée, n'a point pour moi ceux dont vous le soupçonnez. —— A ! ma chere amie, quand vous pourriez tromper les yeux de l'amitié, abuseriez-vous ceux de l'amour ! & croyez-vous qu'il vous soit facile de dissuader de Blémigni d'une chose que vos regards & ceux du Marquis montrent sans cesse aux

siens ? Cessez donc, tendre amie, cessez de me déguiser votre affection, pour le Marquis de Bliville, & pour vous y engager, sachez que je ne viens point vous demander d'avoir pour mon frere les sentimens que vous avez pour le Marquis ; puisqu'il les connait, sa générosité lui fera renfermer les siens dans son cœur, & ses yeux seuls en seront les muets interprétes : mais avant de m'expliquer davantage, il faut que votre bouche me confirme ce que j'ai découvert. —— De grace ! épargnez-moi un aveu, que je ne puis vous faire ; & puisque vous avez développé ce qui est dans mon ame, n'ayez

pas la cruauté d'exiger que je vous le dise moi-même. —— Célide rougit en achevant ces mots, ce dont Mademoiselle de Blémigni s'appercevant : —— d'où vient, lui dit-elle, en l'embrassant ; d'où vient cette confusion ? Ne parlez-vous pas à une amie, qui, par la tendresse qu'elle a pour vous, a droit à toute votre confiance ? Vous ne voulez donc pas, ma chere Célide, que je puisse me flatter, que vous m'en avez honorée ? & que je croye que vous êtes fâchée que je sois instruite de vos sentimens ? car cette émotion qui paraît sur votre aimable visage, ne me fait que trop voir, que

que vous l'êtes véritablement, d'avoir accordé à mes instances ce que je vous ai pressée de me dire. Ah! que je m'étais abusée! en croyant avoir dans votre cœur, la place que vous avez dans le mien : oui, ma chere amie, oui; j'en suis persuadée: (ainsi, ne cherchez-point à me faire illusion,) on ne peut aimer une personne dont on se défie. Le charme de l'amitié consiste dans le plaisir qu'on goûte en répandant dans le sein de l'ami qui nous est cher, les peines dont on est accablé, & les sujets de joie qui arrivent : ôtez de l'amitié, la confiance, vous en détruisez tout l'agrément ainsi que le lien. Quoi! je vois

une personne que j'aime, douter de ma discrétion, me cacher ses douleurs, me dérober sa satisfaction : je vois tout cela ; & mon cœur n'en serait point blessé ? Ah ! Mademoiselle, j'interroge le vôtre ? Il n'est pas fait pour agir ainsi, envers une amie qu'il aimerait véritablement : —— Quels cruels reproches ! Quels déchiremens, ils excitent dans ce cœur que vous outragez si injustement ! Eh bien ! si, pour vous convaincre de la tendre & sincere amitié que j'ai pour vous, il faut vous découvrir mes plus secrettes pensées, vous allez les connaître... & vous conviendrez, peut-être que je ne vous aime pas

faiblement, quand je vous aurai dit ce que vous allez entendre!
—— Mademoiselle de Blémigni voyant avec quelle véhémence Célide parlait, vit bien que cette ame sensible était affligée du doute qu'elle lui avait fait paraître; & elle le fut de s'être expliquée avec tant de chaleur.
——Pardonnez, ma chere amie, lui dit-elle, en l'embrassant: pardonnez-moi le soupçon que j'ai formé; & ne l'attribuez qu'à la connaissance que j'ai de mon peu de mérite, & de toute l'étendue du vôtre: après cela, vous ne vous étonnerez pas, si j'ai douté que vous m'ayez jugée digne d'avoir pour moi des sentimens, qui font toute ma féli-

cité : & daignez enfin pardonner ce que je vous ai dit aux cris de l'amitié éperdue & craintive : dites-moi, donc, ajouta-t-elle l'embrassant encore une fois, dites-moi, ma chere Célide, que vous me pardonnez. —— Moi! Eh ! qu'ai-je à vous pardonner? tendre amie, ne dois-je pas au contraire, vous remercier de ce que vous m'avez-dit ; puisque c'est cette amitié si précieuse à mon cœur qui vous y a portée ; & si vous n'étiez pas bien persuadée, de celle que j'ai pour vous, je dois m'en plaindre à moi seule, qui apparemment ne vous en ai pas fait connaître l'énergie : mais, ajouta-t-elle, si vous voulez entendre

ce que j'ai à vous dire, ne perdons point de tems; car pour vous faire, avant de nous séparer, le récit que vous m'avez demandé : je ne saurais commencer assez-tôt. ——

Mademoiselle de Blémigni, après avoir témoigné à Célide, qu'elle était très-sensible à sa confiance, l'assura qu'elle serait charmée d'écouter tout ce qui l'intéressait : alors Célide lui raconta ce qu'on a déjà vu, c'est-à-dire, le commencement de l'inclination qu'elle avait eue pour de Bliville, ses combats pour en étouffer les semences, leur peu d'effet; elle lui dit aussi que son pere avait été & était toujours le dépositaire

de cet amour malheureux ; que quoique le Marquis eût pour elle les plus tendres sentimens, elle ne se flattait pas de lui être jamais unie ; parce que la fortune de son pere était fort au-dessus de celle du Comte de Bricour : elle lui dit aussi que le Marquis ignorait l'affection qu'elle avait pour lui, & qu'il l'ignorerait toute sa vie, à moins que par impossible, le Duc de Bliville n'approuvât celle de son fils. Mais elle lui cacha les soupçons que le Marquis lui avait fait paraître, au sujet de Monsieur de Blémigni, pour qui elle dit avoir beaucoup d'estime : —— & croyez, ajouta-t-elle en finissant sa narration : croyez,

chere amie, que si celui qui a conservé les jours de mon pere, n'avait pas fait pour mon malheur, une impression dans mon ame qui répand la plus grande amertume sur les miens : croyez dis-je, que je n'aurais pas été injuste envers votre généreux frere. —— S'il ne fallait, répondit Mademoiselle de Blémigni, que vous adorer autant, pour ne pas dire plus, que le Marquis; mon frere pourrait espérer de n'être pas éternellement malheureux; car, ma chere amie, il est certain qu'on ne peut vous chérir davantage que lui; oui, aimable Célide; il vous aime avec une tendresse que j'entreprendrais vainement

de représenter ! Et la preuve qu'il veut vous donner de son amour, comme vous l'allez savoir, doit-être bien capable d'attendrir votre esprit, dont la générosité est si excessive. Dans la certitude où est de Blémigni, que le Marquis a eu le bonheur de vous plaire ; d'après la réponse que vous lui fites, le jour qu'il vous fit connaître le rang que vous occupiez dans son cœur ; il a perdu l'espérance de faire changer le vôtre en sa faveur, & par conséquent, il a pensé que les marques qu'il vous donnerait de sa passion, vous seraient odieuses & troubleraient votre repos : il n'a point voulu, voyant votre indiffé-
rence

rence pour lui ; il n'a pas voulu, dis-je, s'adresser au Comte de Bricour, pour obtenir une main qui ne pouvait le satisfaire, n'étant pas accordée par l'objet de son amour : il s'est représenté aussi, combien une telle union empoisonnerait votre vie ; & & ne pouvant être heureux, lorsque vous ne le seriez pas, il a pris la résolution de sacrifier son bonheur au vôtre ..... Concevez, ô vous dont l'ame est si tendre ! concevez quels combats l'infortuné de Blémigni a eu à soutenir avant de renoncer au seul espoir qui lui faisait aimer la vie ! enfin, il vous adore, & il se fera la violence de ne vous le dire jamais, si ce

n'eſt par ſes regards, qui, quand il ne le voudrait pas, vous en inſtruiraient à chaque inſtant ; & il vous ſupplie ſeulement, puiſqu'il n'a pu avoir dans votre cœur la moindre part de celle que vous avez dans le ſien, de lui accorder, comme une compenſation des tourmens que vos vertus, votre eſprit & vos charmes lui cauſent ; puiſqu'il vous adore & qu'il ſait que de Bliville vous eſt cher ; il implore, dis-je, votre eſtime, votre pitié & votre amitié que vous ne lui refuſerez pas, ſi vous êtes équitable, & s'il eſt vrai que votre amie ait quelque pouvoir ſur vous. —— Quant à mon eſtime, reprit Célide, elle eſt toute ac-

quiſe à Monſieur de Blémigni ; & pour mon amitié, je ne puis la refuſer au frere de ma tendre amie, qui en eſt ſi digne par lui-même : & j'aurais pour ſon procédé, la plus grande reconnaiſſance, ſi la raiſon, ne m'avertiſſait qu'il ne doit pas lui avoir beaucoup coûté. —— Ah ! ma chere amie, s'écria Mademoiſelle de Blémigni ; faites taire dans cette occaſion votre admirable modeſtie, & n'ôtez pas à mon frere la douceur de penſer que vous le plaignez. —— Eh bien ! je conſens que vous lui diſiez en mon nom tout ce que vous jugerez propre à le conſoler, s'il eſt vrai qu'il ait beſoin de l'être. —— Ah ! n'en doutez-pas !

& soyez persuadée, que son amour sera toujours le même : adieu ma chere amie, ajouta-t-elle, en l'embrassant ; je me hâte d'aller apprendre à mon frere que vous lui accordez ce qui est en votre pouvoir. —— Allez, lui dit Célide ; & ne m'accusez pas d'être injuste, si je ne suis pas plus sensible aux sentimens de votre généreux frere ; & si je le suis pour un homme auquel la raison devrait toujours défendre l'entrée de mon cœur. —— Mademoiselle de Blémigni, après lui avoir répondu avec beaucoup de tendresse, la quitta & la laissa dans une situation d'esprit encore plus triste que celle où elle l'avait trouvée.

Elle resta encore quelque-tems seule ; mais elle se rendit enfin dans le salon où elle trouva son pere, de Bliville, & de Séminille : à son aspect il parut sur le visage de l'un & de l'autre, cette douce émotion de plaisir, qu'excite toujours la vue d'un objet aimé ; cependant le Chevalier avait beaucoup d'inquiétude ; de Bliville lui paraissait un rival bien dangereux, car il avait découvert dans les yeux de Célide, qu'elle avait pour le Marquis, des sentimens trop avantageux pour qu'il pût espérer de toucher son cœur.

Mais, malgré cela, il desirait ardemment de pouvoir entretenir Célide en particulier,

pour lui déclarer la violence de sa passion ; jusqu'alors, il en avait cherché l'instant sans pouvoir le trouver, quand il se présenta, dans le moment qu'il l'espérait le moins : mais l'événement qui le précéda, n'était guères propre à le faire écouter favorablement.

Comme le Comte, Célide, le Chevalier & le Marquis s'entretenaient ensemble, ce dernier changea de visage deux ou trois fois ; le Comte qui était vis-à-vis de lui, s'en apperçut aussi-tôt, & lui en demanda la cause ? Le Marquis lui répondit qu'il ne se trouvait pas bien : Célide entendant ce qu'avait dit son pere, tourna avec préci-

pitation ſes yeux vers le Marquis : la pâleur, qu'elle apperçut ſur ſon teint, l'effraya, & fit à-peu-près le même effet ſur le ſien : le Comte remarquant que le Marquis était plus mal qu'il ne diſait, le força de ſe mettre au lit, & fit partir un de ſes gens, pour aller chercher des médecins.

Pendant qu'on les attendait, Célide était dans la plus vive inquiétude : & malgré ſes efforts pour renfermer ſa douleur dans ſon ame, elle n'y réuſſit pas ſi bien, que ſon viſage ne fît connaître la violence qu'elle ſe faiſait. Mais de Séminille, ſur-tout, les remarqua plus que le Comte, qui

n'était occupé que de l'état du Marquis qu'il aimait avec beaucoup de tendresse, quoiqu'il n'approuvât pas ses sentimens pour sa fille. Ce n'est pas que le Chevalier n'eût aimé, & n'aimât encore le Marquis; mais, son amour était si fort, qu'il lui faisait oublier toute autre considération. Car, quand il regardait Mademoiselle de Bricour, & qu'il voyait combien elle était pénétrée de l'état du Marquis, il lui portait envie; & il ne put s'empêcher de le témoigner à Célide, qui, le voyant reparaître, après avoir été un demi-quart d'heure, auprès de de Bliville : —— Eh bien! Monsieur, lui dit-elle;

comment va le Marquis ? — En achevant ces mots, elle pâlit; & le regarda avec des yeux où l'on voyait l'inquiétude & l'effroi vivement exprimés. — Il n'eſt pas bien, répondit le Chevalier ; mais quel eſt ſon bonheur ! puiſqu'il cauſe le trouble & la douleur qui paraiſſent ſur votre charmant viſage ! Ah ! Madmoiſelle, continua-t-il, emporté par ſa paſſion ; que ne puis-je, au prix de ma vie, acheter un ſemblable bonheur ! je ne croirais pas l'avoir trop payé ! & ſouffrez que je vous diſe que les ſentimens que j'ai pour vous, m'en rendraient auſſi digne que le Marquis, ſi j'avais tout ſon mérite ; & que vous

n'aurez jamais d'amant plus tendre, plus respectueux, & plus fidéle, que l'infortuné de Séminille ! —— Que dites vous, Monsieur, s'écria Célide ! Mais, reprit-elle; je veux croire que je me suis trompée, plutôt que de répondre à un discours qui, s'il est réel, m'offense infiniment. ——L'air dont Célide prononça ces paroles, anéantit le Chevalier: il fut quelque tems sans oser ouvrir la bouche; ses regards seuls imploraient la compassion de Mademoiselle de Bricour, qui, encore plus occupée de l'état de de Bliville, que des nouveaux sentimens dont le Chevalier venait de lui faire l'aveu, avait les yeux fixés

à terre, & y réfléchiſſait triſtement; ſans faire attention à la préſence de Séminille qui, ne pouvant ſe contenir plus longtems, (car ſon cœur lui diſait aſſez que Célide penſait à ſon rival,) ne pouvant enfin, dis-je, ſouffrir ſans douleur, que l'image du Marquis, occupât Mademoiſelle de Bricour, il ſe jetta à ſes pieds; & prenant la parole: —— De grace, Mademoiſelle, lui dit-il; daignez prendre pitié des tourmens que vous me faites éprouver, & n'accablez pas de votre colere, un malheureux qui vous adore: conſidérez, ô tro trop aimable perſonne, qu'avec les attraits dont vous êtes pourvue,

on ne peut se défendre de vous aimer, quand on a des yeux & une âme ! Ciel ! ajouta-t-il avec beaucoup de véhémence: quel serait le mortel assez insensible, pour voir ces charmes adorables, ces graces enchanteresses, qu'embellit la vertu, sans connaître l'amour ! —— En cet endroit, le Chevalier entendant du bruit, s'interrompit lui-même, & se leva promptement. Un domestique entra aussi-tôt, pour annoncer que les Médecins étaient arrivés. Célide ordonna qu'on les conduisît à l'appartement du Marquis, où le Chevalier se trouva, pour ainsi dire, forcé de les accompagner, & de quitter

Célide ; ce qu'il fit à regret : quant à elle, elle en fut très-satisfaite, car elle l'avait écouté fort impatiemment ; mais, lorsqu'il fut éloigné d'elle, elle ne pensa plus qu'au Marquis dont la subite indisposition l'inquiétait beaucoup : elle était dans cette cruelle agitation que les Médecins firent finir, en assurant que l'indisposition du Marquis, n'aurait aucune suite fâcheuse ; mais ils dirent que son état provenait certainement de l'agitation de son esprit, & d'une secrette mélancolie. A peine eurent-ils proféré ces paroles, que Célide pâlit & rougit tout-à-la fois : elle se sentit pénétrée de dou-

leur; & ne pouvant la renfermer dans son âme, elle se dérobe aux spectateurs qui l'importunent, & va dans son cabinet y donner un libre cours. —— Ah! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, quand elle s'y fut retirée : Destin barbare & cruel! que tu rends mes jours infortunés! quels supplices continuels! toujours de nouveaux sujets de désespoir! Ah! Marquis, continuait-elle en sanglottant; cher Marquis! se peut-il, que ce soit moi qui altére ta santé, & qui empoisonne ta vie? Ah! je n'en puis douter! Eh! quel sujet en aurait-il, sans l'amour que je lui ai inspiré? oui : c'est à moi que je dois re-

procher l'état où il eſt réduit.... il croit que je le hais ; & ſon tendre cœur ne peut ſupporter cette idée : Ah ! que ne peut-il connaître ce qui ſe paſſe dans le mien ! que ne peut-il en voir tous les déchiremens ! que ne peut-il pénétrer qu'il n'y a que l'honneur, la vertu & la bienſéance qui me font paraître inſenſible à ſa paſſion ! & que ce n'eſt qu'au devoir, qu'il doit attribuer l'indifférence que je lui témoigne.... Mais, que dis-je ?..... quoi ! je forme des ſouhaits, pour quil ſoit inſtruit de ce que je dois lui cacher éternellement ! quelle faibleſſe !.... Juſte ciel que j'implore ! ramenez la raiſon dans mon âme :

faites-ensorte, je vous en supplie, que je puisse croire que je me suis abusée, en croyant être aimée de celui que je chéris encore malgré moi!.........

—— Tel était le raisonnement de Célide; sa respiration était mêlée de soupirs; elle avait les yeux baignés de pleurs; lorsque la porte de son cabinet s'ouvrant brusquement, elle vit paraître son pere, qui la surprit dans l'affliction où elle était plongée.

—— Que vois-je, s'écria-t-il! en reculant d'un pas... Pour qui, ma fille, pour qui coulent vos larmes? serait-ce pour le Marquis? —— Célide confuse baissa ses regards, & redoubla ses pleurs

pleurs. —— Je ne le vois que trop, continua-t-il : c'est sa maladie, & la cause à laquelle on l'attribue, qui vous affligent. Vous pensez que vous seule contribuez à sa tristesse : & ce qui devrait être, tout au plus, un simple soupçon, vous paraît une réalité. —— Quoique le Comte prononçât ces paroles, avec assez de douceur, il parut pourtant sur son visage, une si grande sévérité, que Célide, effrayée & éperdue, se jetta en tremblant à ses pieds qu'elle arrosa de ses larmes.

Le Comte, qui avait pour elle la plus grande tendresse, fut attendri, en la voyant dans cet état : il la releve ; & après l'avoir

embrassée : —— rassure-toi, lui dit-il, & que ma présence ne t'éffraye point : ne vois en moi, ma chere Célide, qu'un tendre ami, & un pere indulgent, qui te plaint, plus qu'il ne te blâme ; & qui n'a d'autre desir que celui de te rendre heureuse : qui est d'autant plus fâché, en voyant tes sentimens pour de Bliville, qu'il prévoit qu'ils empêcheront toujours ton bonheur : oui, ma fille, oui : toutes les fois que je pense que je trouverais dans Monsieur de Blémigni, un homme qui aurait la générosité d'unir sa fortune à la tienne : dans ces momens, je ne puis voir, sans la plus vive douleur, ton amour pour de Bliville ; puisque je ne

puis le regarder, que comme le seul obstacle qui s'oppose à ta félicité, que tu aurais assurée pour jamais, en faisant celle de de Blémigni. —— Ah! mon pere, que me dites vous, reprit Célide: je ne pourrais m'estimer heureuse, si vos souhaits étaient accomplis. Mais, ajouta-t-elle: je suis tranquille de ce côté là Monsieur de Blémigni, ne m'entretiendra plus d'une passion, qui ajoute à mes peines. —— Que voulez-vous dire, ma fille? que s'est-il passé, qui puisse vous donner cette assurance? expliquez-vous. —— Célide vit bien alors, qu'elle en avait trop dit; & se trouvant obligée de continuer

ce qu'elle avait commencé, elle voulut se rejetter aux genoux du Comte; mais il l'en empêcha, & l'encouragea à l'instruire de ce qu'il ignorait, par les paroles les plus propres à exciter sa confiance: & en effet, Célide lui fit une narration exacte de ce qui s'était passé entr'elle & Mademoiselle de Blémigni. —— Qu'avez-vous fait, ma fille, s'écria le Comte! Qu'avez-vous fait! Quel flatteur espoir avez-vous détruit dans mon ame! Je me plaisais encore quelquefois à penser, que quand vous ne verriez plus de Bliville, le mérite & la persévérance de de Blémigni vous toucheraient: Ah! Célide, Cé-

lide; en m'ôtant cette espérance, vous détruisez ce qui faisait mon unique consolation! —— Quoi! mon pere, vous auriez donc voulu que je dise à Mademoiselle de Blémigni, que son frere se trompait, en me croyant insensible pour lui? —— Non, ma fille, non: il ne fallait pas lui tenir un pareil discours: la modestie le désapprouve; je le sais: mais elle exigeait aussi que vous lui déguisassiez vos sentimens pour de Bliville; vous deviez lui dire que son frere s'abusait en vous soupçonnant d'avoir de la tendresse pour le Marquis: vous deviez enfin, quand elle vous a parlé de de Blémigni, lui répondre dans

des termes qui la laissassent dans l'incertitude, si vous étiez touchée de la passion de son frere ; & lui faire connaître que vous vous conduisiez-en toutes choses par ma volonté: voilà, Célide, ce que vous deviez faire ; & voila ce que j'aurais attendu d'une fille, qui jusqu'à quinze ans, a vécu sous les yeux de la plus vertueuse de toutes les meres, & dont les préceptes n'auraient jamais dû s'effacer de votre cœur. —

Pendant que le Comte parlait ainsi, les yeux de Célide s'etaient remplis, tout de nouveau, de larmes : elle les tenait baissés, sans oser les relever sur ceux du Comte ; lorsqu'enfin, ne pou-

vant ſupporter davantage, les reproches dont il l'accablait ; elle ſe précipita à ſes pieds :—— Ah ! mon pere, lui dit-elle : mon pere : pardonnez à votre fille, une faute, qu'elle ſe reproche plus que vous ne la lui reprochez vous-même : oui, mon pere, oui : continua-t-elle en ſanglottant ; quelque ſoit l'indifférence que j'aye pour Monſieur de Blémigni, ſi jeûſſe ſu qu'à mon union avec lui, était attaché votre contentement, j'aurais fait taire ma candeur, en parlant à mon amie ; & enfin je me ſerais fait violence, plutôt que de vous déplaire : mais mon pere, pour vous prouver que je ſouhaite véritablement, tout

ce qui peut concourir à remettre dans votre ame, la satisfaction dont je vous ai privé, je vous promets si vous me l'ordonnez absolument, de recevoir, à l'avenir, Monsieur de Blémigni, d'une façon qui l'obligera à penser, que j'ai changé de sentimens; & ma conduite envers le Marquis, pendant qu'il sera ici, persuadera de Blémigni, qu'il n'a pas en lui un rival à craindre : d'un autre côté, mes paroles convaincront sa sœur, de ce que mes actions lui montreront : l'espérance, s'il est vrai qu'il m'aime, renaîtra facilement dans son cœur : il se hasardera à m'entretenir de sa tendresse; je lui ferai

faire entendre alors, que vous êtes l'arbitre à qui je soumets toutes mes volontés..... il s'adressera à vous : il vous demandera votre fille ; vous la lui accorderez......... & moi, j'accomplirai le sacrifice que vous aurez promis..... trop heureuse d'en être la victime ! si je puis, en me conduisant ainsi, vous convaincre de mon respectueux attachement, qui ne peut être plus grand, puisqu'il me portera, si vous le desirez, au plus cruel sacrifice qu'on puisse exiger de moi ! —— Ma fille ! Ah ! ma chere fille ! dit le Comte, en la relevant, & en l'embrassant avec tendresse : l'obéissance que tu me promets, ne peut me sa-

tisfaire ; & je n'accepte point ce que tu m'offres. Non, Célide, non : je ne veux point former un lien qui ferait, (je ne le vois que trop,) tout le malheur de ta vie. Connais mieux mon cœur ; & sache, qu'en souhaitant cet hymen, je n'ai jamais eu d'autres vues, que celles de faire ton bonheur. Crois, ma chere Célide, crois, que je ne contraindrai jamais tes inclinations ; & si je n'approuve pas celle que tu as pour de Bliville, c'est dans l'idée où je suis que son pere désapprouvera celle qu'il a pour toi ; & par conséquent, ma chere fille, plus tu l'aimeras, plus tu seras infortunée : juge donc, si un pere qui t'aime

ne doit pas s'attacher à détruire, s'il est possible, la fatale passion, qui maîtrise ton âme; & qui détruit entiérement ton repos. Je voudrais, ma fille, que la médiocrité de la fortune, fût du côté du Marquis; tu serais pour lors assurée d'être heureuse; car, connaissant son mérite, comme je le connais, & qui, (je ne puis le nier,) est très-grand, les richesses qui lui manqueraient, biens périssables, & objets de mon mépris! ne me feraient pas balancer un seul instant, à t'unir avec un homme, en qui je trouve des qualités dignes de toute mon estime, & de toute mon amitié. Mais hélas! tout le

monde ne pense pas ainsi : & je suis très-certain, que le Duc de Bliville, ne trouvant pas dans mon alliance, de quoi satisfaire son ambition, s'y opposera toujours : enfin, Célide, l'espérance doit être bannie de votre cœur, si l'amour y a laissé subsister la raison. De Bliville, il est vrai, & j'en conviens, vous aime beaucoup. Mais, quand les sentimens que vous lui avez inspirés, seraient durables, vous ne devriez pas espérer davantage : oui ma fille, je vous le dis ; soyez-en persuadée, & cessez de vous flatter : le Duc de Bliville ne consentira jamais à votre union avec son fils. Ne

pensez pas, Célide, que c'est un pere qui vous parle; mais, regardez moi comme un ami, qui s'intéresse vivement à vous; & qui veut vous empêcher d'être infortunée: écoute, continua ce tendre pere: écoute la raison qui te parle par ma bouche; & garde toi de faire connaître au Marquis ton affection. Crains, si tu l'en instruisais, de perdre son estime; & s'il t'est cher, crains d'augmenter sa passion: songe à quelles persécutions il sera exposé, s'il persiste dans la tendresse qu'il a pour toi: vois, ton amant s'opiniâtrer dans cette malheureuse passion: vois, quels seront ses tourmens: vois

de quel tissu de peines, cette fatale tendresse sera la trame. La haine, la colere, l'indignation, peut-être plus encore ! Voilà ma fille, voilà, ce que le Marquis doit attendre de ses parens, s'il écoute toujours la voix de l'amour. Quelle serait ta douleur, ô ma chere fille, d'avoir nourri dans son cœur, un sentiment, qui ferait tous les maheurs de sa vie! Ah! Célide, si tu l'aimes véritablement, cherche à éteindre dans son âme, un amour, qui ne peut le rendre qu'infortuné : déguise lui le tien : masque le sous la plus grande indifférence : immole l'amour à l'amant : tu l'aimes, Célide ; tu l'aimes : cet effort n'aura rien de pénible ; & la

ſatisfaction, d'avoir eu la générosité de ſacrifier ton penchant au bonheur de celui qui en eſt l'objet, te tiendra lieu de récompenſe. Quelles délices pour ton cœur ! de pouvoir ſe dire : le mortel que j'aime eſt heureux: ſans moi, il ne l'eût pas été! ſon bonheur eſt mon ouvrage! ——

Que ces motifs étaient puiſſans ſur l'eſprit de notre héroïne ! Quels charmes ne trouvait-elle pas, dans l'image que ſon pere lui préſentait! Elle était touchée, attendrie : on liſait dans ſes regards, la ſérénité, le raviſſement: une eſpéce d'enthouſiaſme, ſemblait s'être emparé d'elle : les déchiremens,

les murmures de son cœur, étaient peu pour son ame, puisqu'il s'agissait de l'intérêt de ce qu'elle aimait. Plus le sacrifice lui était sensible, plus sa délicatesse était satisfaite. Assurer la félicité de son amant, était tout pour elle; la sienne n'était rien; ou, pour mieux dire, se trouvant heureuse de son bonheur, il lui suffisait qu'il le fût pour l'être! Elle résolut donc de montrer au Marquis, tous les sentimens, qui pourraient détruire les siens. Mais ces moyens ne pouvaient réussir auprès de de Bliville; l'inconstance ne pouvait approcher de son cœur, en un mot, rien n'aurait pu détruire son amour;

& ce qu'il aima une fois, lui plut toute sa vie.

Mais, son état inquiétait beaucoup la tendre Célide; cependant, il n'était pas dangereux; & en peu de tems, ses alarmes à ce sujet furent dissipées: le jour qu'il se trouva en état de quitter son appartement, le desir d'entretenir Célide en particulier, lui suggéra une espece de ruse, qui lui réussit aussi bien qu'il pouvait le souhaiter. Le tems était serein; les rayons du soleil tempéraient la rigueur de l'air. Le Marquis connaissait le goût du Comte & du Chevalier pour la chasse; mais il pensait bien que le Comte ne le lais

ſerait pas ſeul avec Mademoiſelle de Bricour, s'il le ſavait auprès d'elle; & qu'il ne ſortirait pas non plus, s'il ſavait ſa ſanté en mauvais état: pour obvier à tous ces inconvéniens, il ordonna à la Forêt, de dire, ſoit au Comte, ſoit au Chevalier, quand l'un où l'autre viendrait s'informer de ſes nouvelles, qu'il ſe portait très-bien; & de leur dire auſſi, pour les empêcher de lui parler, qu'il ſommeillait La Forêt exécuta ponctuellement les ordres de ſon maître; & ce que le Marquis avait prévu, arriva. Le Comte, perſuadé qu'il n'y avait plus rien à craindre pour ſa ſanté, & penſant qu'il ne pouvait le

voir, ſans interrompre ſon repos, fut avec le Chevalier, attaquer la vie des habitans des bois & des airs.

Lorſque le Marquis fut inſtruit par la Forêt, de l'abſence du Comte & du Chevalier, il ſe leva auſſi-tôt ; & s'étant fait habiller en diligence, il fut trouver Célide, qui fut fort étonnée, quand elle l'apperçut ; mais s'étant remiſe promptement de ſon trouble, elle s'informa de ſa ſanté, d'un air fort obligeant ; & lui marqua ſa ſurpriſe de ce qu'il avait quitté ſon appartement, ſans l'avis des Médecins. —— Ah ! Mademoiſelle, reprit le Marquis ; il n'appartient qu'à vous, d'aſſurer

ma guérison ; & il n'appartient qu'à vous, de détruire celle que l'Art des Médecins a opérée, malgré la violence des maux de mon âme, qui semblaient s'y opposer, & qui étaient, & qui sont encore causés par la haine que j'ai eu le malheur de vous inspirer ! Oui, Mademoiselle, continua-t-il, en la regardant d'un air tendre, soumis & respectueux ; oui : cette haine, que vous avez pour moi, m'atterre, me consume, & excite en moi le plus grand désespoir. Je viens aujourd'hui, apprendre de votre bouche, si elle daigne m'en instruire ; je viens, dis-je, vous supplier de me dire, si je serai toujours infortuné, & si

votre cœur me haïra éternellement, lorſque je viens vous jurer, ajoûta-til, en ſe jettant à ſes pieds, que le mien ne ceſſera jamais de vous adorer. —— Levez-vous, Monſieur; & ſi vous vous voulez que je continue de vous entretenir, ne continuez point un pareil diſcours: & je vous dirai, pour faire enſorte que je ne les entende plus, que vous me les tiendriez inutilement; puiſque vous recevrez, toutes les fois que vous me parlerez comme aujourd'hui; la même réponſe que je vous ai faite dans les mêmes occaſions, & que je vous réitere, puiſque vous m'y forcez. —— Ah! Mademoiſelle, reprit le

Marquis, pâle & tremblant; c'en est trop que de m'accabler ainsi. Ciel! quelle est donc la haine que vous avez pour moi! puisqu'elle vous porte à désespérer sans ménagement un malheureux, qui n'a commis d'autres crimes, que celui d'avoir pour vous, la passion la plus tendre & la plus respectueuse. —— Je ne puis, monsieur, dit Célide, vous écouter plus long-temps, puisque vous ne discontinuez pas un discours, que je vous ai prié de cesser. ——

En parlant ainsi, elle voulut en effet se retirer; mais, le marquis ne la vit pas plutôt s'éloigner, qu'allant promptement à elle; —— Eh! Made-

moiſelle, lui dit-il : ne refuſez pas, je vous ſupplie, de m'entendre, & ne me fuyez pas! ——Il ne tient qu'à vous : ne me...... —— Ah! n'achevez pas : je ne vous entends que trop! Mais, charmante Célide, je ne puis vous obéir, quand vous me défendez de ne pas vous aimer. Je vous adore, & je vous adorerai toujours. Oui : croyez, Mademoiſelle, croyez, que quelque déſeſpérans, que que ſoient vos ſentimens pour mon cœur, rien ne pourra effacer la tendreſſe de ceux que vous y avez gravés pour jamais. Oui, aimable Célide, vous régnerez éternellement dans ce cœur, que le vôtre rejette ſi

cruellement : vous ne pouvez en douter ; car, pour peu que vous vous connaissiez, il vous doit être facile de comprendre que votre image ne peut s'effacer d'une âme où elle est imprimée avec les caractéres de l'amour. Daignez donc, daignez m'écouter : &, si tout ce que je vous dirai, ne change point votre esprit, promettez moi du moins, que vous ne me refuserez pas votre pitié, que j'implorerai, comme le seul bien, que je pourrai posséder, si je ne puis vous attendrir en ma faveur. Mais, Dieu ! Quel faible soulagement, pour des maux aussi grands ! Cependant, accordez à mes instantes prieres, ajouta-t-il,

ajouta-t-il, en ſe laiſſant tomber à ſes genoux : accordez-moi la grace de me prononcer mon arrêt. Dites-moi, s'il eſt vrai, que je doive perdre l'eſpoir de vous toucher. Mais, ſi vous me dites ces funeſtes paroles; que ce ſoit, je vous en conjure, dans des termes, qui, en m'accablant à l'inſtant du déſeſpoir le plus vif, me faſſent expirer promptement: & n'employez point des expreſſions équivoques, pour m'apprendre mon malheur; dans la crainte que l'amour m'abuſant encore, ne me donne une vague eſpérance, qui alonge mes jours, & me prive trop lentement d'une vie, que vous

seule pouvez me rendre agréable. —— Ah ! Marquis, dit Mademoiselle de Bricour, en le forçant de se lever, & en le faisant asseoir : pouvez-vous me parler ainsi ? pouvez-vous m'entretenir d'un amour, qui, quand il serait véritable, & que je n'y serais point insensible, ne pourrait être approuvé du Duc de Bliville : vous le savez ; & vous voudriez que j'écoutasse une passion, que vos parens condamneraient. —— Ils la condamneraient ! interrompit le Marquis : Ah ! Mademoiselle, pouvez-vous le penser, & pouvez-vous le dire ? Quoi ! vous les croyez donc bien injustes ? ou

vous ignorez donc, le pouvoir de la Beauté & de la vertu? Mais, Mademoiselle, quand par impossible, ils seraient assez aveugles, pour ne pas m'applaudir d'un choix, qui le sera de tous ceux qui vous connaîtront; ne croyez pas que je regarde leur improbation, comme une barriere invincible à mon bonheur; si j'avais celui, de n'être pas haï de l'aimable Célide. Non, Mademoiselle, ces obstacles ne m'arrêteraient pas; & si ma famille était inébranlable, je viendrais à vos pieds, jurer que je le suis aussi, dans les sentimens que j'ai pour vous; & vous offrir sous les auspices de votre respectable pere, mon cœur & ma

foi : je déroberais la connaissance de notre séjour, à ceux qui auraient voulu s'opposer à notre union : & l'incomparable Célide me tiendrait lieu de parens, d'amis, de fortune : me tiendrait lieu ? Que dis-je ? Ah ! elle me ferait goûter une félicité, dont les charmes ne peuvent être comparés qu'aux siens ! —— Que me dites-vous ? s'écria Célide : le ciel me préserve de causer un pareil désordre, dans votre famille ! Pouvez-vous croire, Monsieur, que mon pere y consentirait, & que j'y consentirais moi-même ? Connaissez mieux Célide : & sachez que quiconque serait capable d'exécuter ce que vous

venez de dire, & dont je veux croire que vous aurez horreur, lorſque vous y aurez réfléchi: ſachez, dis-je, que celui, qui ſe conduirait ainſi, ne pourrait jamais obtenir la plus légere part dans mon eſtime. —— Ah! n'attribuez ce que je viens de dire, qu'à la violence de ma paſſion: non; je n'oublierai pas ce que je dois aux Auteurs de mes jours: mais au moins, permettez moi, de vous aſſurer que, malgré le reſpect & la tendreſſe que j'ai pour eux, ils n'auront jamais le pouvoir de m'unir à d'autres qu'à l'adorable Célide. —— Non, Monſieur, non: votre réſiſtance envers vos parens ne peut avoir

mon aveu. Songez aux troubles, à la douleur qu'elle répandrait dans votre famille; épargnez moi celle d'y avoir part: Grand Dieu! Que n'aurais-je pas à me reprocher, si j'y contribuais volontairement. Ah! Monsieur! la seule pensée de l'occasionner, sans que je puisse pourtant m'en accuser, m'afflige sensiblement: jugez-donc, si j'y donnerais jamais mon consentement; & si je pourrais jamais me résoudre à semer la discorde entre vous & vos parens. Non, Marquis, ne l'espérez pas: & soyez convaincu que mes sentimens seront toujours les mêmes.——
Eh! je serai donc toujours infortuné! reprit tristement le

Marquis; mais, Mademoiſelle, Monſieur le Comte m'a permis d'inſtruire mon pere, de l'amour que vous m'avez inſpiré; néanmoins, je n'oſe, ſans votre aveu, me ſervir du ſien. Me le refuſerez-vous, aimable Célide? & n'accorderez-vous rien à un homme, qui vous adore & qui veut y conſacr ſa vie!

—— Ah! Marquis: malgré cet aveu que mon pere vous a donné, vous n'ignorez pas qu'il ſouhaite que vous n'en faſſiez aucun uſage; & vous devez être aſſuré auſſi, quel en ſera le peu de ſuccès. Oubliez-moi donc, Monſieur; vous y parviendrez, facilement: vos ſentimens pour moi, ſi cependant

je puis les croire véritables, seront bien-tôt détruits par l'absence; enfin, ne me faites pas servir d'obstacle aux volontés de vos parens; ne m'entretenez plus, je vous en conjure, d'un amour, que la raison vous défend de conserver : songez à la disproportion que la fortune a mise entre nous; & que la vôtre exige une autre alliance : allez, Marquis : suivez les vœux des Auteurs de vos jours : ce sont ceux de mon pere & les miens. —— Ce sont les vôtres, s'écria le Marquis, d'un ton désespéré. Les vôtres! Cruelle! Vous ne voulez pas que je doute de mon malheur, j'apprends donc de votre bouche, que

que vous me haïssez ! Jour malheureux ! moment à jamais affreux ! ô jour qui m'est odieux ! jour ! qui comble mon infortune, tu seras le dernier des miens ! Finissons, ajouta-t-il, en jettant autour de lui, des regards sombres & égarés : finissons ma misérable vie : adieu, Mademoiselle ; vous ne verrez plus votre malheureux amant... si jamais son nom parvient jusqu'à vous... si jamais, vous entendez dire qu'il n'est plus au nombre des vivans....dites vous à vous-même. il m'adorait... il n'a pu supporter ma haine... il s'est donné la mort. J'épargne à vos regards, le spectacle de voir couler mon sang. Je

ne cherche point à vous attendrir. Je n'ai que trop éprouvé, que vous en êtes incapable. Mais recevez au moins favorablement, le sacrifice que je vous fais de mes jours... O amour, ajouta-t-il, en levant les yeux au Ciel : c'est à toi que je m'immole... accepte ta victime ! ——

En achevant ces mots, le Marquis s'éloigne... Célide veut l'appeller : la parole expire sur ses lévres : l'effroi glace sa langue... la pâleur, le désespoir, la terreur, l'horreur sont réunis sur son visage.... c'est en vain, qu'elle veut s'écrier ; elle ne peut retrouver l'usage de la voix... elle voit son amant,

prêt de lui échapper pour toujours; sa tendresse la ranime: elle vole à lui; l'arrête... & trouvant enfin la force de s'exprimer: —— O Marquis, lui dit-elle, où courez-vous! —— A la mort, Mademoiselle, puisque vous le désirez. —— Moi! je le désire! Ciel! quelle affreuse idée... Moi! je suis cause du barbare dessein qui vous porte à vouloir finir votre vie! Ah! Marquis, pouvez-vous le croire? Que vous ai-je dit, qui ait pu vous le persuader? Ah! soyez le, que je ne pourrais sans douleur, voir terminer vos jours; vous à qui je dois ceux d'un pere chéri! —— Ah! Mademoiselle, dit le Marquis, en la ramenant à son

fauteuil, & en se jettant à ses genoux : je ne dois qu'à votre humanité ce soin de ma vie... mais, je ne puis supporter l'aversion que vous avez pour moi : non je ne puis vivre haï de ce que j'adore ! c'en est fait : je l'ai résolu... & dans peu je n'existerai plus. Mais du moins que ma mémoire ne vous soit pas en horreur ! Oserai-je vous demander plus ? Ah ! Mademoiselle, daignez, je vous en sup-supplie, vous rappeller un infortuné, qui n'aimait la vie que pour vous la consacrer !... & dont le dernier soupir sera pour vous ! ...... Vous ne me répondez-pas, s'écria-t-il douloureusement : Vous voulez ra-

vir à mon cœur, la ſeule conſolation qui lui reſte.... Vous ne voulez-pas même, qu'en mourant, je doute de la rigueur de mon deſtin. Eh bien! vous l'ordonnez...... Ah! je n'en murmure point..... Adieu, Mademoiſelle, adieu pour jamais.... Je vous adore.... ſouffrez que je vous le diſe pour la derniere fois.... —— Injuſte & cruel Marquis! interrompit Célide : pouvez-vous me ſoupçonner de tant de barbarie? Quoi! parce que je ſuis les loix de la raiſon qui me défendent d'écouter un amour qui n'obtiendra jamais l'approbation de vos parens, & que dans peu, vous condamnerez certaine-

ment vous-même ; vous dites que je vous hais : vous faites plus ; vous m'apprenez que vous allez finir vos jours .... Vous m'en parlez dans des termes qui semblent faire croire que j'aie assez de cruauté pour en être satisfaite. Ah ! ne devriez-vous pas être assuré de mon affliction, si je vous voyais perdre une vie que vous avez exposée avec tant de générosité, pour sauver celle d'un pere adoré. Ah ! vivez ! pour connaître toute l'étendue de ma reconnaissance, dont vous ne pouvez douter, sans m'accuser d'ingratitude. —— Mais, quoi ! s'écria-t-il ; n'entendrai-je toujours de cette bouche charmante, que ce mot :

la reconnaiſſance… N'en peut-elle prononcer un plus ſatisfaiſant pour mon cœur ? De grace, Mademoiſelle, examinez le vôtre ; & s'il ne peut rien pour le mien, n'exigez plus que je vive ; & permettez-moi, ſi vous perſiſtez à me l'ordonner, d'expliquer dans le ſens que je ſouhaite, le motif qui vous intéreſſe à ma conſervation. —— Célide par ſa réponſe, replongea le Marquis dans ſa premiere incertitude : cependant il ſe trouva moins affligé ; & il ſe flatta même, que Mademoiſelle de Bricour avait pour lui des ſentimens plus tendres qu'il ne l'avait cru juſqu'alors. Il ſe rappellait avec plaiſir, la dou-

leur qu'il avait apperçue sur son visage; enfin, l'espoir renaissant dans son ame, y ramena la tranquillité qui y était entierement rétablie quand le Comte de Bricour revint de la chasse avec de Séminille.

Ils ne furent pas peu surpris, en trouvant le Marquis avec Célide; mais le Chevalier surtout ne put cacher son émotion; il changea de couleur, & ce ne fut que d'un air à demi chagrin, qu'il parla au Marquis. Quant au Comte, il lui fit seulement des reproches d'être sorti de sa chambre sans la permission des Médecins. De Bliville lui dit que ne s'étant plus senti de son indisposition, il avait voulu,

en se rendant dans son appartement, lui épargner la peine qu'il avait la bonté de se donner en venant dans le sien; après avoir répondu à de Bliville, avec beaucoup d'amitié, le Comte se tut un instant sur & réfléchissant sur ce que la Forêt lui avait dit, son esprit pénétrant lui fit découvrir la ruse du Marquis; & il regarda aussi-tôt sa fille, qui rougit en prévoyant qu'elle serait obligée de lui dire ce qui s'était passé entre elle & son amant; car il ne lui vint pas dans l'idée de feindre avec son pere. Cette âme sensible & vertueuse aurait regardé comme un crime, la plus légère dissimulation envers lui. Elle lui disait, comme on

l'a déjà vu, toutes ses pensées : elle épanchait son cœur dans le sien ; il connaissait ses plus secrets sentimens ; & elle n'avait jamais donné à sa femme de chambre, le plus léger soupçon de ceux qu'elle avait pour le Marquis : elle dédaignait de se choisir une telle confidente ; & en un mot, elle pensait trop noblement pour lui rien confier qui l'obligeât à s'assurer de sa discrétion.

Peu après que le Comte & le Chevalier furent rentrés, le Marquis tomba en faiblesse ; quand il eut repris connaissance, il regagna son appartement, dans un assez mauvais état.

Célide, qui pensait que l'agi-

tation qu'il avait éprouvée, en s'entretenant avec elle, en était la cause, fut très-affligée de cet accident ; & son pere ayant trouvé un instant pour l'entretenir en particulier, lui demanda compte de sa conversation avec de Bliville, dont elle lui fit une exacte analyse. Le Comte ayant été instruit du désespoir du Marquis, & de l'extrémité où il avait été prêt de se porter, résolut de l'empêcher, autant qu'il lui serait possible, de parler sans témoins à sa fille, à qui il recommanda de l'éviter avec soin.

Mais ce n'était pas assez pour Célide, d'avoir vu son amant prêt à s'arracher la vie, d'avoir

vu son évanouissement qui lui était d'autant plus cruel, (quoiqu'il ne fut pas dangereux,) qu'elle l'attribuait avec raison à la passion qu'elle lui avait inspirée. Ce n'était pas assez de ces événemens & de tout ce que le Comte lui avait dit : ce n'était pas assez, dis-je, d'avoir éprouvé dans l'espace de quatre heures, tout ce que la douleur peut faire sentir de plus amer, il fallait encore qu'elle essuyât la visite de Monsieur de Blémigni, qui, n'ayant pas trouvé jusqu'à ce moment l'occasion de ratifier le traité que sa sœur avait fait en son nom, vint avec elle au Château de Bricour où Célide, retirée

dans ſon cabinet, & recueillie en elle-même, jouiſſait des ſeuls doux inſtans qu'elle goûtait uniquement dans la ſolitude : ce n'eſt pas que les réflexions où elle ſe livrait, fuſſent agréables ; au contraire, la mélancolie la plus profonde les accompagnait toujours ; néanmoins, elle trouvait quelque douceur dans ces triſtes méditations ou elle pouvait ſe plaindre en liberté.

Auſſi ne fut-ce qu'avec peine, qu'elle ſe rendit dans le ſalon, pour recevoir Monſieur & Mademoiſelle de Blémigni ; car le Comte était auprès du Marquis, ainſi que le Chevalier. D'abord qu'elle parut, ſon amie fut à

elle; & l'embrassant avec tendresse: —— Enfin, lui dit-elle, graces au Ciel, nous pouvons aujourd'hui vous parler en particulier; & je peux vous présenter l'ami le plus affectionné.... —— Ah! ma sœur, interrompit de Blémigni; si au lieu de dire, ami, vous disiez amant, votre discours serait bien plus réel. Car, comment puis-je, en voyant l'aimable Célide, comment puis-je lui dire que je ne suis plus que son ami? Eh! pour quoi lui tenir un langage, que mes yeux démentiraient ainsi que mon cœur? Non: Mademoiselle, continua-t-il en s'avançant vers elle: non, je ne vous dirai point que je n'ai que de l'amitié pour

vous, lorſque vous m'inſpirez l'amour le plus tendre ! —— Etait-ce là, dit Célide, en s'adreſſant à Mademoiſelle de Blémigni : Etait-ce là ce que vous m'aviez promis ? —— Ne m'accuſez de rien, répondit la charmante de Blémigni, & ne vous en prenez qu'à l'éclat de vos charmes, ſi mon frere manque à la parole qu'il m'avait donnée. —— Oui, Mademoiſelle, oui : reprit de Blémigni ; ils ſont plus forts que ma raiſon, & que votre indifférence, oui : la réſolution que j'avais priſe, de ne paraître plus à vos yeux, que comme un ami, s'évanouit en vous voyant. Un charme puiſ-

ſant & invincible me force à vous dire que je vous adore, que mon cœur ne peut ſe contraindre, & que j'aurai, toute ma vie, pour l'incomparable Célide, la paſſion la plus tendre. —— Ah! cruelle amie, dit Célide, vous m'avez trompée: mais quel fruit en pouvez-vous eſpérer? Vous connaiſſez mon cœur: mon amitié vous en a découvert les plus ſecrets replis; & ſoyez aſſurée qu'il n'a pas changé. —— Ma ſœur n'a point de part, interrompit de Blémigni, à ce dont vous vous plaignez: elle croyait que je ne vous parlerais plus de mon amour: je le lui avais promis; j'étais venu moi-même, dans l'intention

l'intention de me renfermer dans les seuls termes de l'amitié ; mais en vous voyant, ma résolution s'est évanouie ; & quoique je sache votre tendresse pour l'heureux Marquis de Bliville, la mienne subsiste toujours, & je ne peux vous la déguiser. —— Ah ! mon frere, reprit Mademoiselle de Blémigni, vous me faites perdre une amie. Mademoiselle de Bricour pense que je suis d'accord avec vous, & que je n'ai voulu découvrir ses sentimens, que pour vous satisfaire, sans avoir les motifs que je lui ai dits. Eh ! comment pouvez-vous, après m'avoir engagé votre parole ; après avoir approuvé la démarche que je fis

auprès de cette aimable personne ; comment pouvez-vous démentir aujourd'hui ce que je lui promis en votre nom? —— Mais, ma chere amie, ajouta-t-elle en embrassant Célide, ne saurez-vous pas distinguer l'innocent d'avec le coupable ? Ah ! rassurez mon cœur alarmé : parlez-moi de grace ; & assurez-moi que vous ne cessez pas d'être mon amie. —— Ah ! lui répondit Célide ; si vous êtes autant la mienne, que je suis la vôtre, faites ensorte, tendre amie, que Monsieur de Blémigni n'oublie pas les conditions du traité, que vous m'avez proposé. —— Eh ! comment le puis-je, s'écria-t-il en

ſe précipitant à ſes pieds ; je le déſire, il eſt vrai : la raiſon le veut ; mais l'amour s'y refuſe. Ah ! ceſſez d'être vous-même ; & je ceſſerai de vous adorer ! Mais, puiſque ce qui pourrait ſeul faire changer mon ame, eſt impoſſible ; permettez que je vous parle quelquefois des tourmens que vous me faites ſouffrir ; & daignez écouter un malheureux, qui bientôt, par la perte de ſa vie dont ſes douleurs avanceront le cours, ne ſera plus en état de vous importuner. ——Eh ! Monſieur, lui dit Célide ; après ce que vous a certainement dit Mademoiſelle de Blémigni, devriez-vous me parler ainſi ? Ah ! que ce ſoit du moins

la derniere fois ! Banniſſez de votre cœur des ſentimens auxquels les miens ne peuvent jamais répondre : & outre mon eſtime que vous poſſédez déjà à ſi juſte titre, recevez mon amitié, & donnez-moi la vôtre. — Ah ! s'écria de Blémigni d'un ton déſeſpéré ! Heureux, ô trop heureux Marquis ! que ton ſort eſt digne d'envie. Mais, Mademoiſelle, pour m'ôter mon amour, faites que j'entende de votre bouche l'affection que vous avez pour mon rival ; faites-m'en connaître toute la tendreſſe, pour tâcher, s'il ſe peut, de diminuer la mienne. — Que me demandez-vous ; lui dit-elle, en rougiſſant : qu'il

vous suffise d'être instruit de l'état de mon ame par mon amie : n'en exigez-pas davantage ; & si vous me trouvez injuste, plaignez-moi sans me blâmer. —— Ah ! Dieu ! s'écria de Blémigni ; je verrai donc de Bliville avoir le bonheur d'être aimé ! Et toi, ô malheureux, pour prix de l'amour le plus tendre, on t'offre une stérile amitié ! On méprise, on dédaigne ta passion...... Ah ! continua-t-il, comme hors de lui-même, sans faire attention que sa sœur & Célide étaient présentes : si je ne puis être heureux, j'empêcherai du moins mon rival de l'être ; & son sang ou le mien !...... ——

Célide en cet endroit, jetta un cri & s'évanouit.

Auſſi-tôt de Blémigni, tout éperdu, s'accuſe lui-même; ſe reproche ſa fureur, à laquelle il attribue l'état de ſa chere Célide : & en effet, cette charmante perſonne, qui n'avait déja éprouvé que trop d'émotion dans cette journée; qui avait toujours été obligée de renfermer ſa douleur dans ſon âme, ne put réſiſter à la douloureuſe impreſſion que firent ſur elle, des paroles qui menaçaient les jours de ſon amant. En entendant ce que diſait de Blémigni, elle ſe ſentit pénétrée d'horreur & de haine pour lui; elle voulut la renfermer dans

ſon âme, dans la crainte qu'on ne l'accuſât d'aimer trop le Marquis; mais ne pouvant réſiſter à la violence qu'elle ſe fit, elle perdit, comme je viens de le dire, l'uſage de ſes ſens. Mademoiſelle de Blémigni vole à elle avec le dernier empreſſement, & accable ſon frere des plus cuiſans reproches. Enfin elle parvint à rendre le ſentiment à Célide, qui, en ouvrant les yeux, vit à ſes genoux de Blémigni qui fondait en larmes. Cette vue, au lieu de l'attendrir, excite ſon horreur. —— Que vois-je, s'écria-t-elle, en ſe précipitant dans les bras de ſon amie! Quoi, ce barbare oſe encore ſe préſenter à mes

yeux ! Ah ! Mademoiselle, par pitié, faites, je vous en conjure, qu'il me délivre de son odieuse présence. De grace ! qu'il n'offre plus à mes regards, un cruel qui veut assouvir sa rage dans le sang d'un homme dont il n'a aucun sujet de se plaindre. —— De Blémigni voulut lui parler, pour obtenir son pardon; mais sa sœur l'ayant forcé de se retirer, il quitta Mademoiselle de Bricour, dans une amertume que rien ne peut exprimer.

D'abord qu'il fut sorti, Célide, qui avait toujours eu les yeux fermés, dans la crainte de rencontrer les siens. —— Il n'est donc plus ici? dit-elle, en les ouvrant:

ouvrant : Ah ! ma chere amie, continua-t-elle : se peut-il, que vous soyez sœur de de Blémigni ! Ah ! je ne puis le croire : votre cœur est trop tendre & trop sensible, pour penser que le sang qui coule dans vos veines, soit le même que celui de l'inhumain de Blémigni. Quelle affreuse idée ! s'écria-t-elle, il ose se former ! Ah ! il ne m'aima jamais, puisqu'il veut priver du jour, le généreux mortel à qui mon pere doit le sien ! —— Eh ! aimable Célide, reprit Mademoiselle de Blémigni, ne pardonnerez-vous rien à un amant désespéré, & qui a le malheur de voir qu'il est haï. ——Lui, haï ! reprit vi-

vement Célide : Je le hais, il est vrai, à présent ; mais le Ciel m'est témoin que je n'eus jamais pour lui ce sentiment ! Je l'estimai : j'eus même de l'amitié pour lui, tant que la cruauté de son âme me fut inconnue. Joint à tout cela, il est votre frere ; ce fut pour moi une nouvelle raison de l'estimer. Je vous dirai plus ; je voulus m'efforcer de vaincre ma tendresse, pour de Bliville, afin de la donner à celui qui vient de m'enfoncer un poignard dans le sein. Je me reprochais de ne pas rendre justice aux vertus que je lui croyais. Hélas ! c'est au Ciel qui me guidait, que je dois, sans doute, le bonheur de n'a-

voir pas été touchée par les grandes qualités dont je pensais voir en lui, le plus parfait assemblage; & dont en effet, il montre les déhors. Qu'il sait bien l'art de feindre! reprit-elle : mais, Mademoiselle, pardonnez : j'oublie que vous êtes sa sœur : je ne vois en vous qu'une amie. Pardonnez ce que je vous ai dit d'un homme, avec qui les nœuds du sang vous lient si étroitement. Ah! pourvu que je sois assurée de ne plus voir celui pour qui j'ai une si juste indignation, je saurai me souvenir que vous êtes sa sœur; & mon silence seul à son sujet, vous prouvera combien il m'est odieux.

— Ah ! ma chere amie, que mon triste frere expie bien dans cet instant par son repentir, le crime dont vous l'accusez, & dont vous n'auriez point à vous plaindre, s'il ne vous aimait que faiblement. — Quoi ! vous pouvez penser que l'amour inspire la cruauté ! Ah ! votre âme, j'en suis sûre, désavoue votre bouche ; & vous ne me parlez ainsi, que parce que vous êtes sœur de de Blémigni. Vous vous croyez obligée de le justifier ; mais, Mademoiselle, ce que vous voulez entreprendre, est impossible ; & il ne le sera jamais dans mon esprit. — Que de Bliville vous est cher ! puisque des paroles

qui menaçaient ses jours, & qui n'étaient dites que dans la violence du désespoir, vous font trouver si coupable, celui qui les a prononcées. O chere & tendre amie ! soyez juste, & vous ne serez plus irritée. —— Je le serai toujours ; & quand je n'aurais pas pour le Marquis, les sentimens que mon cœur a dévoilés au vôtre, peut-être hélas ! avec trop de sincérité ! quand dis-je, j'aurais, de l'aversion pour lui ; je n'aurais pas plus d'indulgence pour Monsieur de Blémigni. —— Qu'ai-je entendu ! Ah ! que vous offensez cruellement mon amitié ! Quoi ! vous vous reprochez votre confiance envers

moi ! Vous m'en jugez indigne ! & l'injuste haine, (car je ne crains pas de la nommer ainsi) oui, l'injuste haine, que vous avez pour mon malheureux frere dont vous êtes adorée, rejaillit sur sa sœur qui vous chérit si tendrement. — Pardonnez aux douleurs qui me dévorent, aux larmes qui inondent mes yeux, aux déchiremens cruels d'un cœur infortuné : pardonnez l'outrage que je vous ai fait ; qu'il ne me fasse point perdre votre amitié, unique & précieux trésor, qui peut, seul, faire tréve à mes peines & à mes pleurs. — Ah ! s'écria Mademoiselle de Blémigni extrêmement atten-

drie; ma chere, mon aimable, ma charmante, mon adorable amie! s'il eſt vrai que vous puiſſiez être conſolée par mon amitié, ſoyez le donc, puiſque vous la poſſédez toute entiere; mais au moins, que je puiſſe me flatter d'une partie de la vôtre : & de grace! ne me faites plus voir ces cruelles défiances qui me ſont d'autant plus ſenſibles, que vous m'êtes très-chere! —— Ah! ma tendre & véritable amie! les termes me manquent pour vous exprimer dignement toute la reconnaiſſance & toute l'affection dont votre procédé vient de me pénétrer. Je n'oublierai pas, que j'ai mérité de perdre la vôtre; &

que c'est à votre générosité, que je dois le bonheur de vous avoir encore pour amie. — Brisons-là, ma chere Célide, dit Mademoiselle de Blémigni en l'embrassant; ne cherchez point davantage à vous justifier, vous l'êtes dans mon cœur; mais, continua-t-elle, avant de nous quitter, dites-moi si vous défendez à mon frere de venir ici : parlez, & si vous l'ordonnez, soyez assurée qu'il se privera de votre vue, plutôt que de vous déplaire. — Je n'ai point le droit d'interdire à personne la maison de mon pere. — Parlez-moi, parlez-moi, avec candeur; & dites-moi, si en

ne lui défendant point cette liberté, vous lui accorderez le plaisir de vous voir. —— Je ne puis vous dissimuler que je fuirai sa présence, autant qu'il me sera possible; & qu'elle ne me peut jamais m'être agréable. —— Infortuné ! infortuné de Blémigni ! dit, en soupirant, sa sœur : quel sera ton destin ! quel arrêt ! qu'il est cruel ! Ah ! ma chere amie, reprit-elle, en s'adressant à Mademoiselle de Bricour; que je crains que de Blémigni ne puisse vivre avec votre colere : Adieu : Je ne vous en dis pas plus : réfléchissez-y ; & soyez assurée que mon frere sera désespéré, en apprenant vos sentimens pour

lui. Ah! ma chere amie, je voudrais pouvoir étouffer l'horreur dont je suis pénétrée pour votre frere : (pardonnez à ma franchise, si je ne vous déguise rien.) Oui, je voudrais pouvoir la vaincre : mais mon cœur s'y révolte malgré moi : je ne peux, sans frémir, penser à Monsieur de Blémigni, depuis le barbare dessein qu'il a conçu d'attaquer les jours du Marquis : cette idée me glace les sens. Quoi! le généreux de Bliville, pour prix du sang qu'il a versé en sauvant la vie de mon pere, perdrait la sienne par l'ami de celui pour qui il l'a exposée. —— Ah! ne croyez-pas que mon

frere voulût en effet, vous priver de celui qui vous est cher. Non : la violence seule de son amour, lui a fait tenir un langage qu'il condamne certainement à présent. —— Eh bien ! tout ce que je vous puis promettre, c'est de le voir, malgré ma haine pour lui, que je m'efforcerai pourtant de diminuer, en faveur de la tendre amitié que j'ai pour vous. Alors Mademoiselle de Blémigni se sépara de Célide, & fut retrouver son frere qui était plongé dans une sombre mélancolie, impossible à représenter.

En entrant, Mademoiselle de Blémigni s'informa où il était ; & apprenant qu'il s'é-

tait retiré dans ſon cabinet, elle y fut. Elle le trouva aſſis dans un fauteuil, les bras croiſés ſur la poitrine, pâle, défait, les yeux fixés à terre; enfin il était dans une telle attitude, qu'il paraiſſait immobile. En voyant ſa ſœur, il n'en changea point: il ne leva pas pas même ſes regards ſur elle, ce dont s'apperçevant: —— Eh! quoi! lui dit-elle: ne reconnaiſſez-vous plus votre ſœur? —— De Blemigni alors la regarda; & quittant ſa place avec précipitation: —— Que deſire, lui dit-il, que deſire la cruelle, que vous venez d'entretenir? Eſt-ce ma vie? je lui obéirai avec joie: & elle me l'a rendue trop odieu-

ſe, pour que je puiſſe la ſupporter long-tems. Quand je n'éxiſterai plus, peut-être ne me regardera-t-elle pas comme un barbare qui veut attaquer les jours d'un amant chéri. —— Mais, mon frere, ne conviendrez-vous pas que Célide a ſujet de ſe plaindre de vous ? car enfin, vous avez menacé la vie de ſon amant : vous connaiſſez la tendreſſe qu'elle a pour lui.....

—— Eh ! qu'a-t-il fait pour mériter un cœur, dont le mien ſeul était digne ! Elle lui doit, dit-elle, les jours de ſon pere, Mais ſavait-il, en s'expoſant pour lui, qu'elle lui devait la vie ? Non : ainſi, elle ne le lui doit donç rien ? La ſimple géné-

rosité, commune à tous les gens d'honneur, lui a fait seule prodiguer son sang, pour épargner celui du Comte; & non l'intérêt de celle dont il a le bonheur d'être aimé; puisqu'elle lui était inconnue. Mais moi! Que n'ai-je pas fait, ô ciel! pour l'ingrate qui me hait: Hélas! je l'ai adorée, & je l'adore encore, malgré l'aversion, & le mépris dont elle m'accable, plus que de Bliville, ne le fera jamais. Je voulais unir ma fortune à la sienne; lui consacrer mon âme: enfin, voyant ses sentimens pour de Bliville pensant que les miens ne pouvaient la rendre heureuse, je m'imposai la loi cruelle, de les lui dé-

guiser; & je voulus enfin, pour la satisfaire, immoler l'amour à l'amour même. Je consentis d'accepter son amitié; de me voiler sous l'extérieur d'un ami: telle était ma résolution; mais, je vis Célide; & elle ne me parut plus, qu'une ombre légere, dont le sommeil nous fait quelques fois l'illusion, & que le réveil dissipe aussi-tôt. Emporté par l'excès de ma passion, & par sa beauté, où la mélancolie, qui était peinte sur son visage, répandait encore de nouveaux charmes, & qui avait je ne sais quoi de si attendrissant; j'oubliai tout ce que j'avais promis; je ne pus sans impatience, m'entendre nom-

mer ami, lorsque j'étais l'amant le plus passionné : je me hâtai de vous interrompre ; & je ne pus faire autre chose, que de me précipiter à ses pieds, en lui disant que je l'adorais. Cet air touchant, avec lequel elle refusait mon cœur, avec lequel, elle me priait de la plaindre, si je la trouvais injuste, loin d'en bannir l'amour, ne fit que l'augmenter : je ne pus voir tant de rares qualités réunies ensemble, & penser que toute espérance m'était interdite, sans le plus violent désespoir. J'oubliai qu'elle était présente ; ma fureur me fit menacer les jours de son heureux amant : un cri douloureux qui me perça l'âme, me rendit

rendit à moi-même, pour me faire voir l'objet de toute ma tendresse, privé de tout sentiment. O Dieu! vous le savez: quelle fut ma douleur à cette vue! j'embrassai ses genoux; je les baignai de larmes; enfin je lui vis ouvrir les yeux.... mais ce fut pour lui voir éviter les miens avec horreur. Et les noms injurieux dont elle m'a accablé, en me prouvant combien elle aime le Marquis, m'ont jetté dans un chagrin que la mort seule peut finir. ——Ah! mon frere, s'écria Mademoiselle de Blémigni, vous avez vous-même tissu la trame qui met & mettra toujours une barriere insurmontable à votre

bonheur. —— Que dites-vous? interrompit vivement de Blémigni: qui? moi!... j'aurais pu.... l'espoir m'aurait été permis!.... Ah! achevez... ne me tenez pas plus long-tems dans l'incertitude.... —— Ah! Gardez-vous de vouloir satisfaire votre curiosité: d'éternels regrêts en seraient la source. —— Ah! au lieu de la diminuer, vous l'excitez encore! Achevez de me percer le sein.

Mademoiselle de Blémigni voulut alors, mais vainement, lui déguiser ce qu'elle lui avait laissé entrevoir, sans réfléchir; & elle lui dit enfin que Mademoiselle de Bricour lui avait dit qu'elle avait voulu étouf-

ſer ſon amour pour de Bliville, dans l'intention de récompenſer par le don de ſa main, celui qu'il avait pour elle. A peine, eut-elle achevé ces mots, dont elle tâcha pourtant d'affaiblir le ſens, en voulant lui perſuader que ſon inclination pour de Bliville, aurait toujours été trop forte contre ſa raiſon. De Blémigni, ſans l'écouter davantage, ſe rejette dans un fauteuil, avec l'action d'un homme déſeſpéré : il fut quelque tems ſans parler ; puis regardant d'un œil ſombre, ſon épée qui était ſur une table à côté de lui, il s'en ſaiſit ; & la tirant du fourreau avec précipitation : —— Puiſque je ſuis, s'é-

cria-t-il, le fatal instrument qui a détruit la félicité de ma vie; que celui-ci en termine le cours! —— En disant ces paroles, il veut exécuter son dessein; mais sa sœur l'arrête... —— Que faites-vous, mon cher de Blémigni! s'écrie-t-elle toute tremblante, après lui avoir arraché le fer dont il allait se percer le sein : que faites-vous? O ciel! Ah! ne privez pas une sœur qui vous aime si tendredrement, d'un frere qui fait tout son bonheur. —— Ah! ma chere sœur, reprit tristément de Blémigni, si vous prenez quelqu'intérêt au mien, vous me laisserez finir ma misérable vie, sans vous y

oppoſer : non : je ne puis vivre davantage : je ne puis penſer que j'aurais peut-être été heureux, ſi j'avais toujours paru à Mademoiſelle de Bricour, auſſi ſoumis à ſes volontés, qu'elle m'avait vu juſqu'à ce moment. J'ai détruit ce flatteur eſpoir... L'adorable Célide me hait à préſent : & c'eſt à moi ſeul, que je dois reprocher cette haine !.. Ah ! je ne m'en conſolerai jamais !.... Laiſſez-moi donc mourir, ajouta-t-il, en voulant ſe ſaiſir de l'épée qu'elle lui avait arrachée. —— Ah ! barbare, s'écria-t-elle, en l'inondant de ſes pleurs. Vous voulez donc ma mort, en voulant la vôtre ! Eh bien !

meurs, inhumain, meurs: mais je te préviens, qu'en t'ôtant le jour, tu m'en prives aussi. —— Ah! cruelle, reprit-il, vous vous vous servez d'un moyen qui m'ôte la force de finir mes malheurs. Mais, ajouta-t-il, si je ne m'en délivre pas moi-même, la nature m'en délivrera bientôt! ——

Enfin il accorda sa vie aux tendres instances de sa charmante sœur, qui néanmoins, depuis cet instant, l'observa soigneusement, dans la crainte où elle était, qu'il ne voulût encore se priver du jour. Mais laissons-le occupé de sa douleur; & revenons à notre aimable Célide dont l'état n'était guères plus tranquille.

Elle fut cependant délivrée de l'inquiétude que lui donnait l'état de son amant, dont l'indisposition cessa. Mais, malgré le contentement que lui inspira la santé rétablie de de Bliville, elle était toujours affligée ; & le Comte de Bricour ne l'était pas moins : ce qu'elle lui apprit de son entretien, avec Monsieur & Mademoiselle de Blémigni, ne contribua pas peu à augmenter sa tristesse : il aimait beaucoup Monsieur de Blémigni ; son plus cher desir aurait été d'unir sa fille à lui ; si l'affection qu'il portait à cette fille, eût pu lui permettre de contraindre ses inclinations : ce n'est pas que de Bliville ne lui fût aussi cher ; & le Comte avait

des sentimens trop généreux, pour n'avoir pas la plus grande reconnaissance de l'important service, que le Marquis lui avait rendu. Mais l'impossibilité, qu'il voyait à son union avec Célide, lui faisait désapprouver une passion, qui était la cause des douleurs de cette fille si chere: cependant il ne refusa pas au Marquis, la confirmation de ce qu'il lui avait déja permis, c'est-à-dire, son aveu, pour s'adresser au Duc de Bliville, dont le Marquis espérait obtenir le contentement à ce qu'il souhaitait:——Vous vous abusez, Marquis, lui dit le Comte; & vous verrez accomplir l'effet de mes paroles: vous m'a-

vez arraché celle, par laquelle je vous autorise en quelque sorte, à la priere que vous voulez faire au Duc, & dont vous éprouverez l'inutilité. Mais je vous l'ai promis; je ne puis me rétracter; & je vous objecte seulement, que vous essuyerez des refus. —— Ah! Monsieur, je suis bien assuré du contraire: je ne puis regarder Mademoiselle de Bricour, sans être persuadé d'un succès favorable. Mais, j'ose vous demander une assurance, que vous pardonnerez certainement à mon amour: Monsieur de Blémigni, je l'ai vu, j'en suis certain, (ainsi ne cherchez point à me le déguiser,) aime votre ado-

rable fille ; & je crains que, dans mon absence, vous ne la donniez à un homme, qui aurait, à la vérité, toutes les qualités dignes d'elle, s'il savait l'aimer comme moi ; mais, Monsieur, cela est impossible. Daignez donc me promettre que ses sollicitations ne pourront prévaloir sur mon tendre amour. Enfin, daignez conserver, je vous en supplie, Mademoiselle de Bricour, à un homme qui sait l'adorer comme elle le doit être : n'hésitez point, mon cher Comte, ajouta-t-il avec ardeur. —— La parole que je vous ai donnée, vous doit être un sûr garant, que je ne disposerai point de ma fille, sans savoir le résultat de vos prieres envers

le Duc; quoique je sois convaincu qu'il s'opposera à ce que vous desirez présentement. —— Eh! de grace! ne dites point présentement, sans ajouter toujours; puisque tels seront, toute ma vie, mes sentimens pour votre aimable fille. —— Vous le croyez, Marquis; mais soyez persuadé qu'un jour viendra, où vous blâmerez ce que l'aveugle amour vous fait aujourd'hui souhaiter. —— Ah! Monsieur, quelle injustice faites-vous à mon cœur! Quoi! vous pensez que je pourrai cesser d'adorer Mademoiselle de Bricour! Grand Dieu! Que ce soupçon est cruel à ma constante fidélité! Ah!

Comte, ſoyez convaincu, je vous en conjure, de la vivacité de ma tendreſſe, pour votre charmante fille dont l'indifférence me fait éprouver aſſez de tourmens, ſans que vous y en ajoutiez encore de nouveaux. Ah! Monſieur, quittez, je vous ſupplie, ce ſombre regard, & ce front glacé qui me percent l'ame: que je puiſſe me flatter, que vous voudrez bien m'agréer pour votre fils, & être mon ſecond pere! Ah! je vous regarde déjà comme tel. Oui: vous êtes mon pere: vous le ſerez toujours; & la reſpectueuſe affection, que je vous porte, me fait vous donner ce tendre & vénéré nom. —— Hélas! reprit le Comte,

en l'embrassant très-affectueusement; si ma fortune ne s'opposait pas à l'hymen que vous paraissez désirer; au lieu d'en éloigner l'exécution, je la presserais. Mais, Marquis, mais, mon cher fils, (je me plais, puisque vous le voulez, à vous donner ce nom,) mes biens sont trop peu considérables, pour que le Duc de Bliville consente à une alliance, que ses richesses rendent trop disproportionnée: & moi-même, en consultant votre intérêt, je dois m'y opposer... —— Quoi! interrompit précipitamment le Marquis; me croyez-vous le cœur assez bas, pour penser que je mets mon bonheur à

posséder un peu plus d'or, & mon malheur à en posséder moins? Ah! Comte, quelle idée vous êtes vous formée de moi? par où ai-je mérité que vous ayez cette opinion? Quoi, vous pouvez croire, que je mettrais en parallele un vil métal avec votre incomparable fille? que je pourrais balancer! Ah! je m'arrête... Cette idée m'est insupportable : & elle le sera certainement à mon pere, dont les sentimens me sont connus. —— Le Comte répondit au Marquis, comme il le devait; & s'il ne parvint pas entierement à le satisfaire, il le rendit du moins tranquille.

Mais pendant cette conversation, Célide en avait une au-

tre avec de Séminille qu'elle aurait bien voulu éviter : celui-ci profitant de l'entretien secret du Comte & du Marquis, s'était rendu auprès de Mademoiselle de Bricour, & jurait à ses pieds, qu'il l'adorait. —— Oui, lui disait-il, vous avez fait une impression sur moi, qui ne peut s'effacer. Je croyais conserver, toute ma vie, cette précieuse liberté dont je jouissais avant d'avoir vu vos charmes. Ils me l'ont enlevée : jugez de leur pouvoir ! continua-t-il, emporté par la force de sa passion : ils ont brisé les armes dont je m'étais servi, pour me défendre contre leur éclat : ils m'ont fait oublier l'amitié : dirai-je plus ?

ils m'ont fait trahir un ami, qui m'était plus cher que moi-même, avant de vous avoir connue. Je savais, avant de paraître à vos yeux, la tendresse que de Bliville a pour vous; confident de sa flamme, l'honneur me défendait d'en aimer l'objet : Eh bien! tout puissant qu'il est sur mon cœur, vos regards l'ont vaincu.... Je n'ai pu les supporter & demeurer ferme dans ma résolution. Mais, malheureux! reprit-il, que fais-tu? Tu redoubles toi-même l'horreur qu'on a pour toi. Ah! Mademoiselle, ajouta-t-il, j'ai perdu l'usage de la raison, je suis désespéré! Je vous adore, & vous me détestez. Vous me

trouvez perfide, je le vois; mais ſongez pourtant, malgré votre haine, que c'eſt votre beauté ſeule qui me l'a rendu. —— Eh! Monſieur, au lieu de chercher à me rappeller ce que vous avez déja voulu me perſuader; ſouhaitez au contraire, ſouhaitez que je l'oublie. Et ne me forcez pas, en continuant un diſcours qui m'offenſe, à vous montrer l'indignation dont je ſuis pénétrée. —— Ah! Mademoiſelle, c'eſt ſans doute, (je le vois bien,) aux tendres ſentimens que l'heureux de Bliville a eu le bonheur de vous inſpirer, que je dois la cruauté dont vous traitez les miens. Ah! aimable Célide, li-

ſez dans mon cœur, il ſe montre à vous ſans déguiſement; daignez le recevoir : le tendre & reſpectueux amour qu'il a pour vous, l'en rend digne. De Bliville vous aime; j'en conviens: Eh! qui ne vous aimerait pas! Mais il ne vous aime pas comme moi. Je vous adore : ma vie y ſera conſacrée : vos mépris, vos rigueurs, votre affection pour un autre, n'affaibliront jamais ma paſſion : mais hélas! que peut-elle ſur votre eſprit! Vous ne m'écoutez pas; je le vois : de Bliville ſeul vous occupe, lui ſeul vous eſt cher; & je vous ſuis odieux!.... — Vos diſcours ſont trop injurieux pour mériter d'autres ſentimens;

& si c'est pour m'en tenir de semblables, à l'avenir ne me parlez jamais. —— En achevant ces mots, Mademoiselle de Bricour se retira, & fut se plaindre en liberté, de la persécution que ses charmes lui attiraient.

Mais quant au Chevalier, l'air dont Célide avait prononcé ces paroles, fut pour lui comme un coup de foudre. Il resta immobile, dans l'attitude d'un homme désespéré: —— heureux de Bliville! s'écria-t-il. Pourquoi faut il que l'honneur me reproche mon amour! Oui, une voix secrette crie au fond de mon cœur, & m'accuse de perfidie. Mais, quoi, reprit-il, suis-je coupable pour aimer ce

que la Nature a formé de plus parfait ? —— Dans ce premier moment, Mademoiselle de Blémigni parut ; en la voyant, le premier mouvement du Chevalier fut de se contraindre; mais réfléchissant qu'elle était amie de Célide, il oublia qu'elle était sœur de de Blémigni, pour la prier de s'intéresser en sa faveur, auprès de Mademoiselle de Bricour : ayant donc pris cette résolution : —— Mademoiselle, lui dit-il, après l'avoir saluée très-respectueusement, vous voyez un homme, que les charmes de Mademoiselle de Bricour ont rendu infortuné; il n'espere qu'en vous, ajouta-t-il, en se jettant à ses pieds : oui, Made-

moiſelle , vous ſeule pouvez peut-être faire finir la douleur qui m'accable... —— Je vois ſi peu, interrompit Mademoiſelle de Blémigni, en le faiſant relever, en quoi je peux vous être utile auprès de mon amie, que je ne puis vous exprimer la ſurpriſe... ——Ah! Mademoiſelle, ne me refuſez pas, je vous ſupplie: vous pouvez tout auprès de votre adorable amie; daignez lui parler de ma paſſion; attendriſſez-la, en lui peignant mon déſeſpoir dont vous êtes témoin : perſuadez-lui enfin, que de Bliville n'a pas pour elle des ſentimens auſſi tendres que les miens.... diminuez auſſi, je vous en conjure, ſon affection

pour lui ; qu'elle soit équitable ; qu'elle rende justice à mon amour ! Ah ! Mademoiselle, par pitié, parlez à votre amie ; car si vous le faites, je suis assuré d'être heureux ! Une aussi charmante personne, ajouta-t-il, est toujours sûre de ne pas prier en vain. —— Quand je mériterais le titre dont vous me qualifiez, je suis si peu propre à exécuter ce que vous désirez, que je ne m'en chargerais point. —— Ah ! la haine de votre amie pour moi vous est certainement connue ; mais, Mademoiselle, cette haine est-elle implacable ? Et ne pourriez-vous pas, si vous l'entrepreniez, la détruire dans le cœur où elle regne, & y sub-

ſtituer un ſentiment moins cruel pour le mien. Ah ! Mademoiſelle, continua-t-il, celle qu'il adore, vient de le déchirer. Elle m'accuſe, j'en ſuis certain, de trahir l'amitié. Je ſais en effet, que connaiſſant l'amour que de Bliville a pour elle, & dont il m'a fait l'aveu ; je ſais, dis-je, que je ne devrais pas entreprendre de lui nuire auprès de ce qu'il aime ; mais, Mademoiſelle, l'amour écoute-t-il la raiſon ? Je me ſuis cependant oppoſé autant que je l'ai pu, au germe naiſſant de cette paſſion que je découvris dans mon ame, le premier jour que je vis votre aimable amie ; mais ce fut vainement ; & (je

ſuis contraint de le dire, quoiqu'à regret,) l'amour triompha. J'aime, ou plutôt j'idolâtre Mademoiſelle de Bricour; & ſi vous refuſez, continua-t-il en ſe rejettant à ſes genoux, de faire tous vos efforts pour fléchir ſa cruauté, je ne réponds plus de ma raiſon; l'honneur, le devoir l'amitié, en un mot tout ce que les hommes ont de plus ſacré, ſeront de trop faibles barrieres contre mon déſeſpoir. —— Ne me preſſez-pas davantage, reprit Mademoiſelle de Blémigni, d'une choſe que je ne puis vous accorder; & s'il eſt vrai que vous aimiez Mademoiſelle de Bricour, ne ſuivez que les loix de la générоſité, qui ont ſeules

du

du pouvoir ſur une ame telle que la ſienne.

En finiſſant ces mots, elle le quitta promptement, & fut au cabinet de Célide, où elle la trouva fort triſte : elle apperçut même quelques larmes dans ſes yeux : —— Quoi ! toujours des pleurs ? lui dit-elle. —— Ah ! ma chere amie, interrompit Célide, en l'embraſſant ; que je ſuis infortunée ! —— Sont-ce les ſentimens du Chevalier qui vous le rendent ? —— Quoi ! vous ſauriez ?... —— Oui je ſais qu'il vous adore ; il implorait, il n'y a qu'un inſtant, mon appui pour vous engager à ſouffrir ſa paſſion. —— Quelle perfidie ! il eſt inſtruit de la tendreſſe de ſon

ami par son ami même ; & il est assez peu généreux, pour trahir le plus généreux de tous les hommes ! —— Que ceux, qui veulent détruire de Bliville dans votre esprit vous paraissent coupables ! Le Chevalier est à vos yeux, méprisable ; c'est un traitre, un perfide qui oublie l'honneur, la générosité ; mais pensez au moins, en l'accusant ainsi, que c'est vous seule qui lui avez fait perdre des vertus, qui, j'en suis certaine, lui étaient extrêmement cheres ; quant à mon frere, vous le regardez comme un barbare, un cruel, un inhumain ; les noms les plus odieux lui sont prodigués ; & vous ne refléchissez pas que c'est au vio-

lent amour qu'il a pour vous, que vous devez attribuer un déſeſpoir que vous ſeule lui inſpirez. Enfin vous êtes injuſte envers ceux qui vous chériſſent le plus; & peut-être l'êtes-vous auſſi en aimant de Bliville. — Vous vous trouvez infortunée, ajouta-t-elle d'un air qui ſemblait dire, je le ſuis. Mais, continua-t-elle, ſi le nombre des malheureux peut vous le rendre moins, ne ſoyez plus ſi affligée. — Qu'entends-je, s'écria triſtement Célide! Eſt-ce-là le langage de l'amitié? Quoi! au lieu de chercher à me conſoler dans mes peines, vous me faites voir clairement, par vos diſcours, qu'elles vous ſont indifférentes?

Cruelle & injuste amie ! pourquoi feindre envers moi une tendresse que vous n'aviez pas? Hélas! je me plaisais à le croire : flatteuse illusion ! faut-il vous voir si-tôt détruite ? Je croyais avoir une amie, & je me suis trompée! Quoi, Mademoiselle, vous vous intéressez pour tous ceux que mon cœur ne peut aimer ? Vous savez que de Bliville m'est cher ; & ce cœur, ce cœur que vous déchirez si cruellement, n'est pas fait pour changer. Je ne me suis jamais plainte de tout ce que vous m'avez dit en faveur de Monsieur de Blémigni, l'amitié fraternelle vous en faisait presqu'une loi ; mais par quelle fatalité se

peut-il, que vous vous intéressiez pour tous les rivaux du Marquis ? Quel intérêt si grand pouvez-vous prendre au bonheur d'un homme que vous connaissez à peine ? Et pourquoi ne retrouve-je plus dans votre ame les sentimens que vous aviez pour moi, & que la mienne conserve encore pour vous, malgré le changement que je remarque à mon égard, dans vos yeux, dans vos paroles, & dans toutes vos moindres actions. Parlez, chere & tendre amie ; (si je puis encore vous donner ce nom,) qui a pû me faire perdre une amitié qui faisait l'unique douceur de ma vie? —— *Je* suis très-étonnée

que vous preniez si mal le sens de mes paroles : Quoi ! parce que je veux justifier le Chevalier, des horribles qualifications que vous lui donnez, & qu'il ne mérite pas, j'en suis assurée, vous croyez que je veux vous porter à l'écouter favorablement. Vous m'accusez de n'être plus votre amie : Ah ! Mademoiselle, vous vous abusez, & je suis toujours la même. —— Ce mot, Mademoiselle, me le prouve-t-il ? Ah ! trop injuste amie, (car quoique vous ne soyez plus la mienne, je ne puis m'empêcher d'être la vôtre,) ne saurai-je pas au moins quels sont les motifs qui nous désunissent ? Vous rougissez, reprit-

elle, en la regardant attentivement; je vous vois hésiter: vous voulez me parler.... vous vous arrêtez.... Ah! comment pouvez-vous, vous à qui j'ai donné toute ma confiance, comment pouvez-vous balancer à me donner la vôtre? que vous ai-je fait, pour me haïr? je vous chéris tendrement, je sacrifierais tout pour votre bonheur.... — Ah! il est détruit pour jamais; & c'est votre ouvrage! — Mademoiselle de Blémigni, après avoir dit ces paroles, rougit excessivement, & se cacha le visage de ses mains. — Qu'ai-je entendu! s'écria Célide, en le lui découvrant & en l'embrassant: moi j'ai détruit votre bonheur, que je voudrais

établir aux dépens du mien? Ah! si cela est; je ne me le pardonnerai jamais. Mais encore faites-moi connaître, je vous en conjure; comment j'ai été assez malheureuse, pour y avoir contribué?——Ah! n'exigez pas un aveu que je ne puis vous faire; & oubliez ce que je vous ai dit. ——Vous me croyez donc bien peu d'affection pour vous, si vous pensez que je puisse bannir de mon souvenir, que cette amie qui m'est si chere, m'accuse de ses douleurs.——Qu'il vous suffise de savoir que je vous ai reproché mes malheurs injustement: & ne me pressez pas de vous apprendre ce que dois vous cacher éternellement; si je veux con-
server

ſerver votre eſtime & votre amitié. —— Ah! l'une & l'aute vous ſont trop juſtement acquiſes, pour que vous puiſſiez craindre de les perdre. Dites-moi donc, ma chere amie, ce qui vous afflige; épanchez votre cœur dans le mien; puiſez-y les conſolations que l'amitié doit trouver dans le ſein de l'amitié; ne balancez-point à m'ouvrir votre ame, à me donner votre confiance, de même que je vous ai donné la mienne; & par cette confidence mutuelle de nos plus ſecrets ſentimens, redoublons notre tendreſſe; (ſi cependant, il eſt poſſible que la mienne puiſſe augmenter.) —— Et comment oſerai-je vous

découvrir ce que je voudrais me dissimuler à moi-même! Cependant, ajouta-t-elle, comme par réflexion, vous avez éprouvé, & vous ressentez encore le pouvoir de l'amour; ainsi, ne dois-je pas croire que vous plaindrez ceux qui y sont assujettis? —— Quoi! vous en auriez ressenti les traits! Ah! que vous êtes en effet digne de pitié, si vous avez eu ce malheur! Mais, celui qui en est l'objet, est-il digne du moins, de troubler votre repos? —— Il ne l'est pas à vos yeux; puisqu'il est celui de votre indifférence, pour ne pas dire, de votre haine, & de votre mépris. —— Ah! vous aimez de

Séminille ! —— Vous me l'arrachez ! je ne puis le désavouer : oui : j'aime un homme, à qui vos charmes ont ôté la liberté de disposer de son cœur. Je sais qu'il vous adore : il vient de m'en instruire. Je l'ai vu à mes genoux, qu'il baignait de larmes, me supplier avec les plus vives instances, de vous rendre favorable à sa passion, dont il me représentait la vivacité avec une véhémence, que je ne puis exprimer. —— Ah ! lui dit Célide, cessez de vous affliger : si vous aimez, vous serez aimée. Cette aimable figure m'en répond, continua-t-elle en l'embrassant ; soyez assurée, ma chere amie,

que votre beauté détruira facilement, la faible impression que mes traits ont pu faire sur le Chevalier. ——Ne me flattez point, répondit, en soupirant, la triste de Blémigni : ne me flattez point d'un espoir qui ne peut jamais s'accomplir. Ah ! je sais trop qu'on ne peut prétendre à un cœur que vous possédez.——S'il était en mon pouvoir, ce cœur, reprit Célide; que ne ferais-je point pour vous le donner ! Mademoiselle de Blémigni s'entretint encore quelque tems avec Célide, & s'en sépara avec une mélancolie, qui, si elle n'égalait pas celle de son frere, en approchait toujours beaucoup.

Le départ du Marquis avec

le Chevalier, l'augmenta encore ; & pour ſurcroît d'affliction, elle eut à eſſuyer, de la part de ce dernier, les prieres les plus preſſantes, pour l'engager à entretenir ſouvent Célide, de l'amour, qu'elle lui avait inſpiré ! —— Accordez, lui dit-il, en quittant le Château de Bricour : accordez-moi, je vous en ſupplie, la grace que je vous demande ; j'aime, ou plutôt j'adore votre charmante amie : je ne puis, ſans déſeſpoir, ſupporter la haine qu'elle a pour moi. Mes jours en dépendent, ajouta-t-il d'un ton pénétré : daignez donc, Mademoiſelle ; daignez, je vous en conjure, parler à votre amie, pour qu'elle ſau-

ve la vie d'un infortuné, qui ſera toujours prêt à la perdre pour vous. —— Le Chevalier, en parlant ainſi à Mademoiſelle de Blémigni, lui enfonçait à coups redoublés, un poignard dans le ſein: ſon cœur était déchiré par un diſcours ſi déſeſpérant: elle ne put lui répondre; & était dans une peine inconcevable, lorſque de Bliville, en paraiſſant, la tira de cet embarras auquel de Séminille ne fit pas attention; tant il était occupé de ſon amour, & de la douleur, qu'il éprouvait à ſe ſéparer de Mademoiſelle de Bricour. Le Marquis en était auſſi très-affligé; d'autant plus que Célide, ne lui étant pas plus favorable

qu'à l'ordinaire, il était plongé dans une cruelle incertitude. —— Mademoiselle, lui dit-il en se séparant d'elle, je vais travailler à mon bonheur : il sera sans obstacle, j'en suis sûr ; à moins que votre haine pour moi, n'y en mette d'insurmontables. —— Célide rougit aux paroles du Marquis ; & le Chevalier s'étant approché d'elle, pour lui faire ses adieux ; elle ne put lui répondre : enfin après que le Chevalier eut salué Célide avec un serrement de cœur, qui ne lui permit guères de lui montrer sa passion, & sa douleur, que dans ses regards ; il s'éloigna avec le Marquis, d'un lieu, où il avait été forcé de subir les

loix de l'amour. Mais laissons les faire leur voyage & continuons de parler de notre Héroïne.

Le départ du Marquis lui fut fort sensible: elle ne put, sans la plus grande émotion, penser qu'il allait faire les plus vives instances, & les plus pressantes supplications, auprès du Duc de Bliville, pour obtenir de lui le consentement de s'unir à elle pour jamais : tantôt elle se persuadait que les prieres, de son amant, feraient vaines ; & l'instant d'après, l'amour la flattait d'un espoir, dont son cœur n'était que trop disposé à se saisir, en dépit de toute sa raison, qui, lorsqu'elle l'é-

coûtait, faisait toujours évanouir une erreur qui lui était si chere.

Mais quant à Mademoiselle de Blémigni, sa douleur était bien plus grande que celle de Célide : ce n'était pas assez pour elle d'avoir vu partir le Chevalier, & de savoir qu'il adorait Mademoiselle de Bricour ; il avait encore fallu, qu'elle en entendît de sa bouche les cruelles assurances : il s'était adressé à elle, pour fléchir la rigueur de son amie ; & elle n'avait entendu, que ce qui devait la convaincre qu'il ne cesserait pas d'être sensible aux charmes de Célide. Cependant cette circonstance ne diminua pas son amitié pour Mademoiselle de Bri-

cour. La jalouſie, cette paſſion qui déſunit les perſonnes qui s'aiment le plus, ne put trouver place dans cette ame grande & généreuſe. Et Célide sembla même lui être devenue plus chere, depuis qu'elle ſavait, combien elle l'était au Chevalier ; & au lieu de parler de lui déſavantageuſement à Célide, elle n'ouvrait la bouche à ſon ſujet, que pour lui donner toutes les louanges dont elle le jugeait digne, &, qu'à la vérité, il méritait. De Séminille avait vingt-quatre à vingt-cinq ans ; il était de la figure la plus aimable : la perſuaſion, la douceur régnaient ſur ſes lévres; & mille autres qualités très-eſtimables, le rendaient digne de poſſéder

l'affection de Mademoiselle de Blémigni, qui eut encore à essuyer, dans la personne d'un frere, qu'elle chérissait tendrement, les chagrins les plus amers, ainsi qu'on va le voir.

Le malheureux de Blémigni ne put soutenir plus long-tems la haine de Célide, & penser que toute espérance lui était ôtée, sans un désespoir qui altéra sa santé. Depuis qu'emporté par sa passion, il avait parlé d'attaquer la vie de de Bliville, il n'avait pas revu Célide : il était bien revenu quelquefois au Château de Bricour; mais elle l'avait évité avec tant de soin, qu'il n'y avait toujours vu que le Comte. Aussi, la tristesse s'empara tellement de lui,

& il prenait si peu de nourriture, qu'il s'affaiblissait & s'exténuait peu à peu. Un jour, étant avec sa sœur, qui s'éfforçait de le consoler, quelque besoin qu'elle eût elle-même de consolation, il s'évanouit à ses yeux. Cette vûe effraya beaucoup cette tendre sœur : elle appella les domestiques, & à force de soins, étant parvenue à lui rendre le sentiment, il se trouva si affaibli, qu'il fut obligé de se mettre au lit. Mademoiselle de Blémigni se hâta d'envoyer chercher les Médecins, qui, quand ils eurent vu son frere, dirent qu'ils ne désespéraient pas de lui rendre la santé, si l'agitation de son esprit ne rendait pas leur art infructueux ;

que cependant, ils ſe flattaient de le rappeller à la vie.

Mademoiſelle de Blémigni, ne put entendre des paroles, qui lui donnaient un ſi faible eſpoir, ſans la plus vive douleur: elle était aſſiſe auprès du lit de ſon frere, & ſes yeux étaient mouillés de larmes; ce dont de Blémigni s'appercevant: — Ne vous affligez point, ma chere ſœur, lui dit-il, de l'état où je ſuis; dans l'affliction qui m'accable, la vie ne peut m'être agréable; je la perds avec joie, continua-t-il; mais promettez-moi, qu'après ma mort, vous direz à Mademoiſelle de Bricour, que c'eſt elle ſeule, qui me l'a donnée: attendriſſez la en faveur d'un homme, qui

meurt pour elle : faites ensorte que vos discours puissent lui arracher des pleurs. —— Ah! mon frere, mon cher frere, s'écria-t-elle en redoublant ses larmes; vous me désespérez : Ah! vivez pour une sœur qui vous aime avec tant de tendresse.... —— Comme elle parlait ainsi, ont vint lui annoncer le Comte de Bricour : —— Qu'il paraisse! s'écria de Blémigni, d'une voix presqu'éteinte : qu'il vienne recevoir les derniers embrassemens de son malheureux ami! —— Le domestique introduisit aussi-tôt le Comte de Bricour, qui, quoiqu'il fut averti de l'état de l'infortuné de Blémigni, ne put, sans être glacé d'effroi, l'appercevoir presqu'en-

vironné des ombres de la mort, & voir sa triste sœur à son chevet, dont le visage était inondé de pleurs, & la voix entrecoupée de sanglots. —— Approchez, mon cher Comte, lui dit de Blémigni, lui tendant la main; & au lieu de vous affliger de la fin de ma vie, réjouissez-vous avec moi, d'un événement qui pouvait seul finir mes tourmens. —— A ces paroles, le Comte se précipite dans les bras de son ami : il l'embrasse avec tendresse : il veut lui parler..... Mais il ne peut faire entendre que des gémissemens. Mademoiselle de Blémigni, le désespoir peint dans les yeux, & à demi-évanouie, était dans les bras de sa femme de cham-

bre, qui tâchait de la rappeller à elle : on ne pouvait rencontrer les regards des domestiques, sans y voir des pleurs, qu'ils répandaient pour un maître, pour lequel ils se seraient tous trouvés heureux de donner leur vie, si elle avait pu sauver la sienne. De Blémigni seul était d'une fermeté inébranlable : il consolait sa sœur ; il s'efforçait de diminuer la douleur de son ami; mais il desirait avec une ardeur sans égale, de voir Célide : néanmoins, il n'osa pas en parler au Comte, qui le quitta plongé dans une violente affliction, que l'état d'un ami si cher lui inspirait. Célide en fut aussi fort affligée ; la sensibilité de

son

son ame, ne pouvait se défendre d'un sentiment douloureux, dans cette occasion.

Mais la triste de Blémigni en éprouvait de bien plus cruels: les traits les plus aigus & les plus perçans déchiraient son cœur: le malheureux de Blémigni passa une nuit qui détruisit la faible lueur d'espérance, qu'on avait pu concevoir du retour de sa santé: —Je meurs sans regretter la vie, disait-il sur les quatre heures du matin, à sa sœur qui avait voulu passer la nuit auprès de lui, quelques instances qu'il lui eut faites, pour aller prendre du repos: Je meurs sans regretter la vie; mais je souhaiterais,

avant de quitter le jour, voir l'aimable Célide, & entendre de sa bouche, que je ne suis plus l'objet de sa haine. — Eh bien! lui dit sa sœur; croyez-vous que cette satisfaction vous soit refusée? Non, mon frere, non; & je suis assurée que vous verrez celle que vous aimez. — Cette idée tranquillisa un peu de Blémigni qui dormit pendant une heure; mais à son reveil, les Médecins le trouverent toujours fort mal. Mademoiselle de Blémigni écrivit dans la matinée à Célide, ce billet qu'elle lui envoya par un domestique.

« A la veille de perdre un » frere que je chéris tendrement, » ma douleur n'a point de bor- » nes: tout espoir est perdu,

» ma chere Célide ; vous seule,
» pouvez le faire renaître : vous
» seule, pouvez rendre à la vie,
» mon malheureux frere : il de-
» sire de vous voir : je n'ai
» point hésité de lui en donner
» l'assurance ; votre amitié me
» répond que vous la confir-
» merez par votre présence.
» Venez, chere & tendre amie ;
» venez rendre la santé à celui
» à qui vous l'avez fait perdre :
» cependant, je ne vous repro-
» che rien : je sais trop que l'a-
» mour n'est pas un sentiment
» volontaire ! Mais, la pitié,
» la générosité, sont des vertus,
» qui vous sont trop naturelles,
» pour que je craigne, que vous
» refusiez ce qui, peut-être,

» conservera le jour à un infortu-
» né. Adieu, ma chere amie; je
» dédaigne vis-à-vis de vous,
» d'employer d'autres paroles,
» pour vous attendrir : votre
» ame est trop compatissante,
» trop grande, trop élevée,
» pour que vous ne vous ren-
» diez pas à mes prieres. En at-
» tendant que vous veniez où
» vous êtes souhaitée si ar-
» demment, je vais donner mes
» soins au cher malade qui vous
» adore. »

Célide, après avoir lu, non sans répandre des larmes, ce que son amie lui écrivait, fut le présenter à son pere, qui lui ordonna d'aller au Château de Blémigni, où elle fut aussi-tôt,

ſuivant autant ſes inclinations, que les ordres de ſon pere. Mademoiſelle de Blémigni ne ſut pas plutôt qu'elle était arrivée, qu'allant à elle, & l'embraſſant avec une affection mêlée de la plus grande triſteſſe : —— Venez, lui dit-elle ; venez voir de Blémigni, dans l'état où vous l'avez réduit ; & convenez du moins qu'il était digne d'avoir votre tendreſſe, par l'excès de ſa paſſion ! —— Célide ne put répondre à ce diſcours, que par ſes pleurs, & la ſuivir dans l'appartement de Monſieur de Blémigni, qui, entendant du bruit, s'écria : —— Eſt-ce Mademoiſelle de Bricour ? —— Oui ; mon frere, c'eſt elle. —— Vous

daignez donc, Mademoiselle, reprit de Blémigni; vous daignez donc m'accorder le bonheur de vous voir, avant mon dernier soupir... Je bénis le Ciel, continua-t-il, qui bien-tôt va me priver de la lumiere! Puisque je vous suis odieux, je ne pouvais plus espérer de trouver aucune félicité dans ce monde: mon cœur, ajouta-t-il, qui vous adore, n'a pu supporter votre haine : le désespoir, que cette haine cruelle m'a inspiré, a avancé ma misérable carriere : mais, Mademoiselle, pour mourir satisfait, j'ai à vous supplier de m'accorder une grace, c'est d'être convaincue que personne ne vous ado-

rera jamais, comme l'infortuné de Blémigni ; non pas même, cet amant heureux, qui posséde votre cœur ! Daignez aussi, Mademoiselle, être persuadée, que je n'aurais pas attaqué ses jours, malgré les paroles que l'amour déséspéré me fit tenir devant vous, & qui m'attirerent votre indignation... & votre haine..... Que ma mémoire aussi, je vous en conjure, ne vous soit point en horreur ! Mais que vois-je ! s'écria-t-il, en appercevant les larmes de Célide, qui coulaient en abondance, & que jusqu'alors, il n'avait pas remarquées ; que vois-je !.. vous pleurez !.... Ah ! si c'est sur mon sort... je

suis heureux !.. Non : je ne me plaindrai plus !... Précieuses larmes ! était-ce trop de ma vie pour vous mériter ! —— En achevant ces mots, il tomba dans une faiblesse, dont à la vérité on parvint à le faire revenir aisément. A peine eut-il repris l'usage de ses sens, qu'il demanda Mademoiselle de Bricour, qui s'approcha aussi-tôt de son lit : —— Mademoiselle, lui dit-il, si vous avez pitié d'un malheureux qui vous adore, daignez l'assurer qu'il n'emporte pas votre haine dans le tombeau.——Ah ! s'écria Célide en sanglottant ; pouvez-vous m'en croire capable ? Ah ! bien loin de

de vous haïr, Dieu m'eſt témoin des vœux, que je lui adreſſe pour la conſervation de vos jours ! Vivez, Monſieur : & s'il eſt vrai que mes ſentimens puiſſent vous engager à prendre ſoin de vòtre vie, je vous offre tous ceux qui ſont en mon pouvoir ; ma plus parfaite eſtime, ma plus tendre amitié vous ſont acquiſes dès ce moment. —— Achevez de me rendre heureux en mourant, reprit de Blémigni : Dites-moi, Mademoiſelle, que ſi le Marquis n'avait pas captivé votre cœur, avant que je vous offriſſe le mien ; permettez-moi, dis-je, de croire, que ma reſpectueuſe paſſion, aurait peut-

être reçu de vous, un traitement plus favorable. — Interrogez mon amie, reprit Célide; mon cœur lui est connu, & je ne la désavouerai pas: — Oui, dit alors Mademoiselle de Blémigni; oui, mon cher frere: l'aimable Célide aurait été sensible à votre amour, si le Marquis, avant vous, ne l'avait pas rendue sensible au sien: — Je suis moins malheureux que je pensais, dit de Blémigni; puisque je reçois la consolation d'apprendre que c'est à votre constance, & non à votre haine, que je dois mon infortune qui est cependant trop cruelle, pour que je puisse supporter long-tems la vie. — Te

cachez point vos larmes, lui dit-il, en s'interrompant lui-même, parce qu'il s'apperçut qu'elle s'efforçait de les lui dérober : que je goûte la douceur en expirant, de contempler vos pleurs ! Ne me privez point d'une vûe, qui me persuade que vous plaignez l'état où je suis réduit, & qui me fait trouver des charmes dans les horreurs de la mort. —— Le Comte de Bricour parut dans cet instant : aussi-tôt que de Blémigni le vit, il l'appella ; & après lui avoir dit les choses les plus touchantes, & s'être entretenu quelque tems avec sa sœur & l'objet de son amour ; sentant que sa fin approchait, il ne s'oc-

cupa plus que de l'autre vie : & quoiqu'il n'eût que trente ans ; qu'il jouît d'une fortune assez considérable, il quitta ce monde avec la plus grande résignation ; & il expira, en donnant les marques d'une piété exemplaire.

Fin de la premiere Partie.



